This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Format in-18 anglais

A 2 FRANCS LE VOLUME

Le Vicomte de Bragelonne..	6 vol.	La Guerre des Femmes.....	2 vol.
Mémoires d'un Médecin (*Joseph Balsamo*).....	5	Isabel de Bavière.....	2
Les Quarante-Cinq.....	3	Amaury.....	1
Le Comte de Monte-Cristo...	6	Cécile.....	1
Le Capitaine Paul.....	1	Les Frères Corses.....	1
Le Chevalier d'Harmental...	2	Impressions de Voyage :	
Les Trois Mousquetaires....	2	Suisse.....	3
Vingt Ans après, suite des Trois Mousquetaires.....	3	Le Corricolo.....	2
La Reine Margot.....	2	Midi de la France.....	2
La Dame de Montsoreau....	3	Une Année à Florence...	1
Jacques Ortis.....	1	Bords du Rhin	2
Le Cheval. de Maison-Rouge.	1	De Paris à Cadix.....	2
Georges.....	1	Le Speronare.....	2
Fernande.....	1	La Villa Palmieri.....	1
Pauline et Pascal Bruno....	1	Le Bâtard de Mauléon.....	3
Souvenirs d'Antony.....	1	Les Deux Diane.....	3
Sylvandire.....	1	Ascanio.....	2
Le Maître d'Armes.....	1	Acté.....	1
Une Fille du Régent.....	1	Gaule et France.....	1
		Le Collier de la Reine.....	3
		Ange Pitou.....	2

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

PAR

ALEXANDRE DUMAS, the elder

— BORDS DU RHIN. —

I

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

PUBLIC LIBRARY

IMPRESSIONS

DE VOYAGE.

EXCURSIONS SUR LES BORDS DU RHIN.

BRUXELLES.

J'arrivai à Bruxelles le 20 août 1838, avec l'intention de visiter toute la Belgique, et de revenir en France par les bords du Rhin.

J'avais une lettre de recommandation pour Sa Majesté le roi Léopold. Je m'empressai de me rendre au palais, où j'entrai avec plus de facilité que je n'eusse fait à Paris chez un de nos banquiers de second ordre : je demandai monsieur Van Praët, secrétaire particulier du roi, et je fus à l'instant même introduit près de lui.

Le nom m'avait déjà prévenu en faveur de celui que j'allais voir : il éveillait chez moi un souvenir de reconnaissance, il

me rappelait ce bon et respectable monsieur Van Praët, que j'avais toujours trouvé à la bibliothèque royale si bourru et si obligeant, et qui avait classé dans les vastes casiers de sa tête branlante les six cent mille volumes de la bibliothèque royale, si bien que, sans quitter sa place, sans avoir recours au catalogue, il indiquait du premier coup la chambre, le rayon, le format et le numéro du livre qu'on lui demandait; c'était merveille.

Je m'attendais à trouver quelque bon vieillard comme lui, son frère sans doute, lorsque je vis venir à moi un jeune homme de 28 à 30 ans, qui s'excusa de m'avoir fait faire antichambre le temps qu'on avait mis à m'annoncer. C'était le neveu au lieu d'être le frère; au reste, parent au plus proche degré de mon Van Praët, au moins sous le rapport de l'obligeance et de la gracieuseté.

Le roi n'était point à Bruxelles, mais à Laëken, sa résidence d'été. Je demandai à monsieur Van Praët de quelle manière il fallait m'y prendre pour obtenir une audience de lui; il me dit qu'il fallait louer à l'heure une voiture de place, au coin de la première rue venue, si mieux je n'aimais toutefois faire la route à pied; m'en aller à Laëken, faire parvenir ma lettre au roi, et qu'aussitôt il me recevrait. C'était la marche à suivre: comme on le voit elle n'était rien moins que compliquée.

Le souvenir de son excellent oncle avait servi de lien entre monsieur Van Praët et moi; nous nous quittâmes amis, et j'espère que, malgré le temps et la distance, il me garde un souvenir aussi bon que celui que je lui conserve.

La route qui conduit au palais de Laëken est charmante,

et je ne m'étonnai plus que monsieur Van Praët m'eût parlé de la faire à pied; quand au palais, c'est une jolie bâtisse moderne, qui m'a paru dater de la fin du XVIII^e^ siècle. Il est entouré de jardins anglais qui se mirent dans une large nappe d'eau, et dominent les délicieuses perspectives de Bruxelles et de ses environs.

Ce fut à Laëken que Napoléon résolut la campagne de Russie.

Malgré ce que m'avait dit monsieur Van Praët, j'entrai avec une certaine défiance; je n'en suivis pas moins ses instructions; je remis ma lettre à un huissier, en disant de quelle part elle venait; l'huissier me fit entrer dans un salon d'attente et alla porter la missive. Un instant après, une porte opposée à celle par laquelle il était sorti s'ouvrit, et un aide de camp m'annonça que le roi m'attendait.

J'entrai et je trouvai effectivement le roi en négligé militaire.

Au bout d'un quart d'heure de conversation, que Sa Majesté voulut bien mettre tout d'abord sur le pied de la causerie, j'étais convaincu que je parlais au roi le plus philosophe qui eût jamais existé, sans en excepter Frédéric.

Le roi était en grand gala à l'occasion du chemin de fer de Gand, qu'il devait inaugurer le lendemain, et du jubilé de Malines, qui devait avoir lieu dans quelques jours. Il eut la bonté de m'inviter à ces deux fêtes; puis, comme il vit, à ma réponse embarrassée, que son invitation, toute gracieuse qu'elle était, contrariait mes projets : « Faites mieux, me dit-il, allez de votre côté tandis que j'irai du mien, et si nous nous rencontrons, venez me demander à dîner. »

J'acceptai avec une reconnaissance d'autant plus grande, que je trouvais une certaine différence entre la manière dont me recevait le roi Léopold et celle dont m'avait reçu le roi de Naples ; il est vrai que le grand-père du roi de Naples a fait empoisonner mon père, et que je n'ai pas trop encore à me plaindre du petit-fils, qui s'est contenté de me faire reconduire hors du royaume par la gendarmerie. Tout est relatif.

Je quittai le roi Léopold fort enchanté de son hospitalité, et je revins à Bruxelles, où j'entrai dans un café pour déjeuner. Tout en mangeant mon bfteck, je tombai sur un journal.

Il y avait aux nouvelles du jour que le cadavre d'une femme avait été trouvé la veille dans le canal de Laëken ; le journaliste ajoutait, en forme de réflexion, qu'on assurait que c'était une ancienne maîtresse du roi, qu'il avait fait jeter à l'eau.

Si habitué que je fusse aux licences de notre presse parisienne, celle-ci me parut un peu forte. Je me retournai vers mon voisin pour lui demander ce qu'il pensait de cela? Mon voisin était justement monsieur Van Praët que je n'avais pas vu en entrant, et qui mangeait modestement ses deux œufs à la coque.

— Avez-vous vu cela? lui demandai-je en lui tendant le journal.

— Non, me dit-il, qu'est-ce?

— Lisez.

Il prit le journal et lut, puis le reposa près de lui avec un air de parfaite indifférence.

— Est-ce qu'on ne poursuivra pas ce monsieur? demandai-je étonné de ce stoïcisme.

— Pourquoi faire? me répondit-il.

— Mais pour lui apprendre à imprimer de pareilles choses.

— Bah! me répondit monsieur Van Praët, il faut bien qu'il vive, et de quoi vivrait-il si nous lui enlevions la calomnie?

— Et le roi, que dira-t-il s'il lit cela?

— Le roi! il en haussera les épaules. A propos, comment vous a-t-il reçu?

— A merveille.

Je lui racontai alors les détails de notre entrevue, et comment le roi, s'étant aperçu que son invitation dérangeait mes projets, avait eu la bonté de lui donner une autre forme. Comme un de ces projets était de visiter Bruxelles, monsieur Van Praët, à qui le séjour du roi à Laëken donnait quelque liberté, offrit de me servir de cicerone. On devine que j'acceptai.

Bruxelles remonte au VIe siècle; l'étymologie de son nom remonte, disent les uns, à *Brocksel*, qui veut dire marécage, et à *Bruck-Senne*, disent les autres. Ce dernier mot peut se traduire par Pont-sur-Senne. En attendant, les savans discutent là-dessus; cela les occupe.

Saint-Vindician, évêque du diocèse de Cambrai, y mourut en 709; ceci est constaté par une chronique contemporaine, qui est le plus ancien monument historique où il soit parlé de Bruxelles, nommée en latin *Brossella*. Pendant les deux siècles qui suivirent cette mort, la ville dut acquérir quelque importance, puisque l'empereur Othon data un de ses

diplômes *apud Brussolam*, en l'année 976; ce nom primitif avait déjà, comme on le voit, subi quelques altérations.

Quatre ans plus tard, Charles, fils de Louis d'Outremer, qui obtint en partage le duché de Basse-Lotharingie, choisit Bruxelles pour sa capitale, construisit un palais entre les deux bras de la Senne, et fit transporter dans une chapelle le corps de sainte Gudule, qui avait été déposé, au temps de Charlemagne, dans le monastère de Moorsel. Depuis lors, sainte Gudule fut adoptée comme patronne par les Bruxellois, et il paraît qu'ils n'ont point eu à s'en plaindre, puisqu'au milieu de tous leurs bouleversemens religieux, ils lui ont conservé sa suprématie religieuse.

En 1044, Lambert Balderic, comte de Louvain et de Bruxelles, fit bâtir autour de la ville un rempart percé de sept portes. Deux ou trois archéologues me montrèrent des débris qu'ils m'assurèrent être ceux de ce rempart. Je fis semblant de les croire, et cela parut leur faire plaisir.

Ferrand, comte de Flandres, et Salisbury, frère du roi d'Angleterre, sous prétexte de forcer Henri Ier, duc de Brabant, à quitter l'alliance de la France, s'emparèrent de Bruxelles en 1213; puis, pour rendre l'enseignement plus efficace, ils la pillèrent.

Les malheurs vont par troupe, dit un proverbe russe qui mérite par sa justesse d'être naturalisé français : en 1314, il y eut à Bruxelles peste et famine; en 1405, incendie, et en 1549, tremblement de terre : 25,000 individus et 5,000 maisons disparurent dans ces divers accidens.

Malgré ces calamités, Bruxelles n'en devint pas moins, sous la domination des ducs de Bourgogne, une des villes

les plus florissantes du moyen âge. Ses manufactures d'armes, de tapisseries, de draps et de dentelles, étaient renommées à la fois en Allemagne, en France, en Angleterre et en Espagne ; de sorte que, lorsque la maison d'Autriche succéda à celle de Bourgogne, Charles-Quint, qui était né à Gand, l'adopta comme siége ordinaire du gouvernement des Pays-Bas, et la choisit pour être témoin de son abdication en faveur de son fils Philippe II.

Alors vint le tour des guerres religieuses ; les iconoclastes déchirèrent les tableaux, brisèrent les statues, dépouillèrent les églises. Philippe II envoya aussitôt à Marguerite, sa sœur naturelle, une sanglante procuration qui lui conférait droit de vie et de mort sur les hérétiques. Les supplices commencèrent. Une association fut formée à Gand le 8 novembre 1576 : les nobles flamands s'affiliaient entre eux, et déclaraient s'opposer aux mesures prises par la gouvernante des Pays-Bas. Deux cent cinquante confédérés vinrent alors à Bruxelles présenter leur requête à Marguerite, et furent admis en sa présence. Ce fut pendant cette réception que Brederode, ayant entendu Berlaymont, qui parlait à voix basse à la régente, traiter les députés de *gueux*, répéta le mot à voix haute ; il fut aussitôt, et par un élan d'indignation unanime, adopté par les calvinistes et les protestans, qui prirent pour armoiries une écuelle et une besace, et se divisèrent, selon les localités où ils combattaient, en gueux de bois, gueux de plaine et gueux de mer. Philippe vit que ce n'était plus assez d'une femme pour contenir une pareille insurrection ; il y envoya une armée, un général et des bourreaux. Le duc d'Albe fit son entrée à Bruxelles le 22

août 1567, et, le 5 juin de l'année suivante, les têtes de Lamoral, comte d'Egmont, et de Philippe de Montmorency, comte de Horne, tombaient sur la place de l'Hôtel-de-Ville, dont toutes les maisons étaient tendues de noir. Quant au prince d'Orange, il s'était éloigné à temps : Guillaume le Taciturne avait deviné le duc d'Albe.

Les supplices durèrent deux ans. Dans le cours de ces deux années, tout ce que la Belgique comptait de fabricans habiles et industrieux quitta Bruxelles, et alla enrichir Londres. Enfin, les bourreaux se lassèrent les premiers. Philippe rappela le duc d'Albe ; Louis de Requesens lui succéda, et mourut en 1576. Le 1er mai de l'année suivante don Juan d'Autriche le remplaça en qualité de gouverneur général. Au bout de quatorze mois, il céda ce poste à l'archiduc Mathias, sous le gouvernement duquel éclata la fameuse peste de 1578, qui enleva 27,000 personnes dans la seule ville de Bruxelles.

Tout événement est bon à un peuple qui cherche à reconquérir son indépendance. Le fléau força le gouvernement espagnol à se relâcher de sa surveillance. Guillaume d'Orange profita de ce moment de trêve. Peu à peu son nom reprit, dans les Pays-Bas, une grande autorité que vint bientôt après réclamer sa personne. En 1580, les protestans rentrèrent à Bruxelles, rouvrirent leurs prêches publics; le 21 mai 1581, ils étaient maîtres et oppresseurs à leur tour, et Philippe II était déchu de la souveraineté pour avoir violé les droits et les priviléges de la nation.

Maintenant, n'est-ce point une chose providentielle que le manifeste qui amena cette déchéance fût signé Guillaume

d'Orange, et conçu en de tels termes que, dans la séance du 23 novembre, monsieur de Rodenbach, député de la Flandre occidentale, n'eut besoin que de le lire à la tribune pour qu'on appliquât aux Nassau, en 1830, la peine qu'un de leurs ancêtres avait réclamée contre Philippe II en 1580.

Voici un fragment de cette théorie de la rébellion, dans laquelle le Taciturne établissait la légalité d'une insurrection dont il était le chef :

« On répondra que Philippe II est roy. Je dis, au contraire, que ce roy m'est incognu; qu'il le soit en Castille, en Arragon, à Naples, aux Indes, et partout où il commande à plaisir; qu'il le soit, s'il veut, en Jérusalem, paisible domination, en Asie et en Afrique, tant il y a que je ne cognois en ce pays qu'un duc et un comte, duquel la puissance est limitée selon les priviléges, lesquels il a juré en la joyeuse entrée.

» Toutefois, soit, ou par la nourriture qu'il a prise en Espagne, ou par le conseil de ceux qui l'avaient et qui l'ont depuis possédé, il a toujours retenu en son cœur la volonté de nous assujétir à une servitude simple et absolue, qu'ils ont appelée obéissance, nous privant entièrement de nos anciens priviléges et libertés, comme font les ministres des pauvres Indiens, ou tout au moins des Calabrois, Siciliens, Napolitains ou Milanais, ne se souvenant pas que ces pays n'étaient pays de conquête, mais patrimoniaux pour la plupart, ou qui volontairement s'étaient donnés à ses prédécesseurs sous bonnes conditions. »

Ne dirait-on pas, je le demande, un membre du congrès national récapitulant les griefs que la Belgique eut, depuis

1814, à reprocher à la maison de Nassau. Il continue et développe ces droits des villes libres, qui ne pouvaient pas être compris à cette époque par Philippe II, et que ne voulut point comprendre depuis Guillaume de Nassau.

« Vous savez à quoi il est obligé, et comme il n'est en sa disposition de faire ce que bon lui semble, comme il fait ès-Indes; car, par les priviléges du Brabant, il ne peut par violence contraindre un seul de ses sujets à chose quelconque, sinon que les coutumes du banc justicial de leur domicile le lui permettent; ne peut, par aucune ordonnance ou décret, altérer l'état du pays, se doit contenter de ses revenus ordinaires, ne peut faire lever ou exiger aucune imposition sans le gré et le consentement exprès du pays, et selon les priviléges d'icelui; ne peut faire entrer gens de guerre au pays sans le consentement d'icelui; ne peut toucher à l'évaluation des monnaies sans le consentement des Etats; ne peut faire appréhender aucun sujet sans information faite par le magistrat du lieu; enfin, l'ayant fait prisonnier, il ne peut l'envoyer hors du pays. »

Voici de ces pièces que les princes rejettent de leurs archives, mais que les peuples gardent soigneusement dans les leurs.

Cependant Philippe II n'était pas homme à se le tenir pour dit, et à se rendre à des raisons écrites, si justes et si éloquentes qu'elles fussent; aussi en appela-t-il à ses canons, cette *ultima ratio regum*. Alexandre Farnèse, prince de Parme, vint camper à Assche, et, vers la fin de septembre 1584, la puissance espagnole fut rétablie à Bruxelles.

Le Taciturne lutta quelque temps encore; mais, orateur

plus éloquent que général habile, il fut obligé d'abandonner les provinces méridionales, et, se réfugiant dans les négociations politiques, sa véritable sphère, il parvint à amener l'Union d'Utrecht, fondement de la république des Pays-Bas.

Cette union fit perdre à Philippe II tout espoir de reconquérir la totalité des provinces flamandes. Depuis dix ans, il voyait s'engloutir en Belgique le sang de ses sujets et les trésors du Nouveau-Monde ; il sépara, en 1598, les provinces belges de la monarchie espagnole, et les donna en dot à sa fille Isabelle, fiancée à l'archiduc Albert, fils de l'empereur d'Allemagne. Sous leur règne heureusement prolongé, la Belgique respira, et la république des Pays-Bas se rétablit. Le duc Albert mourut le 15 janvier 1621, et l'infante Isabelle le 1er décembre 1633 ; quant à Guillaume d'Orange, il avait été tué dès 1584.

C'était au reste un homme singulièrement remarquable que ce Taciturne. Page de Charles V, c'est sur son épaule que le vieil empereur s'appuyait quand il résigna à son fils la triple couronne qu'il devait si fort regretter un jour. Quoique jeune encore, ce caractère réfléchi, qui lui fit donner le surnom de Taciturne, fit que, lorsque ce prince quitta la Belgique pour l'Espagne, il répondit à Guillaume qui lui parlait des causes de mécontentement des Pays-Bas : Il n'y a pas de causes de mécontentement; il y a un auteur, et cet auteur, c'est vous. Aussi, lorsque la rébellion des Gueux éclata, Philippe se souvint à l'Escurial de Guillaume le Taciturne, et quand il apprit que les têtes de d'Egmont et de Horne étaient tombées seules, il dit à l'envoyé qui lui an-

nonçait cette nouvelle, qu'il les donnerait volontiers toutes les deux pour celle qui lui manquait. En effet, la hache avait abattu la main qui tenait l'épée, mais n'avait pu atteindre celle qui tenait la plume. Le manifeste de Guillaume d'Orange fit plus de mal à Philippe II que ne lui en eussent pu faire quatre batailles perdues.

C'était bien, au reste, l'aïeul du roi régnant qu'on appelle Guillaume le Têtu.

Uniquement occupé d'une seule idée, l'œuvre de l'indépendance, il résista aux menaces de la cour d'Espagne, et, ce qui était plus difficile peut-être, à ses promesses. Ni les talens militaires du duc d'Albe, ni la valeur de Don Juan d'Autriche, ni les artifices de Requesens, ni les victoires du prince de Parme, ne parvinrent à le détourner de sa voie patiente et laborieuse; tout s'usa sur lui, politiques et guerriers, plume et épée. Constamment battu, il reparut constamment à la tête de nouvelles troupes. Lorsqu'il était épuisé d'hommes et d'argent, on le voyait abandonner le théâtre de la lutte, apparaître dans ses principautés de la Franche-Comté ou d'Allemagne, faire un appel d'hommes à la terre toujours fertile, et d'argent aux princes luthériens souvent sourds, puis revenir avec une armée dont ses ennemis ne soupçonnaient pas même l'existence. Enfin, par la fameuse Union d'Utrecht, conclue en 1579, il réunit en une seule république sept provinces de la Hollande, dont chacune avait sa constitution particulière, et resta à la tête de la fédération sans avoir aucun titre. Cette position, qui était loin d'être, non pas pour l'honneur, mais pour les honneurs, l'équivalent de celle qu'il perdait comme gouverneur des pro-

vinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht, avait été offerte successivement à l'archiduc Mathias d'Autriche, frère de l'empereur Rodolphe II, au duc d'Alençon, frère du roi de France, et à Robert de Leycester, favori d'Elisabeth. Le duc Mathias, manquant de hardiesse et d'activité, se brouilla avec les intérêts; le duc d'Alençon, léger et inconséquent, se brouilla avec les esprits; le comte de Leycester, avide et hautain, se brouilla avec les cœurs. Puis vint enfin le Taciturne, qui, par son courage, son sang-froid et sa pénétration, parvint à tout calmer, à tout concilier, à tout dominer. Il posait le couronnement de son édifice, lorsqu'il fut tué, comme devait l'être Henri IV, par une balle fondue dans l'atelier où se forgeait déjà le couteau qui devait, 26 ans plus tard, frapper le Béarnais. Un fanatique de la Franche-Comté, nommé Balthazar Gérard, se présenta un jour à son palais de Delft, sous le prétexte de lui demander un passe-port. Guillaume, doublement accessible, puisque cette fois c'était un de ses vassaux qui le demandait, quitta sa femme et passa dans une chambre voisine; il y trouva l'assassin qui lui présenta des papiers; tandis qu'il les examinait, Balthazar lui tira à bout portant un coup de pistolet : Guillaume le Taciturne tomba mort.

Au bruit sa femme accourut. C'était une triste destinée que celle de cette femme, constamment attristée par le meurtre de tout ce qui lui était cher! Elle avait vu tuer Coligny, son père, et Téligny, son premier mari; enfin, elle avait épousé en secondes noces Guillaume le Taciturne, et douze ans après, pour la même cause et pour la même religion, elle le voyait tomber de la même manière.

On montre au musée de La Haye la balle et le pistolet qui ont tué Guillaume, ainsi que le chapeau, la montre, la collerette et l'habit qu'il portait au moment de son assassinat. La collerette est encore tachée de sang; l'habit est encore troué par le plomb mortel. Il y avait un grand cœur sous cet habit.

Puis ensuite, si l'on veut se faire une idée de l'individu, pour le comparer à son nom, dans la première chambre des Etats on trouvera son portrait : c'est celui d'un homme de quarante ans, dont le visage brun porte cette physionomie soucieuse qui lui fit donner son nom. Il est vêtu d'un pourpoint noir dont les poches sont garnies de dentelles d'or, et porte au lieu de chapeau, sur ses cheveux courts, une petite calotte semblable à celle de Corneille.

Quant à son tombeau, on le trouvera dans l'église de Delft.

Je demande pardon au lecteur de cette longue biographie à laquelle je me suis laissé entraîner, mais l'ombre d'un homme m'a passé devant les yeux et m'a voilé pour un instant l'horizon d'un empire.

Tout fut assez tranquille en Belgique jusqu'au moment où Louis XIV, à la mort de son beau-père, réclama les Pays-Bas espagnols, auxquels il avait formellement renoncé en renonçant à la succession du roi d'Espagne. Il se fonda sur ce qu'en vertu du *droit de dévolution*, établi dans les Provinces-unies, les filles aînées héritaient de préférence aux fils cadets. Ces premières prétentions, fixées par la paix d'Aix-la-Chapelle, se réveillèrent en 1672, et Louis XIV, secondé par la flotte de Charles II, entra de nouveau dans les

Provinces unies avec une armée de 80,000 hommes, prit en un mois quarante places fortes, envahit les provinces de Gueldres, d'Utrecht, d'Over-Yssel, et s'avança jusqu'aux environs d'Amsterdam.

Alors, tout vint encore se briser contre un prince d'Orange. Guillaume III fut à Louis XIV ce que Guillaume le Taciturne avait été à Philippe II; il venait d'être nommé stathouder, et avait vingt et un ans à peine. Laborieux, sobre, silencieux et persévérant, homme tout ensemble d'action et de pensée, simple dans sa vie intérieure, magnifique au dehors, ayant peu d'amis, mais restant attaché pour la vie à ceux à qui il avait donné sa confiance, il parvint à relever le courage des Hollandais, à ranimer leur activité, à arrêter les progrès de l'armée victorieuse, et à armer contre Louis XIV la moitié de l'Europe. Enfin, grâce à la médiation de Charles II, et à l'intervention armée des deux branches de la maison d'Autriche, la paix de Nimègue fut conclue. La France y gagna la Franche-Comté, ce vieux patrimoine de la maison de Nassau, et y perdit Charleroi, Binch, Courtray, Oudenarde, et une partie de la seigneurie d'Ath. Grâce à ce traité, Nodier et Victor Hugo sont Français.

La mort de Charles II ralluma la guerre avec une apparence de légitimité, et, sous le nom de guerre de succession, les troupes françaises occupèrent Bruxelles, le 21 janvier 1701, et, le 21 mars de l'année suivante, Philippe Ier fut inauguré duc de Brabant. Puis vint la paix d'Utrecht, en 1712, qui fit de nouveau rentrer Bruxelles et les Pays-Bas sous la domination de la maison d'Autriche.

Louis XV hérita de la guerre contre Marie-Thérèse, et la

bataille de Fontenoy nous rouvrit les portes de Bruxelles. Nous y entrâmes le 21 février 1747, et nous en restâmes les maîtres jusqu'à ce que la paix d'Aix-la-Chapelle rendît de nouveau cette ville aux Autrichiens. Le duc Charles de Lorraine y entra aussitôt et gouverna pendant trente-six ans au nom de Marie-Thérèse.

Ce fut l'époque heureuse de la Belgique ; aussi récompensa-t-elle le mandataire de l'impératrice, non pas avec des honneurs périssables comme lui, mais avec l'épithète de Bon, qui lui survécut. Puis vint Joseph II, qui voulut introduire dans les Flandres, dont l'esprit lui était inconnu, l'uniformité qui régissait ses autres Etats. Les Flandres firent ce qu'elles avaient toujours fait en pareille circonstance ; elles réclamèrent le maintien de leurs priviléges ; et, comme l'empereur ne voulut pas les reconnaître, elles le déclarèrent déchu de la souveraineté des Pays-Bas. Le gouvernement provisoire resta ainsi entre leurs mains jusqu'à ce que Léopold, son successeur, consentît à jurer, en 1791, le maintien de la Charte brabançonne. Moyennant cette concession, il venait de reprendre possession des Pays-Bas, lorsqu'il mourut laissant l'empire à son fils François II. Quatre ans après, les batailles de Jemmapes et de Fleurus avaient décidé en faveur de la république française le grand procès intenté par Louis XIV à l'Autriche. La Belgique était réunie à la France, et Bruxelles était devenu le chef-lieu du département de la Dyle.

Napoléon y fit son entrée par l'allée Verte, le 21 juillet 1809 : on lui rendit les honneurs réservés aux anciens souverains de la Belgique ; et, deux ans plus tard, il décidait,

comme nous l'avons dit plus haut, au palais de Laëken, la campagne de Russie.

1814 arriva. Le traité du mois de mai, qui rendit à Guillaume l'héritage des Stathouder avec le titre de roi, y ajouta la Belgique, comme accroissement de territoire, en échange de ses colonies de Ceylan, du cap de Bonne-Espérance, de Demerary, de Berbia et d'Essequibo, que s'adjugeait l'Angleterre. Il était à peine assis sur ce trône de nouvelle fabrique, que le canon de Waterloo vint l'ébranler comme s'il était de même date que celui des Césars. Mais peu à peu le canon s'éloigna en remontant vers la France; puis un matin on entendit dire que Napoléon était embarqué pour Sainte-Hélène, et Guillaume respira : il croyait avoir tout gagné en n'ayant plus affaire qu'à son peuple.

Le 25 septembre 1830 son peuple le chassa, et le 4 octobre suivant le Congrès national déclara que les provinces belges, violemment détachées de la Hollande, formeraient un état indépendant.

Nos contrefacteurs éternels venaient de contrefaire à leur tour notre révolution.

On se rappelle dans quel embarras se trouvèrent alors les Belges; ils avaient à donner un trône que personne n'osait prendre, et il y eut un moment où ils craignirent, chose inouïe jusqu'alors, que leur couronne leur restât, non pas sur la tête, mais sur les bras.

En effet, le choix n'était point facile : il fallait tomber sur un prince qui conciliât les divers intérêts de l'Europe et qui satisfît un peuple qui, depuis les Romains jusqu'à nous, avait pris l'habitude de faire une révolution tous les quinze ans.

Le ministère, après avoir pris langue dans les différentes cours de l'Europe, résolut de s'adresser au prince Léopold. Quatre commissaires lui furent en conséquence envoyés. C'étaient monsieur le comte Félix de Mérode, monsieur Villain XIV, monsieur Henry de Broukère, et l'abbé de Fœre. La première entrevue eut lieu le 22 avril, et, de la part du prince Léopold, s'ouvrit par ces paroles :

« Toute mon ambition est de faire le bonheur de mes semblables : jeune encore je me suis trouvé jeté au milieu de tant de situations singulières et difficiles, que j'ai appris à ne considérer le pouvoir que sous un point de vue philosophique ; je ne l'ai jamais désiré que pour faire le bien, et un bien qui reste. Si certaines difficultés politiques qui semblaient s'opposer à l'indépendance de la Grèce n'avaient surgi, je me trouverais maintenant dans ce pays ; et cependant, je ne me dissimulais pas quels auraient été les embarras de ma position. Je sais combien il est désirable pour la Belgique d'avoir un chef, la paix de l'Europe y est même intéressée. »

La première phrase de ce discours, si simple et si concis, était une promesse pour l'avenir, et la dernière un engagement pour le présent; aussi satisfit-il à peu près tout le monde, rois et peuple, si bien que, le samedi 4 juin, le prince Léopold fut proclamé roi des Belges à la majorité de cinquante-deux voix contre quarante-trois : la Providence cette fois avait pris le masque de la nécessité.

A l'opposé de tous les princes régnans à cette heure, le prince Léopold a fait du premier prospectus donné par lui aux ambassadeurs qui lui avaient été envoyés, la règle de sa

conduite; il a en effet réellement envisagé le pouvoir sous un point de vue philosophique, et tente de fonder à cette heure un bien qui reste, toujours prêt qu'il est, s'il voyait qu'il se trompât, à quitter son titre de roi pour reprendre celui de prince.

Une des choses les mieux comprises par le roi des Belges, c'est le peu d'importance réelle de la propriété territoriale, et la grande influence que, dans les gouvernemens modernes et démocratiques, doit exercer l'intelligence, qu'elle se manifeste par les entreprises industrielles ou par les créations de l'art; cependant, pendant près de deux ans, ses bonnes intentions furent neutralisées par les circonstances.

En effet, pendant deux ans, et à la suite de la révolution, il n'y avait ni vente à la Hollande ni exportation à l'étranger. Les deux gouvernemens sentirent cependant le besoin d'alimenter leur commerce, et fermèrent quelque temps les yeux sur la fraude; enfin, en 1833, les droits d'introduction en Hollande furent fixés à 5 p. %, par le roi Guillaume, dont les sujets sont transporteurs, qu'on me passe le mot, mais non point fabricans, et le roi Léopold put efficacement et publiquement protéger l'industrie qui, depuis cette époque, a acquis un immense développement. Ainsi, par exemple, Gand, le Manchester de la Belgique, qui, en 1829, possédait à peine 800 *hooms*, en compte aujourd'hui 5000. Ces hooms sont des machines à vapeur qui tissent chacune quatre pièces de coton de 75 aunes à la semaine. Un enfant de cinq ans suffit à renouer les fils de deux hooms; de sorte qu'un enfant de cinq ans et ces deux machines produisent à eux trois huit pièces de coton tous les huit jours. Dans les

ateliers de messieurs Hemptinne et Vortman, on voit une chose qui tient du prodige : en une heure, une pièce de coton, entrée brute devant le visiteur auquel ces messieurs veulent faire les honneurs de leur établissement, est nettoyée, filée, tissée, imprimée, séchée, apprêtée, pliée, et au bout d'une autre heure, si le visiteur est accompagné de sa femme, cette femme pourra sortir vêtue de la robe qui aura été fabriquée sous ses yeux.

Quant aux chemins de fer, qui sont à cette heure la grande préoccupation de la Belgique, il faut avoir vu la station de Malines, qui forme le centre, pour se faire une idée de l'espèce de fièvre qui s'est emparée de toute la population. C'est quelque chose comme une folie universelle, comme une aliénation générale; il semble que chacun n'a plus affaire qu'où il n'est pas; trente, quarante convois arrivent par jour, versant dans le même bassin trente et quarante mille personnes, qui s'entassent un instant sur la place, s'emmêlent, se débrouillent, s'élancent dans leurs voitures respectives, et disparaissent par les différens rayons de l'étoile avec la rapidité du vent, pour faire place à d'autres qui s'évanouiront à leur tour, poussés par ceux qui viendront après eux, et cela sans cesse, sans relâche, et en nombre pareil à la foule des âmes que Dante vit se presser sur les bords du fleuve Achéron, lorsqu'il s'étonna que depuis le commencement de la vie la mort eût pu défaire tant de gens.

Tout en soutenant de sa protection et de son argent les entreprises industrielles, le roi Léopold n'a point négligé les productions de l'art. Forcé de renoncer à une littérature nationale que la contrefaçon de Bruxelles, fatale même à la

Belgique, sèche dans sa racine, puisqu'elle oppose sans cesse aux œuvres de quatre millions d'hommes celles du monde entier qu'elle donne à un prix infime, le roi porte tous ses encouragemens vers les travaux historiques et les écoles de peinture : monsieur le baron de Reiffenberg, à Bruxelles; monsieur Voisin, à Gand; monsieur Delepierre, à Bruges; monsieur Polain, à Liége, fouillent laborieusement la mine inépuisable et variée des vieilles chroniques nationales, et tous, en récompense de leurs premières publications, ont été nommés à des places qui les mettent à même de les continuer. Messieurs Reiffenberg et Voisin sont bibliothécaires, l'un à Bruxelles, l'autre à Gand; messieurs Delepierre et Polain sont conservateurs des archives, le premier à Bruges, le second à Liége, et préparent à l'historien futur des Flandres un travail pareil à celui qui attend déjà, grâce à messieurs Guizot, Augustin Thierry et Michelet, l'historien futur de la France. Moins empêché à l'endroit de la peinture, c'est pour cet art que le roi de Belgique a le plus fait, puisqu'il a, malgré l'exiguité de sa liste civile, acheté depuis six ans plus de soixante tableaux. Sous son influence, l'école flamande a reçu une nouvelle vie et un plus large développement, de sorte que le salon de 1836 a pris un rang distingué parmi les belles expositions de Bruxelles.

Ainsi, chose remarquable, c'est aux trois grandes époques de leur indépendance que les provinces flamandes ont vu fleurir leurs écoles de peinture : sous Philippe le Bon, de 1419 à 1467, les frères Van Eyck et Memling établissent le point de départ de l'art; sous Albert et Isabelle, de 1598 à 1633, Rubens, Van Dyck, Crayer, Roose et Syner le portent

à son apogée; enfin sous Léopold Ier, de 1832 à 1838, Verboëkhoven, Gustave Waper et Keiser protestent par leurs œuvres contre la décadence où on le croyait tombé. Léopold a donc à peu près satisfait à toutes les exigences du pays qu'il gouverne : en politique il a accompli les vœux de la nation belge en protestant jusqu'au dernier moment contre la reprise du Limbourg et du Luxembourg; en industrie il a ennobli toutes les entreprises en y prenant une part personnelle; enfin en histoire et en peinture il a encouragé les débuts des historiens et les efforts des peintres, pour tirer la science et l'art de la décadence. Le roi a semé : maintenant c'est à la terre de produire.

Pour en finir avec la politique, hommes et choses, un mot du prince de Ligne, à qui une première inconséquence a fait perdre, en 1832, une popularité qu'une seconde inconséquence vient de lui rendre en 1838. Je veux parler de deux choses parfaitement oubliées aujourd'hui, et qui firent grand bruit chacune dans son époque, je veux parler du rachat des chevaux du prince d'Orange, et du passage devant Flessingue sous le pavillon belge.

Au moment du séquestre posé sur les biens du prince de Nassau par le gouvernement belge, ses palais et ses meubles furent saisis; le parti royaliste résolut alors de racheter les chevaux auxquels le prince tenait beaucoup, et de lui en faire don. En conséquence, une liste de souscription courut aussitôt, et fut présentée au prince de Ligne par la fille du marquis de Trasignies, qui était protestante, et par conséquent orangiste; le prince de Ligne, qui était sur le point d'épouser mademoiselle de Trasignies, ne voulut point af-

fliger sa fiancée par un refus, et signa. D'ailleurs, cette action lui parut une affaire de seigneur à seigneur, et un procédé de Ligne à Nassau. Il ne se doutait pas que le parti auquel il venait de s'associer par cet acte de gentilhommerie tournerait cette démarche contre lui. La liste fut publiée; sur ces entrefaites le prince de Ligne épousa mademoiselle de Trasignies; le peuple se crut doublement abandonné par l'homme sur lequel il avait fondé une double espérance, et trahi selon lui par le patriote et le catholique, il pilla ou plutôt il dévasta son hôtel, dont tous les meubles furent jetés par les fenêtres et brisés sur le pavé.

Trois ans après, le prince de Ligne, devenu veuf, épousa une princesse polonaise bien connue par sa piété. Ce mariage commença de le réhabiliter dans l'opinion publique, car en Belgique la religion est encore la source d'où partent toutes les opinions favorables et contraires; il jouissait donc déjà de cette recrudescence de popularité, lorsqu'arriva le couronnement de la reine d'Angleterre. Le prince, magnifique comme s'il était encore un de ses ancêtres, sollicita du roi Léopold la faveur d'aller à ses frais représenter à Londres le gouvernement belge; cette faveur lui fut accordée. A son retour, et comme il passait devant Flessingue, le prince de Ligne s'opposa à ce que le pavillon belge, qui n'est point admis dans les rades hollandaises, fût amené; seulement les couleurs britanniques furent hissées au-dessus, et en même temps la bannière du prince fut arborée au grand mât. Cette action, qui n'était à tout prendre qu'une forfanterie dangereuse, fut considérée par le peuple comme un acte de fermeté. La popularité du prince fut reconquise du coup, et

tandis que le roi Léopold déplorait intérieurement cette bravade inutile, qui pouvait renouveler Louvain et Anvers, la société de la Grande-Harmonie donnait une sérénade sous les fenêtres de l'ambassadeur, et le peuple criait : Vive le prince de Ligne !

Jusque-là c'était à merveille, quand une lettre du prince gâta tout, non pas vis-à-vis de l'enthousiasme irréfléchi de la multitude, mais aux yeux de la minorité intelligente. Un journal hollandais raconta l'affaire d'une manière inexacte ; le prince de Ligne se crut obligé de lui répondre. Voici la lettre, Dieu la lui pardonne en faveur de celles de son grand-père :

« Monsieur le rédacteur,

» Je lis dans votre journal du 4 l'extrait d'un article du *Handelsblad*, qui s'exprime en ces termes au sujet du pavillon belge arboré sur le bateau à vapeur qui me ramenait à Anvers :

« En appareillant à Londres, le *Pyroscaphe* avait arboré le pavillon belge ; mais le pilote de Flessingue, qui tenait la barre, ayant fait observer au capitaine qne ce pavillon n'était point admis dans nos rades, le capitaine le fit amener. »

» Le fait est faux ; la drapeau de la Belgique n'a point cessé de flotter sur le navire depuis Londres jusqu'à Anvers, et lorsqu'arrivé devant Flessingue, le capitaine me proposa d'amener le pavillon belge, et de ne hisser que les couleurs britanniques, je lui répondis que je resterais sur le pont et sous le drapeau, et que je me ferais plutôt couler à fond que de m'y soumettre. Les couleurs belges flottèrent

donc en vue des canons de Flessingue et des bâtimens hollandais.

» Quant à ma bannière arborée au grand mât, on sait que c'est une prérogative des ambassadeurs extraordinaires; je me fis gloire de la voir flotter auprès du drapeau belge : je n'aurais pas baissé celui-ci devant les Hollandais. Les Nassau savent que la première, depuis Philippe II jusqu'au roi Léopold, ne fut jamais baissée devant la leur.

» Prince DE LIGNE. »

La citation était juste, mais malheureuse. Monsieur le prince de Ligne avait oublié une chose, c'est que Philippe II, que servaient ses ancêtres, était l'homme de la tyrannie, tandis qu'à cette époque, les Nassau, que ses ancêtres battaient, étaient les représentans de l'indépendance.

Mais comme le peuple n'était pas forcé d'avoir plus de mémoire que le prince, il trouva la phrase ronflante, et il applaudit.

Il y a trois manières de parcourir une ville. La première en visitant ses monumens par ordre chronologique; la seconde en la divisant quartier par quartier et en parcourant ces quartiers les uns après les autres; la troisième en allant droit devant soi et en marchant au hasard.

C'est ordinairement ce dernier mode que je préfère, car ainsi tout me devient imprévu, et par conséquent me frappe davantage. Comme en général des études préparatoires sur le pays que je visite m'ont mis à même de le parcourir sans cicerone, sans guide et sans plan, une description prématurée n'ôte rien de leur grandeur ou de leur étrangeté aux mo-

numens que je rencontre tout à coup en tournant un coin de rue ou en débouchant sur une place, et qui m'apparaissent alors peuplés de leurs souvenirs, que je force à repasser les uns après les autres devant moi comme des fantômes. Dès qu'un autre ne m'a point conduit, il me semble que c'est moi qui ai trouvé, et ce sentiment devient plus vif encore lorsque je vois la foule passer indifférente, et comme si elle ne le voyait pas, au pied de l'édifice ou au milieu du point de vue devant lequel je reste en admiration : ce point de vue et cet édifice me semblent dès lors une création magique, élevée sur mon passage, et qui disparaîtra derrière moi.

C'est ainsi qu'en partant de l'hôtel de la Reine de Suède, le seul où j'aie trouvé de la place, je pris à droite, et après m'être perdu quelque temps dans des rues étroites et tortueuses, je me trouvai tout à coup en face de l'Hôtel-de-Ville, monument gothique, achevé par son architecte, Van Ruisbroek, en 1441, tout entouré de maisons bâties à l'époque de la domination de l'Espagne, et offrant le caractère de l'architecture castillane. Ces maisons donnent à la place une physionomie qui, sans être parfaitement homogène, puisque le génie de deux peuples différens est venu se heurter dans ce lieu, n'en forme pas moins un ensemble si parfaitement pittoresque, que si ce n'est point une des plus belles places que je connaisse, c'est au moins une des plus originales. Après l'Hôtel-de-Ville, son édifice le plus important est la maison communale, située presque en face, et d'où le comte d'Egmont sortit pour marcher au supplice. Une galerie tendue de noir avait été construite, qui conduisait du balcon à l'échafaud ; précaution prise sans doute pour que le con-

damné se trouvât hors de la portée de ceux qui, par un coup de main, eussent tenté de le sauver. Cette maison, malheureusement pour ceux qui aiment à voir les souvenirs éternisés en face les uns des autres, n'est plus la même qu'elle était alors. Bâtie au commencement du quinzième siècle, elle a été restaurée à deux reprises : la première fois en 1625, par Isabelle, qui la consacra à Notre-Dame de la Paix, en mémoire de ce que cette vierge avait délivré Bruxelles de la peste, de la guerre et de la famine, ainsi que le constatent ces mots à demi effacés, mais que l'on peut lire encore : *A peste, fame, et bello, libera nos, Maria pacis.* La seconde fois après le bombardement que le maréchal de Villeroy fit subir à la ville en 1695.

Des marches de cette maison, l'aspect de l'Hôtel-de-Ville est merveilleux ; la tour, placée de côté comme celle du vieux palais à Florence, s'élance avec une majestueuse légèreté à la hauteur de trois cent soixante-quatre pieds ; un saint Michel de bronze doré la surmonte, grand de dix-sept pieds, qui tourne au vent comme une girouette, et qui d'en bas semble un jouet d'enfant.

A l'une des chambres de l'Hôtel-de-Ville se rattache un grand souvenir. C'est dans la salle dite du Concert que Charles-Quint abdiqua le pouvoir royal, le 9 septembre 1556, en faveur de son fils Philippe II ; je voulus la voir, espérant retrouver dans ces vieux murs quelque chose de ce solennel et grave événement : ils étaient coquettement recouverts de papier bleu de ciel, orné de guirlandes de fleurs fanées qui avaient servi pour le dernier bal.

Quelques chambres garnies de belles tapisseries rappellent

toute la vie de Clovis, vue à travers le siècle de Louis XIV, et conduisent à la salle du Conseil, où des tableaux du même genre représentent l'entrée de Philippe le Bon à Bruxelles, l'abdication de Charles-Quint et le couronnement de Charles VI, père de Marie-Thérèse. C'est dans cette même salle, où un plafond assez médiocre de Jansens est encadré dans une charmante ornementation de corniches, que l'on conserve les clefs d'or qui, sur un plat de vermeil, furent présentées successivement, en 1809, à Napoléon ; en 1815, à Guillaume de Nassau, et en 1831, à Léopold Ier. Ces clefs, à ce qu'il paraît, ouvrent les portes, mais ne les ferment pas.

Je ne sais quand je me serais décidé à quitter cette magnifique place, si je n'avais aperçu par une échappée de maisons les tours de Sainte-Gudule, qui dominent toute la ville. Plus on s'en approche, plus, dans des proportions moindres, on reconnaît que l'édifice ressemble à Notre-Dame, quoique d'une date un peu postérieure et par conséquent d'une ornementation moins sévère. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, y tint le premier, et Charles-Quint le dix-huitième chapitre de la Toison d'Or.

Les deux premières choses qu'on remarque en entrant dans l'église, après un premier coup d'œil jeté sur son architecture grandiose, sont ses magnifiques vitraux et sa chaire étrange ; les uns portent la date de 1500, et l'autre celle de 1699. Tout en admirant dans la peinture des vitraux la savante coquetterie de la renaissance, on regrette l'expression naïve à laquelle cette époque succède, et tout vantés que sont ceux de Bruxelles, je leur préfère, pour ma part,

ceux de Rouen et de Cologne. Quant à la chaire, c'est une œuvre de mauvais goût sans doute, mais d'un mauvais goût plein de puissance et d'imagination; elle représente Adam et Ève chassés par un ange du paradis terrestre, et poursuivis par la mort. Le serpent, dont la queue rampe aux pieds de ceux qu'il a séduits, monte hardiment, en s'enroulant autour du tronc d'un arbre, et va, sur le couronnement du dais, se faire écraser la tête sous le pied de l'enfant Jésus, que sa mère retient craintivement. L'auteur de cette chaire, Henri Verbrugen, mit vingt ans à la faire pour les jésuites de Louvain. Marie-Thérèse la leur acheta, et en fit don à l'église de Sainte-Gudule.

Dans le chœur de l'église, une dalle de marbre blanc ferme le caveau des ducs de Brabant; l'archiduc Albert y fut enterré en 1621, en habit de récollet, et l'infante Isabelle en 1633, en costume de religieuse. Fermé depuis cette époque, il a été rouvert pour le fils du roi Léopold. A droite et à gauche, sont les tombeaux de l'archiduc Ernest et de l'archiduc Jean.

Un souvenir moderne et démocratique vient ici se joindre à ces vieux souvenirs princiers. Dans la chapelle de Notre-Dame de la Délivrance s'élève le tombeau du comte Frédéric de Mérode, tué à Berchem en 1830. Le monument est de Giefs, le meilleur statuaire que possède la Belgique. Il représente le comte, blessé à mort et se relevant sur le coude pour faire feu d'un pistolet qu'il tient à la main; il est vêtu du costume qu'il portait, c'est-à-dire d'une blouse avec un pantalon et des guêtres.

Sur le devant du tombeau, au-dessous des armes du comte,

qui sont d'or, engrelées d'azur et pallées de gueules, avec cette devise : *Plus d'honneur que d'honneurs !* est gravée l'inscription suivante, dans laquelle on retrouve le double sentiment démocratique et religieux qui est aujourd'hui le caractère le plus saillant de la nation belge.

FREDERICO COMITI DE MERODE
INTER LIBERATORES BELGII PROPUGNATORI STRENUO
QUI CATHOLICÆ FIDEI PATRIÆ QUE JURA TUENDO
PERCUSSUS AD BERCHEM MECLINIÆ PIE OCCUBUIT
ANNO DOMINI M DCCC XXX.

Monsieur de Mérode était d'une des plus nobles maisons des Pays-Bas : une tradition populaire fait même descendre sa famille de Mérovée. Ainsi, en Belgique, le mouvement imprimé par le peuple a atteint jusqu'au plus haut degré de l'échelle aristocratique, c'est au reste le propre des révolutions religieuses que de monter ainsi,

A cinq cents pas de l'église, en tournant le coin de la rue de l'Étuve, je me trouvai en face d'une fontaine que je m'étais bien promis de voir quand j'irais à Bruxelles, et que j'avais totalement oubliée depuis que j'y étais; c'est celle qui supporte le palladium de la ville, le fameux *Manneken-Piss*, dont le lecteur n'est pas sans avoir entendu parler.

L'auteur de la petite statuette que les Bruxellois ont adoptés pour leur dieu lare, a sans doute compté sur le privilége qu'ont les enfans de ne jamais être indécens, quelque chose qu'ils fassent, quand il n'a pas craint de représenter son héros accomplissant en face du public un acte pour lequel les Parisiens eux-mêmes, ces grands cyniques de la civilisa-

tion moderne, ont l'habitude de lui tourner le dos. Voici quelle tradition sert sinon d'excuse, du moins de passeport à cette singulière idée.

Le fils d'un duc de Brabant, s'étant enfui du palais de son père, se perdit dans les rues de Bruxelles. A la vue de la douleur du bon duc, toute la cour se mit en quête ; la recherche dura deux jours sans résultat aucun, et au milieu de la consternation générale ; enfin, un courtisan, plus heureux ou plus actif que ses confrères, retrouva, entre la rue du Chêne et celle de l'Étuve, le fugitif, dans la même position où l'amour paternel nous a conservé son effigie. De leur côté, les Bruxellois gardèrent au simulacre du fils la vénération qu'ils avaient pour la personne du père, et la première statue, qui était de pierre, ayant été brisée, une seconde, reproduisant avec une grande fidélité la pose et l'expression de la précédente, fut fondue en 1648 par le célèbre Duquesnois de scandaleuse mémoire, et inaugurée à la même place, sans que le changement qui s'était opéré dans la matière primitive fît subir au culte qu'inspirait le Manneken-Piss la moindre altération.

Depuis lors, la position sociale du Manneken-Piss, au contraire de celle de plus d'un grand seigneur qui croyait bien le valoir, n'a fait que s'améliorer. Les Bruxellois l'ont nommé le plus ancien bourgeois de la ville, comme l'armée avait nommé Latour-d'Auvergne le premier grenadier de France ; l'électeur de Bavière, qui avait eu l'honneur de lui être présenté, lui donna une garde-robe complète et attacha à son service un valet de chambre avec charge de l'habiller et de le déshabiller ; Louis XV, pour réparer les insultes que lui

avaient faites quelques soldats des gardes-françaises, le déclara, en 1747, chevalier de ses ordres, et lui fit hommage d'un costume de cour avec le chapeau à plumes et l'épée ; enfin, en 1832, le conseil municipal lui vota par acclamation un uniforme d'officier de la garde nationale : c'est sous le costume le plus populaire de tous que depuis cette époque il est exposé le jour de la fête de Bruxelles, qui tombe à la mi-juillet. Il va sans dire que pendant tout le temps qu'il est habillé il cesse ses fonctions hydrauliques, qu'il reprend immédiatement après la kermesse, à la grande satisfaction de la multitude.

Le 5 octobre 1817, Bruxelles se réveilla dans la consternation ; pendant la nuit, son palladium avait disparu. On crut d'abord que, mécontent de sa dernière inauguration, il était allé offrir ses services à quelque ville plus reconnaissante. Mais on fit une enquête auprès de son valet de chambre, et il fut reconnu qu'il n'avait manifesté, au moment où il lui avait ôté ses habits, aucun signe de mauvaise humeur : on commença alors à croire que les manœuvres qui avaient soustrait le Manneken-Piss aux regards du public, ne devaient point être attribuées à son libre arbitre ; en vertu de ce raisonnement spécieux, la police se mit en quête et retrouva la statue chez un forçat libéré, nommé Lycas, qui l'avait volée. La joie fut grande, le jour où on apprit la bienheureuse nouvelle ; on tira le canon, comme pour l'accouchement de la reine, et la ville fut illuminée. Enfin, le 6 décembre 1818, après plus d'un an d'absence, le Manneken-Piss fut en grande cérémonie replacé sur son piédestal, où, à peine rétabli, il reprit joyeusement ses fonctions comme

si rien ne s'était passé, et d'où, grâce à une surveillance active, il n'a pas disparu depuis.

Quant à Lycas, il eut beau prétexter une dévotion toute particulière au plus ancien bourgeois de la ville, pour excuser par l'enthousiasme l'action qu'il avait commise, il n'en fut pas moins renvoyé aux galères.

Comme je possédais à peu près toute la biographie du Manneken-Piss, et que d'ailleurs l'heure pressait, nous nous acheminâmes vers le palais du prince d'Orange, qui a conservé son ancien nom, parce que le prince Guillaume, dont il est la propriété privée, n'a voulu ni en faire la cession ni le démeubler depuis 1830, espérant sans doute y rentrer un soir comme il en est sorti un matin.

En arrivant dans l'antichambre, il fallut nous prêter à une cérémonie dont je ne compris que plus tard la nécessité, c'était de recouvrir nos bottes de chaussons de lisières si larges, que force nous fut d'abandonner à l'instant même notre système habituel de locomotion. A partir de la salle des Aides de Camp, on ne marche plus, on patine; cet exercice se pratique, au reste, sur d'admirables parquets faits en racines d'arbres, que les bottes rayeraient sans cette précaution; ce sont de véritables planchers aristocratiques sur lesquels on ne peut marcher que chaussé de velours ou de soie. Au reste, on oublie vite la gêne qu'impose cette nouvelle manière de voyager, en se trouvant tout d'abord en face de trois chefs-d'œuvre, sortis de trois écoles différentes : une Madone d'Andrea del Sarte; un portrait de Rembrandt, peint par lui-même, et une magnifique tête d'Holbein.

Dans un salon bleu à côté est une Poppée de Van Dyck, et une Diane de Poitiers attribuée à Léonard de Vinci, puis une salle à manger où se trouvent deux portraits de Van Dyck, et deux de Velasquez, qui sont tout bonnement quatre chefs-d'œuvre comme n'en possède peut-être aucun Musée. Enfin, dans ce salon des dames d'honneur est un saint Augustin très beau, dont je ne me rappelle pas l'auteur, et une de ces merveilles du Pérugin, que je préfère, comme sentiment et comme expression, à celles de son illustre élève, le peintre au nom d'ange et au talent divin.

Je ne parle pas d'une console et d'une coupe en malachite qui valent à elles deux 500,000 francs, ni d'une table en lapis-lazuli, estimée, dit-on, à elle seule un million et demi. Ceci est une affaire de tapissier et non d'artiste.

En sortant du palais j'aperçus un individu qu'à sa tournure je reconnus pour Français, et qui, de son côté, s'arrêta pour me regarder ; je me jetai aussitôt dans le Parc, de peur qu'il ne vint à moi, car à Bruxelles, ce que nous pouvons rencontrer de pis, est un compatriote. Ceci demande explication, et je m'empresse de la donner.

Bruxelles a été de tout temps le refuge des proscrits : Marie de Médicis, exilée par son fils, y vint demander l'hospitalité à Isabelle ; Charles, duc de Lorraine, s'y réfugia après que ses sujets l'eurent chassé de ses états ; Christine y abjura la religion luthérienne après avoir abdiqué la couronne de Suède ; enfin Charles II et son frère le duc d'York vinrent y chercher un asile contre le protectorat de Cromwell.

Ces illustres exemples ont eu de nos jours force imitations ; seulement, aux proscrits politiques ont succédé les

exilés judiciaires, tout ce qui a commis un faux, ce qui a fait banqueroute, tout ce qui enfin serait forcé de se voiler la face à Paris, s'éclipse tout à coup du boulevard de Gand ou de la place de la Bourse, et va reparaître, le visage découvert et resplendissant, sur l'Allée-Verte, à Bruxelles; alors, pour peu que ces honnêtes réfugiés aient su assez écrire pour signer au bas d'une lettre de change un autre nom que le leur, ils vivent de scandale, calomniant dans quelque cloaque littéraire la France qui les rejette comme un fleuve qui rejette son écume, et donnant à l'étranger ce spectacle honteux d'un fils qui, au lieu de se repentir et de s'humilier, crache publiquement et quotidiennement au visage de sa mère; aussi j'avoue que, pour mon compte, je suis loin de me formaliser de la défiance des Belges à notre égard, et que je m'étonne toujours qu'avant de donner la main à un Français, ils ne lui demandent pas à voir son épaule.

WATERLOO.

Mon principal but, en allant à Bruxelles, était un pèlerinage à Waterloo.

C'est que Waterloo était, non-seulement pour moi comme

pour tous les Français, une grande date politique, mais c'était encore un de ces souvenirs de jeunesse qui laissent dans tout le reste de la vie un puissant et profond souvenir. Je n'avais vu Napoléon que deux fois : la première, comme il allait à Waterloo ; la seconde, comme il en revenait.

La petite ville où je suis né, et qu'habitait ma mère, est située à vingt lieues de Paris, sur une des trois routes qui conduisent à Bruxelles, c'était donc une des artères par lesquelles passait ce généreux sang qui allait se répandre à Waterloo.

Depuis trois semaines déjà, la ville avait l'aspect d'un camp ; tous les jours, vers les quatre heures, le tambour ou la trompette retentissait, hommes et enfans, qui ne pouvaient se lasser de ce spectacle, couraient au bruit et rentraient en accompagnant quelques beaux régimens de cette vieille garde qu'on croyait détruite à jamais, et qui semblait, à la voix de son chef, sortir de sa tombe glacée pour nous apparaître comme un spectre glorieux, avec ses vieux bonnets à poil usés, et ses drapeaux mutilés par les balles de Marengo et d'Austerlitz; le lendemain, c'était quelques-uns de ces beaux régimens de chasseurs avec leurs colbacks aux longues flammes, ou quelques escadrons incomplets de ces dragons aux riches uniformes, dont les costumes se sont évanouis, trop splendides sans doute pour un temps de paix ; le surlendemain, c'était le retentissement sourd des canons accroupis sur leurs affûts, qui faisaient trembler les maisons en passant, et qui tous, comme les régimens auxquels ils appartenaient, portaient un nom qui présageait la victoire. Il n'y avait pas jusqu'à un détachement de mamelucks, faible et

dernier débris, échantillon mutilé de la garde consulaire, qui n'eût voulu apporter sa goutte de sang à la grande hécatombe humaine qui se préparait devant l'autel de la patrie. Et tout cela passait au bruit des airs nationaux, en chantant ces vieux chants républicains qui ne seront jamais qu'endormis en France, chants bégayés par Bonaparte et si longtemps proscrits par Napoléon, qui les tolérait cette fois, tant il comprenait qu'il ne s'adresserait jamais à trop de sympathies, et que ce n'était plus les souvenirs de 1809, mais ceux de 92 qu'il fallait invoquer. Je n'étais alors qu'un enfant, comme je l'ai dit, car j'avais douze ans à peine; je ne sais pas ce que cette vue, ce bruit, ces souvenirs produisaient sur les autres, mais je sais qu'en moi c'était un délire ! Pendant quinze jours, on ne put me faire rentrer au collége; je courais les rues et les grandes routes, j'étais comme un fou.

Puis un matin, c'était le 12 juin, je crois, nous lûmes dans le *Moniteur* :

« Demain, Sa Majesté l'empereur quittera la capitale pour » se rendre à l'armée. Sa Majesté prendra la route de Sois- » sons, de Laon et d'Avesne. »

Ainsi Napoléon suivait la même route que son armée, Napoléon passait par notre ville : j'allais voir Napoléon !

Napoléon ! c'était un bien grand nom pour moi, et qui représentait des idées bien opposées.

Je l'avais entendu maudire par mon père, vieux soldat républicain, qui lui renvoya le blason qu'il lui avait envoyé, en lui répondant qu'il avait déjà le blason de sa famille, et que cela lui paraissait suffisant. C'était cependant un beau

blason à écarteler avec l'écusson de ses pères, que celui qui se composait d'une pyramide, d'un palmier et des trois têtes de chevaux que mon père avait eu tués sous lui, au siége de Mantoue, avec cette devise à la fois conciliatrice et ferme : *Sans haine, sans crainte.*

Je l'avais entendu exalter par Murat, l'un des amis restés fidèles à mon père dans sa disgrâce ; par Murat, soldat que Napoléon avait fait général, général qu'il avait fait roi, et qui, un beau jour, oublia tout cela juste au moment où il aurait dû s'en souvenir.

Enfin, je l'avais entendu juger avec l'impartialité de l'histoire par Brune, mon parrain, guerrier philosophe qui se battait son Tacite à la main, toujours prêt à verser son sang pour la patrie, quel que fût l'homme qui le lui demandât, qu'il s'appelât Louis XVI ou Robespierre, Barras ou Napoléon.

Tout cela bouillait donc dans ma jeune tête, lorsque ce bruit se répandit, venu de Paris par le porte-voix officiel :

Napoléon va passer.

Or, le *Moniteur* arrivait le 13 ; c'était le jour même.

Il ne s'agissait point ici de faire de harangues, ni de dresser d'arcs de triomphe, Napoléon était pressé. Napoléon quittait la plume pour l'épée, le commandement pour l'action : Napoléon passait comme l'éclair, espérant qu'il allait frapper comme la foudre.

Le *Moniteur* ne disait point à quelle heure Napoléon devait passer. Dès le matin, la ville tout entière était amassée à l'extrémité de la rue de Paris ; moi, j'étais, avec un groupe d'enfans de mon âge, allé au devant, jusqu'à une éminence

d'où l'on découvrait le grand chemin dans une étendue d'une lieue.

Nous restâmes là, depuis le matin jusqu'à trois heures.

A trois heures, nous vîmes poindre un courrier. Ce courrier se rapprochait rapidement, bientôt il nous eut joint. « L'empereur va-t-il passer? » lui cria-t-on. Il étendit le bras vers l'horizon.

— Le voilà ! dit-il.

En effet, deux voitures venaient, chacune au galop de six chevaux. Elles disparurent un instant dans une vallée, puis reparurent à un quart de lieue de nous. Nous nous mîmes alors à courir vers la ville en criant : « L'empereur ! l'empereur ! »

Nous arrivâmes haletans et précédant l'empereur de cinq cents pas à peine. Je pensai qu'il ne s'arrêterait pas, quelque fût la foule qui l'attendait, et je courus à la poste; je tombai épuisé sur une borne, mais j'étais arrivé. Immédiatement, au détour de la rue parurent les chevaux écumans, puis les postillons enrubannés, puis les voitures elles-mêmes, puis le peuple qui suivait les voitures. Les voitures s'arrêtèrent à la poste.

Je vis Napoléon !

Il était vêtu d'un habit vert, avec de petites épaulettes à graines d'épinard, et portait la croix d'officier de la Légion d'honneur. Je ne vis que son buste, encadré par le carré de la portière.

Il avait la tête abaissée sur la poitrine, c'était bien cette belle tête numismatique des vieux empereurs romains; son

front était incliné en avant, sa figure immobile avait la teinte jaunâtre de la cire, ses yeux seuls paraissaient vivans.

Près de lui et à sa gauche était le prince Jérôme, roi sans royaume, mais frère fidèle; c'était alors un beau jeune homme de vingt-six à trente ans, je crois, à la tête régulière, aux traits bien arrêtés; à la barbe noire et aux cheveux élégans. Il salua pour son frère, dont le regard vague était tout perdu dans l'avenir, et peut-être dans le passé.

En face de l'empereur était Letort, son aide de camp, ardent soldat qui semblait déjà aspirer l'odeur de la bataille, et qui souriait, lui, comme s'il eût eu de longs jours à vivre.

Tout cela s'arrêta une minute à peine, puis tout à coup les fouets claquèrent, les chevaux hennirent, et tout cela disparut comme une vision.

Trois jours après, arrivèrent vers le soir des gens qui étaient partis le matin de Saint-Quentin, et qui dirent qu'au moment de leur départ, on entendait le canon.

Vers le matin du 17, un courrier passa, qui emportait avec lui, et semait tout le long de sa route, la nouvelle de la victoire.

Le 18, rien : le 19, même silence ; seulement des bruits vagues couraient sans source certaine : on disait que l'empereur était à Bruxelles.

Le 20, trois hommes aux chevaux harassés et couverts d'écume, aux habits en lambeaux, dont l'un était blessé à la tête et l'autre au bras, entrèrent dans la ville, et presque aussitôt enveloppés de la population tout entière, furent poussés dans la cour de la mairie.

Ces hommes parlaient à peine français; c'étaient, je crois, des Westphaliens qui se trouvaient je ne sais comment dans notre armée. A toutes nos questions ils secouaient tristement la tête, et ils finirent par avouer qu'ils avaient quitté le champ de bataille de Waterloo à huit heures, et que lorsqu'ils l'avaient quitté la bataille était perdue.

C'était l'avant-garde des fuyards.

On ne voulait pas les croire; on disait que ces hommes étaient des espions prussiens; on disait que Napoléon ne pouvait pas être battu; que cette belle armée que nous avions vu passer ne pouvait pas être détruite. On voulait conduire les malheureux fuyards en prison, tant on avait oublié 1813 et 1814, pour ne se souvenir que des quinze années qui avaient précédé celles-là.

Ma mère courut à la poste; nous y passâmes toute la journée. Elle pensait avec raison que c'était là qu'arriveraient les nouvelles, quelles qu'elles fussent. Mais pendant ce temps, je cherchais sur des cartes le nom de Waterloo, que je ne trouvais même pas; et nous finissions par croire que tout était imaginaire dans le récit de ces hommes, jusqu'au nom de la bataille.

Vers quatre heures, d'autres fuyards arrivèrent, qui confirmèrent le récit des premiers. Ceux-là étaient Français et purent donc donner tous les détails qu'on leur demanda; ils répétèrent ce qu'avaient dit les premiers; seulement, ils ajoutèrent que Napoléon et son frère étaient tués. Ceux-là on les croyait encore moins; Napoléon n'était peut-être pas invincible, mais il était au moins invulnérable.

Les nouvelles se succédèrent plus terribles et plus désastreuses jusqu'à dix heures du soir.

A dix heures du soir on entendit le bruit d'une voiture; elle s'arrêta, le maître de poste courut avec un flambeau. Nous le suivîmes; il se précipita à la portière pour demander des nouvelles; puis il fit un pas en arrière en murmurant : — C'est l'empereur.

Je montai alors sur un banc de pierre, et je regardai par-dessus l'épaule de ma mère.

C'était bien Napoléon; il était assis dans le même coin, vêtu du même uniforme; comme la première fois, sa tête inclinée sur sa poitrine, un peu plus inclinée peut-être, mais pas un pli de son visage n'avait changé, pas un trait altéré n'avait indiqué que le joueur sublime venait de jouer le monde, et qu'il l'avait perdu; seulement ni le prince Jérôme ni Letort n'étaient plus dans sa voiture pour saluer à sa place et sourire : Jérôme rassemblait les débris de son armée, Letort avait été coupé en deux par un boulet de canon

Napoléon leva lentement la tête, regarda autour de lui comme s'il sortait d'un rêve; puis de sa voix brève et stridente :

— Où sommes-nous? demanda-t-il.

— A Villers-Coterets, sire.

— A combien de lieues de Soissons?

— A six lieues, sire.

— A combien de Paris?

— A dix-neuf.

— Dites aux postillons d'aller vite; et il s'adossa de neu-

veau à l'angle de sa voiture, et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Les chevaux l'emportèrent comme s'ils eussent eu des ailes.

Le monde sait ce qui s'était passé entre les deux apparitions !...

J'avais toujours dit que j'irais visiter le village au nom inconnu que je n'avais pu trouver sur une carte de Belgique le 20 juin 1815, et qui, depuis ce temps, était inscrit sur celle de l'Europe en caractères de sang; aussi je m'y rendis le lendemain de mon arrivée à Bruxelles.

En trois heures, nous eûmes traversé toute la belle forêt de Soignes, et nous arrivâmes à Mont-Saint-Jean. C'est là que vous attendent les ciceroni obligés, lesquels se disent tous les guides de Jérôme Bonaparte. Parmi les ciceroni, il y en a un qui est Anglais, et qui, patenté par son gouvernement, porte une médaille comme un commissionnaire. Quand ce sont des Français qui désirent visiter le champ de bataille, le pauvre diable ne vient pas même à eux, car il est habitué à en recevoir forte rebuffade. En échange, il a la pratique de tous les Anglais.

Nous prîmes le premier venu. J'avais un excellent plan de Waterloo, annoté par le duc d'Elchingen, qui croise à cette heure le sabre paternel avec l'yatagan des Arabes. Je demandai donc d'aller droit au monument du prince d'Orange : si j'avais fait cent pas de plus en avant, je n'aurais pas eu besoin de guide pour cela ; c'est la première chose que l'on aperçoit lorsqu'on a dépassé la ferme du Mont-Saint-Jean.

Nous gravîmes cette montagne faite de main d'homme, à

l'endroit même où le prince d'Orange fut renversé d'une balle à l'épaule, comme il chargeait chevaleresquement, le chapeau à la main, à la tête de son régiment. C'est une espèce de pyramide ronde, de cent cinquante pieds de haut à peu près, et sur laquelle on monte par des escaliers taillés dans la terre et maintenus par des planches : toute la terre dont on l'a formée manque au sol qu'elle domine et change un peu l'aspect du champ de bataille, en donnant à cet endroit au ravin une raideur qu'il n'avait point. Au sommet de cette pyramide, un lion colossal, auquel nos soldats, en revenant d'Anvers, avaient déjà commencé de couper la queue quand on les arrêta, la patte posée sur une boule et la tête tournée vers l'Occident, menace la France. De la plate-forme qui s'étend autour de son piédestal, on plane sur tout le champ de bataille depuis Braine-la-Leude, point extrême qu'atteignit la division de Jérôme Bonaparte, jusqu'à la forêt de Frichermont, par laquelle déboucha Blücher et ses Prussiens : depuis Waterloo, qui a donné son nom à la bataille, sans doute parce qu'à ce village s'est arrêtée la déroute des Anglais, jusqu'à la ferme des Quatre-Bras, où Wellington coucha après la défaite de Ligny, et le bois du Bossu, où fut tué le prince de Brunswick. De ce point élevé, rien de plus facile que d'évoquer toutes ces ombres, tout ce bruit, toute cette fumée, éteints depuis vingt-cinq ans, et d'assister de nouveau à la bataille. Là, un peu au-dessus de la Haie-Sainte, à la place où l'on a élevé depuis quelques masures, contre un orme acheté 200 francs par un Anglais, Wellington, une partie de la journée, est resté appuyé de l'autre côté de la route de Genappe à Bruxel-

les, et sur la même ligne tomba sir Thomas Picton, chargeant à la tête d'un régiment. Près de cet endroit s'élèvent les monumens de Gordon et des Hanovriens; au pied de la pyramide est le plateau même de Mont-Saint-Jean, qui s'élèverait à la hauteur à peu près des monumens que nous venons de citer, si ce n'était à cet endroit même que, sur la surface de deux arpens, on a enlevé une couche de terre de dix pieds, afin d'élever la pyramide. C'est sur ce point, de la possession duquel dépendait le gain de la journée, que s'est concentré pendant trois heures le plus fort de la bataille : là a eu lieu la charge des douze mille cuirassiers et dragons de Kellermann et de Milhaud. Poursuivis par eux de carrés en carrés, Wellington ne dut son salut qu'au courage impassible de ses soldats, qui se firent poignarder à leur poste, et tombèrent au nombre de dix mille sans reculer d'un pas ; tandis que leur général, les larmes aux yeux et la montre à la main, reprenait bon espoir en calculant qu'il faudrait deux heures encore de temps matériel pour tuer ce qui en restait. Or, dans une heure, il attendait Blücher, et dans une heure et demie la nuit, second auxiliaire dont il était certain, au cas où le premier, arrêté par Grouchy, viendrait à lui manquer. Enfin, au delà du plateau touchant à la grande route, sont les bâtimens de la Haie-Sainte, pris et repris trois fois par Ney, qui, dans ces trois attaques, eut cinq chevaux tués sous lui.

Maintenant, en se tournant vers la France, celui qui regarde à sa droite verra au milieu d'un petit bois la ferme d'Hougoumont, que Napoléon avait fait dire à Jérôme de ne point abandonner, dût-il y rester lui et tous ses soldats. En

face de lui la ferme de la Belle-Alliance, d'où Napoléon, après avoir quitté son observatoire situé dans le bois de Montplaisir, contempla pendant deux heures tout le champ de bataille, demandant à Grouchy ses bataillons vivans, comme Auguste demandait à Varus ses légions mortes. — A sa gauche, le ravin où Cambronne répondit non point *la garde meurt*, car dans notre rage de tout poétiser nous lui avons prêté une phrase qu'il n'a jamais dite, mais un seul mot de corps de garde, craché au visage du parlementaire; mot de moins bon goût peut-être, mais bien autrement soldatesque et énergique : enfin, en avant de toute cette ligne, sur la grande route de Bruxelles, à l'endroit où le chemin forme une légère montée, il distinguera le point extrême jusqu'où s'avança Napoléon, lorsque voyant déboucher par la forêt de Frichermont Blücher et ses Prussiens, si impatiemment attendus par Wellington, il s'écria : « Ah ! voilà enfin Grouchy, la bataille est à nous. » Ce fut son dernier cri d'espérance; une heure après, celui de sauve qui peut lui répondait de tous côtés.

Puis si l'on veut voir en détail toute cette plaine aux sanglans souvenirs, dont on vient d'embrasser l'ensemble, on descendra de la pyramide, et par le chemin de Frichermont à Braine-la-Leude on gagnera la route de Nivelle, qui conduira à la ferme d'Hougoumont, que l'on trouvera telle que Jérôme, rappelé à trois heures par Napoléon, la quitta, c'est-à-dire toute broyée par les douze pièces de canon de gros calibre que venait de lui amener le général Foy. Là, la destruction revit encore, et comme si la mort y avait passé la veille, rien n'a couvert les débris, nul n'a relevé les ruines;

puis on vous montrera la pierre où depuis, conduit par le même guide qu'il avait ce jour-là, Jérôme est venu s'asseoir, comme un autre Marius, sur les débris d'une autre Carthage.

De la ferme d'Hougoumont on ira à travers terre, si les moissons sont faites, jusqu'au bois de Montplaisir, où s'élevait l'observatoire de Napoléon, et de l'observatoire à la maison de Lacoste, guide de l'empereur. Trois fois pendant la bataille Napoléon revint de la Belle-Alliance à cette maison. Ce fut assis sur une petite éminence située à vingt pas d'elle, et qui domine le champ de bataille, que Jérôme joignit à trois heures de l'après-midi l'empereur ; il était assis et avait à sa droite le maréchal Soult : le prince Jérôme prit sa gauche. Napoléon venait d'envoyer chercher Ney ; il avait près de lui une bouteille de vin de Bordeaux et un verre plein, dans lequel, de temps en temps, il trempait machinalement ses lèvres. En voyant arriver Jérôme et Ney, tout couverts de poussière, de sueur et de sang, Napoléon sourit, car c'était ainsi qu'il aimait ses braves ; puis, les yeux toujours fixés sur cette grande lutte dans laquelle jusque-là il avait l'avantage, il envoya chercher trois verres à la maison de Lacoste, un pour Soult, un pour Ney, un pour Jérôme ; mais il n'y en avait que deux ; il les remplit tous les deux de sa main, en présenta un à chacun de ses maréchaux, puis donna le sien à Jérôme.

Alors de cette voix douce qu'il savait si bien prendre dans l'occasion : « Ney, mon brave Ney, lui dit-il, le tutoyant pour la première fois depuis son retour de l'île d'Elbe, tu vas prendre les douze mille hommes de Kellermann et de

Milhaud, tu vas attendre avec eux que mes grognards t'aient rejoint; tu donneras le coup de boutoir, et alors si Grouchy arrive la journée sera à nous. Va ! »

Ney donna le coup de boutoir, mais Grouchy n'arriva point.

De là il faut prendre la route de Genappe à Bruxelles, et on traversera la ferme de la Belle-Alliance, où Wellington et Blücher se rejoignirent après la journée; en continuant toujours on arrivera bientôt au point extrême jusqu'où s'avança Napoléon, et d'où il reconnut que ce n'était pas Grouchy mais Blücher qui arrivait pour gagner une bataille perdue, comme avait fait Desaix à Marengo, et on se trouvera juste entre la deuxième et la troisième attaque. En faisant cinquante pas à droite dans l'intérieur des terres, on sera sur l'emplacement même du carré où se jeta l'empereur; c'est là que Napoléon fit tout ce qu'il put pour se faire tuer. Chaque bordée anglaise emportait des rangs entiers autour de lui, et à chaque rang nouveau qui se reformait se replaçait Napoléon, que Jérôme tirait à lui par derrière, tandis qu'un brave général corse, le général Campi, revenait, à chaque fois et avec la même impassibilité, se mettre avec son cheval entre l'empereur et les batteries ennemies; enfin, après trois quarts d'heure de carnage, Napoléon se retourna vers son frère : « Allons, lui dit-il, il paraît que la mort ne veut pas encore de moi; Jérôme, je te donne le commandement de l'armée, je suis fâché de t'avoir connu si tard. » Puis il lui tendit la main, monta sur un cheval qu'on lui présentait, passa comme par miracle au milieu de l'ennemi, arrive à Genappe, s'y arrête un instant, essaie de rallier l'ar-

mée ; puis, voyant ses tentatives inutiles, remonte à cheval, et arrive à Laon dans la nuit du 19 au 20.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis cette époque, et ce n'est que d'aujourd'hui seulement que la France commence à comprendre que cette défaite était nécessaire à la liberté européenne ; mais elle n'en a pas moins conservé au fond du cœur une douleur et une rage profonde d'avoir été marquée pour victime ; aussi, dans cette plaine où tant de Spartiates tombèrent pour elle, au milieu de la pyramide du prince d'Orange, du tombeau du colonel Gordon et du monument des Hanovriens, on cherche vainement une pierre, une croix, une inscription qui rappelle la France ; c'est qu'un jour Dieu lui ordonnera de se remettre à l'œuvre de la délivrance universelle, commencée par Bonaparte et interrompue par Napoléon ; puis, cette œuvre accomplie, nous retournerons la tête du lion de Nassau du côté de l'Europe, et tout sera dit.

ANVERS.

Le lendemain, je partis pour la patrie de Rubens, car, quoique le peintre au nom et au cœur de flamme soit né à Cologne, Anvers ne le réclame pas moins comme un de ses

enfans; c'est au reste dans cette ville qu'il est mort, laissant pour veiller sur sa tombe cette immense et immortelle postérité procréée par son pinceau, postérité de treize cent dix tableaux connus par la gravure, et dans lesquels on compte plus de quatorze mille personnages.

Anvers a la figure d'un arc tendu, dont l'Escaut représente la corde; avant qu'elle ne fût une ville, une de ces vieilles traditions qui bercent l'enfance des cités dit qu'un géant avait bâti son château sur la pointe qu'on appelle aujourd'hui le Werf; de là sa puissance s'étendait sur le fleuve : une chaîne tendue d'une rive à l'autre lui livrait comme prisonniers tous ceux qui prenaient le chemin de l'Escaut; alors il les mettait à rançon, et s'ils refusaient de payer par mauvaise volonté ou par impuissance, il leur coupait les deux mains et les jetait dans le fleuve. De là l'étymologie d'Anvers : *Hand-Verpen*, qui veut dire en flamand main jetée. Il y a bien comme partout quelques savans qui, pour avoir un avis à eux, lui contestent cette poétique origine, et qui prétendent que le nom d'Anvers vient tout bonnement de *Aent'-Werpl*, qui signifie devant le rivage; mais à ces incrédules on répond victorieusement en leur montrant les armes de la ville, qui sont un château et deux mains coupées, et en promenant tous les ans devant leur maison, non pas le géant lui-même, mais une statue faite à sa véritable image.

A l'époque où la ville, d'abord château romain, ensuite conquête normande, puis province franque, puis enfin marquisat séparé du duché de Basse-Lotharingie, pour servir d'apanage à Godefroy de Bouillon, commençait à prendre

quelque importance, son existence naissante fut tout à coup compromise par le libertinage d'un seul homme. Cet homme, l'ancêtre de tous les don Juan passés, présens et futurs, se nommait Tanquelin; malgré son nom peu poétique, jeune, beau, riche, adroit, il exerçait une immense fascination, non-seulement sur les femmes, mais encore sur les pères, les maris et les amans, auxquels il enlevait leurs filles, leurs épouses et leurs fiancées, et qui, au lieu de se venger de ses méfaits, étaient, par magie sans doute, forcés d'être les premiers à servir à l'accomplissement de ses caprices et de ses volontés; enfin la corruption devint telle que la voix des serviteurs ordinaires de Dieu n'étant plus écoutée dans cette Sodome nouvelle, il fallut avoir recours aux grands moyens. Un moine fut député vers saint Norbert, qui, venu avec douze disciples en France, y opérait de grandes conversions par ses paroles et de grands miracles par ses prières. L'envoyé, sur lequel reposait l'espérance du peu de cœurs vertueux restés dans la ville, partit nu-pieds en signe d'humilité et de détresse profonde, et marcha tant qu'il rencontra le saint évêque et le ramena vers la ville maudite; la chronique ne dit point si la conversion s'opéra par l'eau des nues ou le feu du ciel, mais ce qu'il y a de certain, c'est que chacun se repentit, que les pères reprirent leurs filles, les maris leurs femmes, et les amans leurs fiancées, de sorte que Tanquelin, ne trouvant plus personne à séduire, prit le parti de se faire moine. Ce fut en mémoire de ce miraculeux événement que fut bâtie, sur le terrain du chapitre de Saint-Michel, fondé par Godefroy de Bouillon au moment de son départ pour la Terre-Sainte, la cathédrale de Notre-Dame

d'Anvers. La grande tour qui la domine est postérieure à l'église, commencée en 1422 sous la direction de l'architecte Amétius, elle fut achevée en 1518 seulement ; sa hauteur est de 470 pieds, y compris la croix qui en a 15 ; de sorte que, de la galerie qui la couronne, on découvre Bruxelles, Gand, Malines, Breda, Flessingue, et même la fumée des bateaux à vapeur qui entrent dans l'Escaut. Quant au chœur de la cathédrale, il fut commencé en 1521 : ce fut Charles-Quint qui en posa la première pierre.

Je commence par la cathédrale, parce que c'est là que l'on court tout d'abord pour saluer la fameuse *Descente de croix*, soit qu'on l'ait vue au musée de Paris pendant les huit ans qu'elle y demeura, soit qu'on ne la connaisse que par les mille gravures qui en ont été faites. Voici son histoire :

Rubens était sur le point de retourner pour la seconde fois en Italie, lorsque, cédant aux instances des archiducs Albert et Isabelle, il résolut de se fixer à Anvers et d'y acheter une maison. L'acquisition faite, il voulut, pour se faire construire un atelier à sa guise, changer la distribution de l'immeuble, et jeta les fondations entre son jardin et celui de la Société du Serment des arquebusiers ; mais soit préoccupation artistique, soit que le plan fait dans la tête du peintre ne pût subir aucun changement, ces fondations empiétèrent tant soit peu sur la propriété des voisins : les arquebusiers se plaignirent au peintre, le peintre envoya au diable les arquebusiers ; un procès s'entama, qui se présentait si carrément, qu'il promettait d'avoir longue et chère vie, lorsque le bourgmestre Rockock, chef du Serment et ami de Rubens, s'interposa entre les parties belligérantes. Il fut

convenu alors que les arquebusiers abandonneraient le terrain en litige à Rubens, et que Rubens ferait don aux arquebusiers, pour leur chapelle qui était dans la cathédrale d'Anvers, d'un tableau avec volets peint de sa main, lequel tableau représenterait un passage quelconque de la vie de saint Christophe, qui, je ne sais pourquoi, était, depuis l'invention de la poudre, le patron des arquebusiers.

Rubens, qui non-seulement était un grand peintre, mais encore, comme dit son épitaphe, un homme prodigieusement versé dans la science de l'histoire ancienne, ne trouvant probablement pas dans la vie de saint Christophe, si intéressante qu'elle fût, un sujet qui allât à ses idées du moment, s'appuya tout bonnement alors sur l'étymologie du mot grec *Christophoros*, qui signifie porteur du Christ, et crut remplir largement les conditions de son marché en exécutant un tableau dont le sujet était une descente de croix, et dont tous les personnages soutenant le Christ étaient par conséquent autant de Christophores. Le volet de gauche, toujours dans la préoccupation de cette idée, représentait la vierge Marie rendant visite pendant sa grossesse à sainte Elisabeth ; et le volet de droite, le prêtre Siméon tenant Jésus dans ses bras, lorsque sa mère et saint Joseph viennent le présenter au Temple. Le tableau fini, le peintre l'envoya à la compagnie des arquebusiers, espérant que son ingénieuse idée satisferait entièrement à leurs exigences : son erreur était grande. Les arquebusiers, qui ne savaient pas le grec, n'apercevant leur patron ni sur la toile du fond, ni sur les volets, demandèrent à grands cris le saint Christophe absent, refusèrent le tableau comme un tableau de hasard qu'on voulait leur

faire passer pour neuf, et le renvoyèrent chez le peintre en assignant de nouveau celui-ci à huitaine en restitution du terrain qui formait l'objet en litige. La chose était d'autant plus désagréable pour Rubens, qu'en outre qu'il voyait mépriser un de ses meilleurs tableaux, l'atelier était construit, ouvert à beau jour, et des plus agréables qu'il y ait jamais eu par son ampleur et par sa disposition.

Le jour qui suivit la reprise des hostilités, le bon bourgmestre, qui avait déjà rempli le rôle d'intermédiaire entre les parties belligérantes, vint trouver Rubens dans l'espoir d'arranger une seconde fois l'affaire; mais cette fois c'était plus difficile, les esprits étaient envenimés, il avait quitté les arquebusiers furieux, et trouva le peintre de fort mauvaise humeur. Cependant, comme rien ne coûtait à la bonté paternelle du bourgmestre pour les premiers, et à son amitié fraternelle pour le second, après trois ou quatre voyages faits de l'atelier du peintre à la Société du Serment, il parvint à adoucir la rancune de l'un et à diminuer les exigences des autres; de sorte qu'il annonça enfin, dans la joie de son âme, à Rubens que tout était terminé, pourvu qu'il consentît à introduire parmi les personnages un saint Christophe d'une grandeur quelconque, la taille n'y faisant rien, mais sa présence ayant été déclarée indispensable à l'unanimité. Alors Rubens ouvrit les volets, et découvrant son tableau, démontra physiquement au bourgmestre qu'il ne lui restait pas le plus petit coin où loger le saint demandé. Le bourgmestre reconnut la vérité de ce que lui disait son ami; mais refermant à son tour les volets que le peintre avait ouverts, il lui montra que toute la surface extérieure était

inoccupée. Rubens se rendit aussitôt, prit un crayon blanc et esquissa devant l'ambassadeur le gigantesque saint Christophe qui se présente tout d'abord sur les volets fermés. Le bourgmestre alla aussitôt porter cette bonne nouvelle aux arquebusiers, qui, satisfaits de la concession, acceptèrent cette fois le tableau sans demander l'explication du hibou que le peintre y avait introduit pour faire allusion à leur ignorance.

Une anecdote non moins curieuse se rapporte encore au tableau : on dit qu'à l'époque où Rubens exécutait ce chef-d'œuvre, ses élèves ayant obtenu de son domestique, au moyen d'une honnête récompense, l'entrée de l'atelier de leur maître, un jour où il était parti pour la campagne et ne devait revenir que le soir, l'un d'eux, poussé par ses camarades, alla tomber sur le tableau et effaça le bras de la Madeleine, et la joue et le menton de la Vierge que Rubens venait justement de finir. La consternation fut grande, et chacun voulut fuir ; mais le domestique, sur lequel la responsabilité de l'accident devait naturellement retomber, puisque lui seul avait la clef de l'atelier, ferma la porte et déclara que personne ne sortirait que le bras de la Madeleine et la joue de la Vierge ne fussent remis dans leur état naturel : il n'y avait rien à dire à cela ; c'était justice : les élèves étaient prisonniers, ils capitulèrent. On alla aux voix pour que l'élection portât sur le plus capable, et l'un d'eux fut nommé. Le jeune homme alors, tout tremblant, prit la palette et les pinceaux du maître, et au milieu des encouragemens de ses camarades, il répara le dommage causé, avec une telle perfection, que non-seulement Rubens ne s'aperçut point

de l'accident, mais encore que, regardant le lendemain avec complaisance son ouvrage de la veille :

— Voilà, dit-il en montrant le bras de la Madeleine et la tête de la Vierge, une tête et un bras qui ne sont point ce que j'ai fait de plus mal hier.

Le jeune homme qui avait droit à une part du compliment que s'adressait Rubens à lui-même était Van-Dyck.

Quant à l'auteur de l'accident, c'était le jeune Diepenbick, qui venait de quitter la peinture sur verre pour entrer dans l'atelier de Rubens, et dont on peut voir des premières œuvres sans quitter la cathédrale : les vitraux d'une des fenêtres qui représente les quatre administrateurs à genoux, ont été peints par lui et sont d'une admirable couleur.

De l'autre côté de l'église, l'*Élévation de la croix* fait pendant à la *Descente* ; il est impossible de rien voir de plus osé que cette disposition diagonale, qui ne pouvait être tentée avec succès que par un peintre si capricieux et si puissant ! La tête du Christ, que Rubens seul peut-être a fait homme et Dieu à la fois, offre une expression de douleur majestueuse et de sublime résignation que je n'ai vue nulle part : tout le vide du haut est illuminé par un rayon de lumière véritablement céleste ; c'est le regard que Dieu laisse tomber du haut de sa gloire sur la victime expiatrice qu'il a soumise aux misères et aux douleurs humaines, tandis que le vide du bas peint les ténèbres dans lesquelles la terre était plongée. Le curé de Saint-Valburge, qui avait fait prix avec Rubens pour deux mille florins de Brabant, exigea avant de les compter au peintre qu'il remplît ce vide par une figure ou un objet quelconque. Rubens y peignit son chien ! Que

tout cela est merveilleux d'ignorance d'une part et de dédain de l'autre!

Après avoir été au hasard d'un chef-d'œuvre à l'autre, je revins en face du maître-autel que surmonte l'*Assomption de la Vierge*. Ici, Rubens a compris que pour faire sentir que la mère de Dieu montait vers son fils, il fallait la montrer plus près du ciel que de la terre : alors il devait abandonner cette carnation puissante qui donne à toutes ses compositions un caractère si humain, pour ce coloris vague et poétique qui appartient à des anges escortant une ombre; c'est ce qu'il exécuta avec le bonheur du génie. Tout le monde connaît ce tableau, avec son groupe de têtes chérubines qui semblent un énorme bouquet de roses, ses sept apôtres aux fronts graves, avec leurs draperies si richement étendues et si largement jetées : il a été fait en seize jours, pour la somme de 1,600 florins, c'est-à-dire deux cent vingt francs par jour : c'était le prix ordinaire que Rubens mettait à ses compositions.

Après ces trois tableaux, il est difficile de parler des autres compositions qui ornent l'église de Notre-Dame et qui en complètent l'ensemble. Lorsqu'on entre dans la chapelle Sixtine, on n'a d'attention que pour le *Jugement dernier*; et cependant les murailles sont couvertes de fresques qui, partout ailleurs, seraient longuement et minutieusement admirées. Il en est ainsi des génies de premier ordre, ils écrasent tout ce qui les entoure et se grandissent en abaissant.

Cependant, en sortant par la porte latérale, il faut jeter un coup d'œil sur un puits dont les ornemens battus au marteau sont vierges de la lime; c'est l'ouvrage de Quentin

Metsys, qui, obéissant aux ordres ou plutôt au défi de son beau-père, de forgeron se fit peintre pour obtenir la femme qu'il aimait : ici on admire l'ouvrier ; au musée on jugera l'artiste. En effet, un des premiers tableaux à volets que l'on trouve en entrant est de lui : il représente au fond l'inhumation du Christ ; sur le volet de droite, la tête de Saint-Jean-Baptiste servie à la table d'Hérode ; et sur le volet de gauche, Saint-Jean dans l'huile bouillante. Ce fut devant ce tableau que Metsys reçut de son bizarre beau-père la main de sa fiancée.

Au pied de la tour de la cathédrale, où de l'église des chartreux de Kiel, dans laquelle il avait d'abord été enterré, ce peintre fut transféré après sa mort, on lit cette épitaphe :

QUENTINO METSYS,
INCOMPARABILIS ARTIS PICTORI ADMIRATRIX
GRATA QUE POSTERITAS, ANNO POST OBITUM SECULARE
CIC. IC. C. XXIX.
POSUIT.

Cette épitaphe est accompagnée de ce vers latin :

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

Et au-dessus on voit le portrait de Metsys dans un médaillon de pierre.

Après la cathédrale, l'église la plus remarquable, non point pour son architecture, mais pour les tableaux qu'elle renferme, est Saint-Jacques. D'ailleurs, dans une de ses chapelles est le tombeau de Rubens, simple pierre sépulcrale sur laquelle on lit cette trop longue épitaphe; il est vrai que

le dernier tiers est consacré, non pas à la mémoire du peintre, mais à la gloire de celui qui l'a fait graver. En voici la traduction littérale :

Pierre-Paul Rubens, chevalier,
fils de Jean, sénateur de cette ville,
seigneur de Hein,
qui, entre autres qualités par lesquelles jusqu'au miracle
il excella, posséda la science de l'histoire ancienne;
qui, doué du génie des beaux-arts,
non-seulement par son siècle,
mais dans tous les âges,
mérita d'être nommé Apelles.
Et de l'amitié des grands et des rois
se fit un degré pour s'élever encore.
Par Philippe IV, roi d'Espagne et des Indes,
admis parmi les secrétaires de son conseil privé,
et vers Charles, roi de la Grande-Bretagne,
envoyé l'an M DC XXIX;
De la paix entre les deux princes
il posa bientôt les bases heureusement.
Il mourut le XXX mai, l'an du salut M DC XL,
de son âge le LXIVe.

* * *

Ce monument, par très noble Gevaertz
autrefois consacré à Pierre-Paul Rubens
et négligé jusque-là par ses descendans,
dont la race masculine était déjà éteinte,
fut restauré cette année M DCC LV

par R. D. Jean-Baptiste-Jacques de Parys,
chanoine de cette illustre église
et arrière-neveu du grand peintre par sa mère
et par son aïeule.

On appelle cette chapelle la chapelle de Rubens; et en effet, elle est si bien à lui, que son souvenir a détrôné celui du Dieu, du saint et de la Vierge, auxquels ce lieu est consacré. Tout, jusqu'au tableau qui surmonte l'autel, y constate ce triomphe du génie sur la religion. Ceux qui viennent s'agenouiller dans cette chapelle, lorsqu'ils baissent les yeux vers la terre, lisent rarement autre chose que l'inscription de la tombe; et lorsqu'ils les relèvent vers le tableau, cherchent moins encore, dans cette composition, à se rendre compte du sujet qui est cependant la *Sainte-Famille*, qu'à retrouver parmi les personnages ceux auxquels le peintre a donné sa ressemblance et celle de ses parens. En effet, le grand-père de Rubens est là sous la figure du Temps, son père sous les traits de saint Jérôme, ses deux femmes sous l'image de Marthe et de Madeleine; enfin, le peintre lui-même s'y est représenté en saint Georges, et aux épaules de son fils, qui complète la réunion patriarcale dans ses quatre générations, il a attaché les ailes d'un ange. Il en résulte que pour regarder ce tableau et cette tombe, on oublie tout, jusqu'à la belle *Vierge* de Duquesnoy qui surmonte l'autel; tout, jusqu'au *Sauveur en croix* de Van-Dyck, qu'il ne faut cependant pas oublier.

Au reste, c'est au musée d'Anvers que l'on peut seulement apprécier à fond le génie de Rubens. Il n'est pas permis de

juger ce prince des peintres quand on n'a pas vu le *Sauveur crucifié entre les deux larrons;* la *Communion de saint François-d'Assises*, dont le seul défaut est de rappeler un peu celle de saint Jérôme; l'*Adoration des Mages*, page colossale écrite en treize jours, dans laquelle l'auteur a forcé d'entrer des chameaux, des chevaux, vingt figures et une foule d'accessoires, où il semble que les personnages soient nés de la parole d'un Dieu, et où l'on voit un manteau d'une seule teinte que l'on croirait fait d'un seul coup de pinceau; le *Christ à la paille*, où l'imitation du cadavre a été poussée au point d'inspirer la répugnance, la douleur de la Vierge portée jusqu'au sublime, l'affranchissement des règles jusqu'au mépris, et qui vous surprend par son ensemble terrible et douloureux, comme pourrait le faire une effrayante réalité; enfin, le *Sauveur en croix*, où toute cette fougue de couleur et d'imagination vient se fondre dans la finesse mélancolique de Van-Dyck, comme à côté, dans le *Christ sur les genoux de sa mère*, de Van-Dyck, on retrouve la hardiesse et le coloris de Rubens, que l'étude du Titien n'a point encore effacés.

Quant à moi, j'avoue ma prédilection pour Rubens : je l'aime comme j'aime Shakespeare, parce que je lui trouve les mêmes qualités qu'au grand poëte. Même trivialité, même élévation, même humanité et même poésie, même rudesse et même charme. Voyez comme les hommes se plient à tous les caprices de la plume de l'un et du pinceau de l'autre, sans jamais cesser d'être des hommes; et comme différens, et souvent même opposés d'expression, ils partent du même point : la vérité! Voyez comme ils sont touffus tous les deux

ces chênes magnifiques; comme ils poussent sans greffe, loin de l'émondeur, sous la chaleur du soleil et sous l'œil de Dieu! Comme ils portent les boutons, les fleurs, les fruits de leur caprice; et quelle étrange et inépuisable famille de rois, de princes, de héros, de vierges, d'anges et de démons ils cachent dans leurs feuilles! Tout cela est magnifique à confondre la pensée, et splendide à faire baisser la vue, quand on pense que l'homme peut créer tant de choses après Dieu!

Ce fut une belle époque que celle des archiducs Albert et Isabelle! On peut la comparer, pour l'art flamand, à celle de Jules II pour l'art italien. C'étaient de riches existences que celles de Rubens et de Van-Dyck! Elles rivalisèrent avec la vie qui fit durer Michel-Ange pendant tout un siècle, et qui dévora Raphaël en moins de trente-sept ans. Voyez-les faire chacun sa route d'artiste à travers les princes et les souverains qu'ils immortalisent du moment où ils consentent à être protégés par eux! Comme les rois savaient alors être grands par les autres quand ils ne l'étaient point par eux-mêmes, et comme depuis ce temps ils ont oublié le secret de Charles Ier, de Philippe III et de Louis XIV!

Rubens naît à la fin du siècle dont le commencement avait vu Raphaël et Michel-Ange. Il est de famille noble, fils de sénateur, versé dans les sciences et dans les lettres; mais son goût l'emporte vers la peinture : il entre dans l'école de Van-Orl, qu'il quitte bientôt pour celle d'Otto-Venius; puis, lorsqu'il sent que ses maîtres n'ont plus rien à lui apprendre, il part pour l'Italie, le pays des dieux!

Jeune, beau, les cheveux blonds flottans, sa moustache

fauve relevée, l'épée au côté, le feutre en tête, il arrive à la cour du duc de Mantoue, qui lui donne le titre de gentilhomme dont il n'avait que faire, et le choisit pour aller porter à Philippe III d'Espagne des présens parmi lesquels l'ambassadeur glisse sa palette et ses pinceaux. Arrivé à un certain degré le génie est bon à tout. Rubens remplit sa mission en diplomate consommé, revient en Italie en parcourant les principales villes, étudiant les maîtres qu'il admire sans les imiter, et accrochant une toile partout où ils ont laissé un vide. Au milieu de son pèlerinage, il apprend que sa mère est malade et quitte tout pour la revoir; mais il arrive trop tard. Reçu par les archiducs qui ne veulent plus le laisser partir, il achète alors une maison à Anvers et épouse Isabelle Brant.

Alors commence cette vie de production immense et intarissable : confréries, églises, musées, palais, couvens, s'adressent à Rubens, Rubens a temps et force pour tous : c'est là où son génie ardent et capricieux est à l'aise; ses toiles se couvrent par magie, il a la puissance créatrice d'un dieu! Les rois ne lui ordonnent plus, ils le prient. Sur l'invitation de la mère de Louis XIII, il se rend à Paris, reçoit les instructions de la reine, revient à Anvers, et sans hésitation, sans retard, sans interruption, commence cette suite merveilleuse de tableaux qui comprennent toute la vie de Marie de Médicis, et qui sont les vingt-quatre chants de son histoire. Dès lors il ne sait plus à quel roi répondre, ni à quel pays faire face : c'est l'Angleterre qui le demande, c'est l'Espagne qui le réclame, c'est l'Italie qui l'attend. Il n'y a pas moyen de le séduire avec de l'or, il gagne deux cents

florins par jour! On lui offre des missions, des ambassades, il accepte; traverse les royaumes, et à chaque relai de poste laisse un tableau; puis enfin revient encore à Anvers, sa seule, sa vraie patrie, épouse Héléna Formann, décore la chapelle où il doit être enterré, et meurt plein de jours et de gloire, ayant assisté vivant à son apothéose.

A Van-Dyck maintenant : vienne l'élève après le maître. Nous avons vu comment il se révèle, Rubens en est jaloux; est-ce à cause de son talent ou est-ce à cause de sa femme? on n'en sait rien. Est-ce comme élève, est-ce comme amant? on l'ignore! Il y a rivalité entre ces deux hommes, voilà tout ce qu'on sait. L'élève et le maître se quittent alors; l'élève donne au maître un *Ecce homo*, un portrait d'*Héléna Formann* et une scène du *Christ dans le jardin des Oliviers*, dans laquelle il s'est peint lui-même sous les traits du Christ. En échange le maître donne à l'élève un cheval arabe magnifique, don du roi d'Espagne, et Van-Dyck part comme est parti Rubens vingt-cinq ans auparavant, plein comme lui d'espoir et d'avenir.

Le jeune peintre, avide d'aventures, ne va pas loin sans trouver ce qu'il cherche. Il s'arrête à Saventhem, près de Bruxelles, déjà amoureux d'une paysanne; sur sa demande et pour lui plaire, il peint deux tableaux pour l'église de son village. Dans le premier, qui représente saint Martin partageant son manteau avec un pauvre, il se peint lui-même monté sur le cheval blanc que lui a donné Rubens; dans le second, qui représente la Sainte-Famille, il place le portrait de sa maîtresse, de son père et de sa mère. Enfin, il part pour cette Italie éternelle, maîtresse de tout ce qui a

quelque poésie au cœur ; là, il prend corps à corps le Titien et Paul Véronèse, égale l'un pour le modelé des chairs et l'autre pour la fermeté de la couleur ; puis il passe à Gênes, où, dans ses *Scènes de l'Italie*, Méry, le romancier-poëte, nous le montre peintre et amant ; à Rome qu'il console un instant de son veuvage ; en Sicile où il crée en passant deux élèves, qui seront les deux seuls grands artistes que posséderont jamais Messine et Palerme ; puis enfin il revient à Anvers, où il peint pour l'église collégiale un *Christ entre deux larrons*, que les chanoines refusent en traitant le peintre de barbouilleur. Bienheureux chanoines qui marchaient dans la voie du ciel !

D'Anvers il passe en Angleterre, où l'appelle Charles Ier ; c'est là qu'il fait ce magnifique portrait que les Anglais offrent à notre musée de couvrir d'or : le roi l'accueille comme une puissance, lui donne une pension considérable, et le décore de l'ordre du Bain. C'est l'heure brillante de la vie de Van-Dyck. Le peintre a une maîtresse, une table et des équipages qui font envie au prince royal. Alors Van-Dyck, qui n'a plus rien à désirer dans la réalité, aspire à l'impossible ; il rêve la solution du grand œuvre, bâtit un caveau, achète des creusets, se fait alchimiste ; l'or qui ruisselle de son atelier dans son laboratoire lui sert à chercher un moyen de faire de l'or. Le roi, qui lui voit perdre sa fortune en expériences insensées et sa santé en plaisirs nocturnes, lui fait épouser la fille de lord Ruthven, descendante de celui-là même qui, sous les yeux de Marie Stuart, a cent ans auparavant tué le musicien Rizzio ; puis, lorsqu'il l'a fait possesseur d'une des plus belles, des plus nobles et des plus

riches héritières de la Grande-Bretagne, il lui ordonne de conduire sa femme sur le continent, mais il a attendu trop tard ; au bout de six mois Van-Dyck revient en Angleterre, les sources de la vie sont atteintes, les soins les plus habiles et les plus assidus ne peuvent le sauver. Il meurt à 42 ans, et on l'enterre dans l'église Saint-Paul.

Voilà l'existence de ces hommes resplendissans d'honneurs, ardens d'amour et de génie. Vivans, ils passent comme des météores à travers le monde qu'ils éclairent. Morts, ils ont une chapelle pour sépulcre, et une cathédrale pour mausolée.

Après avoir vu ces merveilles de peinture, quoique je ne fusse pas très curieux de voir autre chose, comme il me restait deux bonnes heures entre la fermeture du musée et le départ du chemin de fer, j'allai au port qui est la seule promenade de la ville : là, le premier effet qui frappe est assez étrange; comme l'Escaut se recourbe à un quart de lieue de la ville et disparaît à la vue, il semble, de loin, voir les bâtimens de haut-bord qui suivent ses sinuosités marcher dans la plaine et s'avancer vers la cité par le moyen de quelque locomotive inconnue.

Ce fut Napoléon, dont le système maritime était de placer les grands ports de construction dans l'intérieur des terres, aux embouchures des fleuves les plus importans, qui, passant à Anvers avec Decrès, apprécia la situation de cette ville, et ordonna d'y faire conduire immédiatement cinq cents forçats du bagne de Brest pour commencer les premiers travaux. Napoléon eut alors à vaincre les objections de son ministre, qui, préférant Flessingue, lui fit observer que si, par

quelque événement improbable, mais possible, la Belgique était un jour démembrée de la France, il serait à regretter que de si grandes dépenses eussent été faites pour la construction d'un port étranger et hostile. Napoléon réfléchit un instant; puis : « La Belgique, répondit-il, ne peut plus appartenir qu'à un ennemi des Anglais. » En vertu de cette décision positive, et grâce à cette volonté puissante, par arrêté du 21 juillet 1803, le gouvernement ordonna la construction de l'arsenal et des chantiers maritimes. Le 16 août 1804, le préfet posa la première pierre du chantier central de la marine, et fit l'inauguration de l'arsenal; et vers la fin de 1805, les trois corvettes le *Phaéton*, le *Voltigeur*, le *Favori*, et la frégate la *Caroline* de 44 canons, furent lancés à la mer.

Ainsi, en 1803, Anvers n'avait pas un seul vaisseau qui lui appartînt, et pas un seul capitaine capable de faire un voyage de long cours; et dès 1806, grâce à la parole magique qui lui a ordonné d'être, elle compte six cent vingt-sept bâtimens gréés en bricks, en sloops et en smacks; de plus elle a deux magnifiques bassins où l'on construit à la fois dix vaisseaux de ligne : *l'Anversois*, le *Commerce de Lyon*, le *Charlemagne*, le *Duguesclin*, l'*Audacieux*, le *César*, l'*Illustre*, le *Thésée*, le *Dalmate* et *l'Albanais*.

Quant à la citadelle, dont en 1832 nous avons fait le siége pour le compte des Belges, ses fortifications avaient été élevées par les Espagnols. C'est sur l'esplanade de cette forteresse que le duc d'Albe, pour perpétuer le souvenir de la bataille de Gemmingen, s'était fait élever une statue qui, le bras tendu vers la ville, lui commandait l'obéissance, tandis

qu'elle foulait aux pieds le peuple et la noblesse représentés par un monstre à deux têtes, avec les armes des Gueux, c'est-à-dire l'écuelle et la besace. Requesens, successeur du duc d'Albe, fit abattre cette statue, que l'on enterra sous des décombres, où le peuple la découvrit en 1577. La haine était si forte contre le ministre de Philippe II, que les Anversois lui mirent la corde au cou, la traînèrent dans les rues et la brisèrent en morceaux.

En 1635, avec ce qui restait de ses débris, on fondit le crucifix qui surmonte la grande porte de la cathédrale.

GAND.

Il se peut que les chemins de fer soient une merveilleuse invention pour les commis-voyageurs et les porte-manteaux, mais c'est à coup sûr la ruine du pittoresque et de la poésie. S'il eût pris le chemin de fer de Calais à Paris, Sterne n'eut certes pas rencontré l'âne dont il nous a raconté l'histoire; et moi, si j'eusse pris un chemin de fer de Villeneuve à Martigny, il est plus que probable que je n'eusse point fait à Bex cette fameuse pêche aux truites qui a soulevé une si grande controverse parmi les savans; et partant, adieu le *Sentimental Journay* et les *Impressions de Voyage*, ce qui

serait, on en conviendra, une perte bien autrement déplorable que celle de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.

Cependant, en revenant d'Anvers à Bruxelles, nous apprîmes que les chemins de fer de Sa Majesté Léopold Ier faisaient des leurs. La surveille, le convoi de Termonde, piqué par je ne sais quelle mouche, sortant tout à coup de ses gonds, s'en était allé tranquillement à travers champs; et là, il avait exécuté avec une adresse merveilleuse trois tours sur lui-même, semant dans la plaine un régiment d'infanterie qu'il transportait avec armes et bagages, lequel se releva, se secoua, se raligna et poursuivit sa route à pied avec un ordre qui fit le plus grand honneur à ses officiers-instructeurs. Mais ce n'était pas le tout : la veille, un pontonnier ivre avait oublié de rajuster les ponts, de sorte que le convoi qui revenait de Bruges, et qu'on avait négligé de prévenir de cet accident, allait descendre tout entier dans la Lys, lorsque heureusement, entre la troisième et la quatrième voiture, les attaches s'étaient rompues, si bien qu'il n'y avait eu qu'une demi-douzaine de personnes noyées au lieu de deux cents qui auraient pu l'être; bonheur qui fut apprécié par tout le monde, excepté par ceux qui avaient eu la chance de se placer dans les trois premières voitures.

Comme depuis l'établissement de la locomotive à la vapeur toute concurrence était tombée, nous ne fûmes pas moins contraints, malgré ces deux accidens, de reprendre le lendemain matin le chemin de Gand, au risque d'aller donner tête baissée dans un troisième.

Ordinairement on fait, dit-on, la route de Bruxelles à Gand, c'est-à-dire dix-huit lieues, en trois heures : nous en

mîmes cinq. Mais on nous fit observer que sur ces cinq heures deux s'étaient passées à attendre, immobiles et emboîtés dans nos diligences, que le convoi de Bruges fût revenu, et que par conséquent, puisque ces deux heures n'avaient pas été employées à la route, elles ne devaient pas compter. Si médiocre que fût cette raison, il nous fallut la prendre pour excellente. Au reste, cette station forcée m'avait été une excellente occasion d'admirer la quiétude flamande. Pendant ces deux heures chacun était resté à sa place, sans donner le moindre signe d'ennui, et sans même s'informer pourquoi nous n'avancions pas. Trois ou quatre Français seulement, qu'on reconnaissait à leur impatience et à la manière défectueuse dont, selon les Belges, ils parlent notre langue, bourdonnaient et voltigeaient autour de leurs cages respectives comme des frelons autour d'une ruche d'abeilles. Tout le secret de la prospérité belge est dans ces deux mots : Ordre et patience.

En tous cas, la Flandre semble avoir été faite dans la prévision des chemins de fer. Je ne sais pas si de Bruxelles à Gand on a eu une taupinière à niveler. Aussi le pays, constamment plat, est-il peu pittoresque; les moindres petites maisons ont, en revanche, un air de propreté et un semblant de bonheur qui font plaisir à voir.

Arrivés à Gand, nous nous arrêtâmes à l'hôtel des Pays-Bas, qui se recommande, outre les qualités personnelles, par ses souvenirs historiques. C'est sur son emplacement qu'était située la maison où se réunissaient secrètement le comte d'Egmont et Guillaume le Taciturne.

Mon premier soin fut de me faire conduire au marché du

vendredi, c'est-à-dire au centre de la vieille ville ; c'est sur cette place, ou autour de cette place, que s'est passée toute l'histoire communale de ce peuple toujours en guerre avec ses seigneurs ou avec ses voisins. Le Château des Comtes, bâti en 867 par Beaudoin Bras de Fer, domine ou plutôt commande encore le marché ; mais sa porte, donjonnée en 1180 par Philippe, comte de Flandre et de Vermandois, est flanquée aujourd'hui de deux maisons assez mesquines, dont celle de gauche sert de loge à l'officier chargé de faire exécuter les condamnations capitales. Grâce à cette annexe qui ne fait pas honneur au goût archéologique des Gantois, ce château avait déjà singulièrement perdu de son apparence formidable, lorsque pour l'achever il fut vendu à un sieur Brisemaille, qui en fit tout bonnement une fabrique. Il n'y a si beau coursier, disent les maquignons, qui ne finisse par devenir cheval de fiacre.

Nous avions été tout à fait étonné de l'affluence immense que nous avions trouvé à notre arrivée à Gand, lorsque tout nous fut expliqué par un seul mot ; la machine, dont sans le savoir nous faisions le premier essai, s'appelait le d'Artevelde.

Cette religion que les Gantois avaient conservée au nom de leur défenseur, me donna incontinent l'envie de voir ce qui restait de cette maison plébéïenne si bien décrite par Froissart. Aussi, en quittant la place du Marché, et après avoir visité le vieux palais des comtes de Flandre, me fis-je conduire à la rue de la Calandre. Mais au lieu des ruines vénérables que j'y venais chercher, je trouvai se carrant coquettement, sur l'emplacement qu'elles eussent dû occuper,

une jolie petite maison, pistache tendre, badigeonnée à neuf comme toutes les bâtisses belges; je n'aurais nullement consenti à la reconnaître comme la descendante de sa vénérable aïeule, si le blason bien connu de Jacques et celui plus contesté de sa femme, n'eussent été appliqués sur le balcon qui s'étend devant les fenêtres. Au reste, malgré cette preuve, si j'eusse douté encore, l'inscription suivante m'aurait convaincu; elle est écrite en grosses lettres, au-dessus d'une porte basse, par laquelle on entre, en descendant quelques marches :

IN HET HUYS VAN
ARTEVELDE
VERCOOPT MEN DRANK.

Ce qui veut dire dans le plus pur flamand qui ait jamais été parlé d'Ostende à Anvers :

Dans cette maison
d'Artevelde,
On vend à boire.

La place, comme on le voit, était prédestinée.

Mais si la maison est détruite, la ruelle par laquelle Jacques tenta de fuir existe encore, et on l'appelle le Trou aux Crapauds.

Or, le lecteur saura, quoique la chose soit peu flatteuse pour lui, s'il est Français, qu'à cette époque les Belges, aussi reconnaissans des services que nous rendions à leurs comtes que de ceux que nous avons rendus depuis à leur

roi, nous appelaient les *Crapaudiers*, comme ils nous appellent aujourd'hui les *Fransquillons*. Ils s'appuyaient pour l'application de ce sobriquet sur ce que nos fleurs de lis, que nous croyons des fers de lances, ne sont selon eux que des crapauds. Pauvres fleurs de lis, qui aurait jamais cru qu'on les traiterait si mal lorsqu'elles brillaient sur la cuirasse de saint Louis, sur le bouclier de Philippe-Auguste, ou sur l'épée de Duguesclin.

On devine maintenant pourquoi cette ruelle s'appelle le Trou aux Crapauds, c'est qu'ainsi que nous l'avons dit, d'Artevelde y fut tué par les partisans du roi de France.

En quittant la rue de la Calandre pour aller, selon mon habitude, au hasard devant moi, je vis un chapeau tricolore arboré au bout d'une perche comme la toque de Gessler; ne voulant pas m'exposer à enlever une pomme sur la tête de qui que ce soit, je demandai quel était ce signe afin de lui rendre les honneurs qui lui étaient dûs. J'appris alors que c'était une enseigne dont le but était de rappeler le patriotisme qu'avaient déployé lors de la révolution de 1830 *les enfans du prince*. Or, comme à cette dénomination aristocratique nos lecteurs pourraient se tromper, hâtons-nous de leur dire ce que c'est que cette lignée royale, dont ils n'ont peut-être point encore entendu parler.

Charles-Quint, qui, quoiqu'en disent l'Académie et le *Constitutionnel*, s'est caché plus d'une fois dans une armoire avant que d'être empereur, et même depuis qu'il l'était, avait pris en fort tendre amitié, pendant qu'il était roi d'Espagne et comte de Flandre, une jolie bouchère, qu'en monarque populaire il visitait fort souvent : le résultat de ses

visites fut un jour un gros garçon, d'un si beau roux, qu'il n'y eut pas moyen à Charles-Quint de douter un seul instant de sa paternité; aussi, dans sa joie, demanda-t-il à la mère ce qu'elle désirait, promettant de lui accorder sa demande. La bouchère demanda que le privilége de tuer et de vendre la viande dans toute la ville fût concentré et demeurât perpétuellement dans la descendance mâle de son enfant. La requête fut accordée, le boucher impérial eut deux fils, et ceux-ci furent la tige des deux corporations qui existent encore à cette heure sous le titre des grands et des petits bouchers de Gand; aussi, lorsque Napoléon visita la Flandre en 1810, les petits bouchers, en appelant à leurs priviléges, réclamèrent et obtinrent l'honneur de lui servir de garde. Ce fut conduit par eux que l'empereur passa sous l'arc de triomphe qu'ils avaient élevé en son honneur, et sur lequel ils avaient écrit ce distique :

A Napoléon le Grand,
Les petits bouchers de Gand.

Napoléon trouva l'inscription médiocrement respectueuse pour des princes non légitimés; aussi le lendemain le distique avait disparu, sans qu'il eût même donné pour prétexte, comme Lebrun, qu'il y trouvait des longueurs.

En sa qualité d'ancien officier d'artillerie, Napoléon, le lendemain de son arrivée, fit une visite au gros canon. Au reste, Marguerite l'Enragée, car c'est le nom que porte cette respectable machine de guerre, méritait certainement l'honneur qu'elle recevait. « Pour esbahir ceux de la garnison

» d'Oudenarde, dit Froissart, les Gantois firent faire et ou-
» vrer une bombarde merveilleusement grande, laquelle
» avait cinquante-trois pouces de bec, et jetait carreaux
» merveilleusement grands, gros et pesans, et quand cette
» bombarde desclignait, on l'entendait, par jour, bien de
» cinq lieues loin, et par nuit, de dix, et menait si grand
» bruit au descligner qu'il semblait que tous les diables
» d'enfer fussent en chemin. » Telle fut son origine. Quant à l'étymologie de son nom, les savans sont divisés sur cette grave affaire ; les uns prétendent qu'il lui vient tout bonnement du bruit et du ravage qu'elle menait, et que, par conséquent, elle se l'est fait elle-même. Les autres disent qu'il lui fut donné en souvenir de Marguerite, comtesse de Flandre, surnommée la Noire-Dame. Si cette dernière version était vraie, elle dispenserait de tout panégyrique en faveur de la mère de Jean et de Beaudoin d'Avesne.

Tant il y a que, soit que ce nom lui fût venu à titre d'illustration historique, soit qu'il lui eût été donné par les Gantois, en souvenir de la gracieuse humeur de leur souveraine, elle le portait déjà lorsque ceux-ci, en guerre avec leur bon duc Philippe, s'en servirent en 1452, au siége d'Oudenarde. Forcés de lever le siége, ils l'abandonnèrent avec le reste de leur grosse artillerie, et elle tomba entre les mains de leurs ennemis, qui tenaient le parti du duc de Bourgogne, et qui y firent ciseler les armes de ce prince. En 1578, elle fut reprise par ses premiers propriétaires, qui, ne voulant plus l'exposer à un déshonneur pareil à celui qu'elle avait subi, la déposèrent près du marché du Vendredi, où on la voit encore aujourd'hui, muette et tranquillement accroupie sur

ses trois pieds de pierre. De plus curieux que moi qui l'ont mesurée disent qu'elle a dix-huit pieds de long sur dix pieds six pouces de circonférence, son ouverture porte deux pieds trois quarts de diamètre, et elle pèse 53,606 livres, c'est-à-dire 16,101 livres de plus que le gros canon de Saint-Pétersbourg, qui passe à tort, comme on le voit, pour la plus grosse pièce d'artillerie de l'Europe, et qui lui tiendrait dans le ventre.

Après que j'eus fait deux ou trois fois le tour de Marguerite l'Enragée, avec le plus grand intérêt, mais sans cependant avoir eu la curiosité, comme font les Anglais, de m'y faire enfourner comme un pain de quatre livres, nous allâmes visiter l'église cathédrale de Saint-Bavon, l'une des plus riches de la chrétienté, et au-dessus de la porte de laquelle le saint est représenté un faucon sur le poing, ce qui pourrait faire croire au premier abord que, comme saint Hubert, il a gagné le ciel en chassant. Cependant on tomberait dans une grave erreur en n'allant pas chercher plus loin la cause de sa canonisation, le faucon n'étant là que pour indiquer que saint Bavon était noble. En effet, ce n'était rien moins qu'un riche seigneur nommé Allowin, sortant d'une des plus anciennes familles du territoire d'Herbain. Après avoir entendu un sermon de saint Amand, il vint se jeter à ses pieds, et lui demanda ce qu'il fallait faire à son avis pour entrer dans la voie du salut? A cette pieuse demande, le saint évêque ayant répondu qu'il fallait faire pénitence, le néophyte distribua une partie de ses biens aux pauvres, et donna le reste au monastère de Saint-Pierre; puis, comme pour se détacher plus complétement encore de la vie

profane qu'il avait menée jusque-là, il quitta le nom de ses pères pour prendre celui de Bavon, sous lequel il fut canonisé, vers la fin du VIIIe siècle, après avoir mené une vie exemplaire dans la forêt de Malmedine, près de Gand. Soixante gentilshommes, touchés du même esprit de grâce que leur compagnon de plaisir, se convertirent après lui et bâtirent, sur l'emplacement d'un temple de Mercure, la vieille abbaye de Saint-Bavon, dont on voit encore aujourd'hui quelques ruines, au milieu de l'ancienne citadelle. Quant à la cathédrale qui existe actuellement, c'est l'église de Saint-Jean, consacrée en 941 par Transmarus, et qui prit, vers 1540, le nom de Saint-Bavon, en vertu d'une décision de Charles-Quint, qui trouva que le temple primitif était construit sur un emplacement où une citadelle ferait le meilleur effet : le chapitre collégial fut donc transféré dans l'église où il est aujourd'hui, laquelle fut érigée en cathédrale l'an 1559.

Saint-Bavon renferme vingt-quatre chapelles, dont quelques-unes sont enrichies de tableaux remarquables ; la seconde, en entrant à droite, est consacrée à sainte Colette, et contient la châsse de cette sainte, morte à vingt-trois ans, et qui porte cette épitaphe, rivale en fraîcheur des deux vers de Malherbe

Dulcis ancilla Dei, rosa vernalis, stella diurna.

La sixième, en suivant toujours la même ligne, renferme un des plus charmans tableaux de François Porbus, représentant Jésus-Christ au milieu des docteurs. Selon la coutume du temps, presque toutes les têtes des docteurs sont

des portraits des personnages contemporains du poëte. Ainsi le docteur qui se tient sur le premier plan à la gauche du spectateur est Charles-Quint; celui qui vient après est Philippe, et le troisième, qui porte une inscription sur son bonnet, est l'artiste lui-même.

La onzième contient le véritable trésor de l'église; c'est le fameux tableau des frères van Eyck, inventeurs de la peinture à l'huile, et représentant l'agneau du Seigneur adoré par tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, ayant à sa droite les patriarches et les prophètes de la même loi, et à sa gauche les apôtres et les martyrs de la loi nouvelle; au fond sont des saints secondaires, des évêques et des vierges tenant à la main des branches de palmier. Les deux peintres qui, en leur qualité d'auteurs du tableau, pouvaient se placer où ils voulaient, se sont mis modestement parmi les martyrs.

Le grand tableau en supporte trois autres, dont il est en quelque sorte la base.

Celui du milieu représente Jésus-Christ, assis sur un trône et vêtu des habits pontificaux qu'il léguera à saint Pierre; d'une main il bénit tous les personnages placés dans le grand tableau sous ses pieds, de l'autre il tient un sceptre; à sa droite est la Vierge, à sa gauche saint Jean-Baptiste, et au fond, représentant la ville de Jérusalem et se découpant sur un ciel bleu, sont les tours de Maëstricht telles qu'on les voyait de la fenêtre de la chambre où les deux frères étaient nés.

Ce tableau, qui date de quatre cents ans, et qu'on peut opposer aux plus merveilleuses productions de toutes les

écoles qui se sont succédées depuis cette époque, fut commandé aux frères van Eyck par Josse de Vyts et sa femme, qui en firent hommage aux chanoines de Saint-Bavon. Comme c'était le second tableau peint à l'huile (1), sa renommée ne tarda point à se répandre par toute l'Europe, et des pèlerinages, qui ne laissèrent pas que d'être d'un certain rapport pour les bons chanoines, attendu que l'admiration se convertissait en aumônes, commencèrent à s'établir. Deux de ces pieux pèlerins furent Albert Durer et Jean de Maubeuge, qui s'agenouillèrent devant le tableau et en baisèrent dévotement la bordure.

Philippe n'avait pas pour ce tableau une admiration moins religieuse qu'Albert Durer et Jean de Maubeuge, aussi désirait-il fort l'avoir en sa possession, et fit-il tout ce qu'il put pour y parvenir ; mais les chanoines tinrent bon et refusèrent de le céder à aucun prix. Philippe II avait bonne envie de le prendre pour rien, mais comme il avait son fils à faire étrangler, il eut peur de se brouiller avec l'Inquisition, qui dès lors eût refusé peut-être de lui rendre ce petit service. Il fit donc contre fortune bon cœur, et ne pouvant avoir l'original, il demanda qu'il lui fût au moins permis d'en faire peindre une copie. A ceci les bons chanoines ne virent aucun inconvénient, et Michel de Coxie, de Malines, peintre du roi, et surnommé le Raphaël flamand, fut chargé d'exécuter cette œuvre. Comme il ne trouvait pas en Flandre d'assez beau bleu pour faire la robe de la Vierge, il écrivit à

(1) Le premier est le Paradis terrestre, qui se trouve dans l'église de Saint-Martin, à Ypres.

Venise, au Titien, qui lui en envoya. Le travail dura deux ans, mais aussi, le travail fini, c'était à grand'peine, disait-on, si l'on pouvait distinguer la copie de l'original. En récompense d'une si complète réussite, l'artiste reçut de Philippe II 4,000 florins d'or.

Cette copie, peinte sur bois comme l'original, fut donnée par le roi d'Espagne à la galerie de l'Escurial, d'où elle passa, avec quelques autres, entre les mains d'un de nos maréchaux de France, connu par toute l'Europe, non-seulement par sa double et longue carrière militaire et politique, mais encore par son goût éclairé pour les arts. Plus tard, je ne sais à quel prix ni à quelles conditions ce tableau devint la propriété de monsieur van Dansaert-Engels de Bruxelles.

Il existait sur toile une seconde copie de ce tableau, inférieure à la première, mais d'une grande beauté cependant, qui orna jusqu'en 1796 l'hôtel de ville de Gand. Elle fut alors vendue à M. Iselle, qui la revendit depuis à un riche Anglais nommé monsieur Solly.

Quant à l'original, il disparut miraculeusement au moment où la révolution s'apprêtait à dévaster les églises ; et non moins miraculeusement il se retrouva un jour à sa place, lorsque Napoléon eut rétabli l'exercice du culte ; seulement, pendant son émigration, le chef-d'œuvre des frères van Eyck avait perdu six de ses volets : c'étaient ceux qui représentaient la cavalcade de Philippe le Bon, sainte Cécile touchant de l'orgue, un chœur d'anges chantant les louanges du Seigneur, et l'Annonciation ; plus saint Jean et saint Pierre

peints en grisaille par l'aîné des deux frères, Hubert van Eyck.

Malheureusement pour lui, le voleur des six volets, qui les avait sans doute dérobés par habitude, n'en connaissait pas la valeur, de sorte qu'il les vendit pour la somme de 6,000 francs à monsieur van Nieuwenhuyse, de Bruxelles, lequel les revendit à monsieur Solly, qui avait acheté la copie sur toile, moyennant 100,000 francs. Ce dernier, à son tour, les revendit au roi de Prusse 400,000. Le roi de Prusse, pour compléter sa propriété, traita alors avec Dansaert-Engels de la copie de Michel de Coxie et des deux volets qui lui manquaient. Les six autres volets, de la même copie, qui étaient inutiles au roi de Prusse, puisqu'il avait les originaux, furent alors vendus au prince Guillaume de Nassau.

Le tableau des frères van Eyck, avec les deux volets restans, qui représentaient Adam et Eve, fut vu, à son passage à Gand, par Napoléon, qui se prit pour lui du même amour qu'il avait inspiré à Philippe II, mais qui, plus hardi que le roi espagnol, mit tout bonnement la main dessus et l'envoya au Louvre, d'où il revint en 1815 seulement. Le cicerone en soutane qui raconta l'histoire du chef-d'œuvre des frères van Eyck, appuya fort sur cette dernière vicissitude, en me disant que j'avais dû le voir à Paris, du temps que la France était Belgique.

Cet honorable malheur fut du reste partagé par le tableau qui se trouve dans la quatorzième chapelle, et qui est tout bonnement un des chefs-d'œuvre de Rubens : il représente saint Bavon reçu dans l'abbaye de Saint-Amand.

Quand on a vu ces trois tableaux, on peut passer les

yeux fermés devant les autres chapelles et ne les rouvrir que lorsqu'on est entré dans le chœur.

En effet, dans le chœur est un des chefs-d'œuvre du sculpteur Duquesnoy : c'est le tombeau de l'évêque Triest, dernier ouvrage de l'auteur, qu'un procès étrange attendait à la sortie de l'église. Accusé et convaincu de violence consommée dans une des chapelles sur un enfant de chœur qui lui servait de modèle, Duquesnoy fut condamné au feu et brûlé sur la place du Marché. Le jour même où devait être exécutée sa sentence, il demanda comme dernière grâce à revoir encore le tombeau qu'il venait d'exécuter. On ne crut pas devoir lui refuser cette faveur, et en le conduisant au bûcher, le bourreau se détourna de sa route et mena son patient à l'église. Arrivé en face du monument, Duquesnoy, dont l'intention était de le briser, espérant obtenir alors sa grâce à condition qu'il le referait, saisit un marteau qui était déposé à terre, et leva le bras sur la tête de l'évêque ; mais un garde qui vit son intention, s'élança au devant de lui et détourna le coup, qui tomba sur la main et brisa un doigt, qui aujourd'hui manque encore. Comme l'exécution eut lieu à la nuit tombante, et qu'on tint le peuple à distance, on dit pendant longtemps qu'on avait brûlé un mannequin en place de l'illustre statuaire, que l'archiduc avait fait échapper ; mais la quittance du bourreau, que l'on a retrouvée depuis, n'a laissé aucun doute sur la réalité de l'exécution.

Comme l'histoire était assez scandaleuse, mon cicerone m'avait fait sortir de l'église pour me la conter ; de mon côté, comme j'avais vu tout ce qu'il y avait de curieux à y

voir, je ne jugeai point à propos d'y rentrer, et entendant sonner le salut au grand Béguinage, je m'acheminai vers la rue de Bruges, où est située cette communauté.

Les Béguinages sont une institution toute particulière aux Pays-Bas, et qui fut instituée vers le milieu du VIIe siècle, par sainte Begge, sœur de Pepin de Landen, et mère de Pepin de Herstal. Elle réunit plusieurs béguines sous la direction de sa sœur Gertrude, et étant entrée elle-même dans la communauté qu'elle avait fondée, elle y mourut en 689. L'empereur Joseph II, de philosophique mémoire, qui abolit la plupart des couvens, conserva et protégea même l'institution des béguines.

Il y a deux Béguinages à Gand, le grand et le petit; tous deux sont fondés par la comtesse Jeanne de Constantinople, fille de l'empereur Beaudoin, celle-là même qui fit pendre l'aventurier qui se disait son père. Je n'avais aucune préférence pour le grand ou le petit Béguinage; mais comme j'étais plus proche du grand, ce fut à celui-là que j'allai.

Le grand Béguinage est une ville dans la ville; ville charmante de régularité et de propreté, entourée de murailles et de fossés pleins d'eau, et où chaque béguine a sa petite maison distincte des autres, et appelée d'un nom de saint ou de sainte : c'est là que la recluse qui, du reste, ne prononce pas de vœux, vit avec ses ressources particulières, sans apporter aucune charge à la communauté, qui n'a d'autre richesse que la vente du travail de chaque sœur, laquelle conserve faculté pleine et entière de tester et de laisser par conséquent ses biens à sa famille. Les seules obligations com-

munes à toutes sont de porter l'ancienne faille flamande sur leur costume de béguine, et d'enterrer elles-mêmes les sœurs qui viennent à mourir.

Comme je l'ai dit, je m'étais dirigé vers le grand Béguinage au moment du salut, et j'arrivai à temps pour voir entrer les béguines à l'église. En arrivant sur le seuil, elles ôtent leur voile de laine noire pour mettre sur leur tête une serviette pliée à peu près comme la coiffe de nos sœurs grises. Cette opération me permit de voir un instant chaque membre de la communauté à visage découvert; il y en avait beaucoup de laides et de vieilles; mais en échange, il y en avait quelques-unes de jeunes, et parmi celles-ci sept ou huit fort jolies. Comme je regardais une de ces dernières qui était fort pâle, mon cicerone me dit de le faire souvenir de me raconter quelle était la cause de cette pâleur. Je n'avais garde d'oublier une pareille recommandation; aussi, avant la fin de l'office, je sortis de l'église en lui faisant signe de me suivre. A peine fus-je dehors, que je le sommai de tenir sa parole.

Ainsi que je l'ai dit, les femmes entrent à tout âge dans les communautés de béguines; et quoiqu'elles ne fassent point de vœu, il est rare qu'une malheureuse fille, une fois entrée, ose en sortir. Or, il arrive là ce qui arrive dans les cloîtres; c'est-à-dire que parfois le jeûne et la prière sont impuissans contre les tentations du maudit, et que les désirs du monde viennent poursuivre les pauvres recluses jusqu'au pied du crucifix. Alors elles implorent, pour donner passage à ce sang qui bout dans leurs veines et qui leur brûle le cœur, ou la couronne d'épines qui ceint la tête du

Christ, ou la lance qui ouvre son côté, ou les clous qui déchirent ses pieds et ses mains.

Or, il arriva qu'un des concierges du grand Béguinage apprit par sa femme, à qui elles avaient demandé conseil, l'état fatal dans lequel se trouvaient quelques-unes de ses pensionnaires. C'était un véritable Flamand, ardent à la spéculation, et qui imagina de lever un impôt secret sur les tentations de la chair : en conséquence, il acheta un assortiment de cilices et de disciplines, qu'il loua au jour, à la semaine ou au mois, selon que Satan mit plus ou moins d'acharnement dans ses attaques : l'idée eut tout le succès qu'on en pouvait attendre; et vaincu soit un peu plus tôt, soit un peu plus tard, le diable était définitivement forcé de déguerpir.

Satan ne savait où donner de la tête et était tout prêt d'abandonner l'œuvre de perdition qui lui avait si mal réussi, grâce à l'idée ingénieuse du bon Flamand, lorsqu'il avisa, passant le seuil du grand Béguinage, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, qui venait, les yeux en larmes et le cœur oppressé, chercher dans la solitude l'oubli de son amour. En effet, sur le point d'épouser un jeune homme qu'elle adorait, elle s'était vue abandonnée pour une femme plus riche qu'elle; dès lors Dieu avait été son refuge, et, prenant son désespoir pour de la vocation, elle avait résolu de venir chercher la paix parmi ces saintes filles qu'elle avait toujours vues si tranquilles en apparence.

C'était bien là une pièce comme pouvait la désirer Satan pour faire un dernier essai de son pouvoir. Aussi, la pauvre enfant, trompée dans ses espérances, sentit-elle sa fièvre

augmenter chaque jour et redoubler chaque nuit. Chaste comme une madone, elle confia ses douleurs inconnues à une amie ; celle-ci, qui était une des premières pratiques du concierge, reconnut la maladie dont elle avait souffert, et lui indiqua le remède dont elle avait usé et qui l'avait guérie. Mais, cette fois, Satan était résolu à ne s'avouer vaincu qu'à la dernière extrémité ; aussi le cilice s'usa sur la peau virginale de l'enfant ; la discipline s'échanvra sur son beau corps, sans que meurtrissures ni plaies amenassent le moindre soulagement. L'amie recourut au concierge, qui réfléchit profondément et qui promit de fournir, sous trois jours et moyennant une certaine somme, un nouvel instrument expiatoire devant lequel Satan serait bien forcé de se retirer. Le troisième jour, le malheureux apporta une croix de grandeur humaine, toute garnie de clous. Le remède, comme on le devine, consistait à se coucher dessus, les bras étendus et le visage tourné contre terre.

Pendant près d'un mois la pauvre enfant fit usage de cet effroyable réfrigérant, sur lequel elle passait des heures entières couchée, et duquel elle se relevait le corps tout ensanglanté ; chaque jour, sa mère, qui la visitait, la trouvait plus pâle et plus faible, et croyant que cette pâleur et cette faiblesse venaient de son amour, elle s'en allait maudissant celui qui avait réduit sa fille dans cet état. Enfin, un matin, elle entra plus tôt que de coutume dans la cellule de la recluse, et la trouva évanouie sur la croix douloureuse où elle accomplissait depuis trente jours son impuissante passion.

Un médecin fut appelé : les médecins sont philosophes,

et, par conséquent, généralement ennemis de tout ce qui contrarie le vœu de la nature et s'oppose au cours ordinaire des choses. Celui-là, particulièrement, avait, après la révolution de 1830, fort tonné contre les communautés religieuses; aussi, lorsqu'il vit les mutilations dont était couvert le corps de la jeune fille, et qu'on lui représenta l'instrument qui les avait produites, voulut-il faire grand scandale. Mais la mère le supplia tant qu'il lui promit de ne révéler ce fait qu'à l'autorité. La mère voulut insister encore, mais sur ce point il fut intraitable, disant que ce serait un crime à lui que de laisser subsister un pareil état de chose. En effet, le même jour il fit sa déclaration; le concierge fut chassé sans bruit, et, comme on le voit, le secret parfaitement gardé.

En ce moment les religieuses sortaient de l'église; je cherchai des yeux ma jeune, belle et pâle béguine, mais déjà les saintes filles étaient enveloppées de nouveau de leurs failles, de sorte qu'il me fut impossible de la reconnaître.

Comme je présumai, d'après la progression qu'avaient suivi les deux premières, que s'il avait une troisième histoire à me dire, celle-là ne pourrait pas se raconter; je renvoyai mon cicerone, en lui payant sa journée, et je revins dîner à l'hôtel des Pays-Bas.

Grâce à un magnifique clair de lune, je pus continuer le soir mon investigation de la journée, et comme j'avais gardé pour les derniers les objets qui devaient être vus extérieurement, j'étais d'avance certain qu'ils ne perdraient rien de leur poésie à cette visite nocturne.

En effet, je ne sais pas s'il est possible de trouver quelque chose de plus merveilleusement pittoresque que l'hôtel de ville vu au clair de lune, non pas du côté de sa façade, mais du côté qui se trouve dans la rue de la Haute-Porte. En effet, la façade présente une suite assez froide de colonnes superposées à la manière de Vignole, tandis que tout ce que la fantaisie peut inventer en broderie de pierre, court, monte, se suspend, relève, redescend sur la partie opposée ; œuvre de Juste Pollet, où le gothique le plus ouvragé se mêle à la première fleur de la renaissance.

A quelques pas de l'hôtel de ville, et à l'angle de la rue Saint-Jean, s'élève le beffroi, magnifique tour carrée que surmonte encore aujourd'hui, en guise de girouette, le dragon byzantin enlevé par les Brugeois sur une des mosquées de Constantinople, et pris par les Gantois à leurs voisins, après la bataille de Beverolt, où Louis le Mâle fut défait par Philippe d'Artevelde ; ce beffroi joue un grand rôle dans l'histoire de Gand. En effet, à peine un peuple avait-il obtenu de son seigneur une commune, c'est-à-dire la liberté, que son premier soin était de bâtir sa tour, tour rivale des tours châtelaines, qu'il appelait le beffroi, et dans laquelle il plaçait une cloche, dont par l'avenir chaque son devenait un appel aux armes ; c'était son tambour et ses trompettes, à lui ; aussi, dès que les Gantois eurent obtenu leur commune de Philippe d'Alsace, maçons et fondeurs se mirent à l'œuvre : il y eut un impôt volontaire où chacun se taxa selon sa fortune, et l'on commença à bâtir le beffroi et à fondre la cloche. Le beffroi est encore debout, mais la vieille cloche populaire n'existe plus : elle pesait 12,485 livres et s'appe-

lait Roland ; elle portait en relief deux vers flamands dont voici à peu près la traduction :

On me nomme Roland. Je ne me mets en jeu
Que si quelque malheur pour la Flandre s'apprête :
Lorsque je tinte c'est le feu,
Quand je tonne c'est la tempête.

Quand au dragon byzantin, il continue de tourner au vent de la façon la plus triomphante ; c'est un animal parfaitement chimérique, qui d'en bas paraît gros à peine comme un boule-dogue, et qui d'en haut est plus gros qu'un bœuf. Dans les jours de fête, le vieux trophée est illuminé avec des torches, et un homme, caché dans son ventre, lui fait jeter par la gueule des flammes et des fusées. Pour la naissance de Charles-Quint, par exemple, on avait établi un pont de cordages entre le sommet du beffroi et celui de la tour Saint-Nicolas, de sorte que pendant plusieurs jours les habitants eurent le plaisir de se promener trois cents pieds au-dessus du toit de leurs maisons.

Je revins du beffroi au marché au poisson ; car c'est encore une des choses que mieux vaut voir au clair de lune qu'à la lumière du soleil ; examiné ainsi, et grâce aux ombres gigantesques et aux clartés capricieuses qui se projettent sur elle, la façade, avec son dauphin de van Poucke, ses deux fleuves qui représentent l'Escaut et la Lys par Paoli d'Anvers, et son Neptune de Gery Helderemberg, ne manque pas d'un certain grandiose qui, au grand jour, doit faire place à du maniéré. Il est vrai qu'on perdra les quatre

vers latins inscrits dans la frise, et qu'on quittera la place sans savoir que

« La Lys transporte les marchandises que l'Artois envoie, et laisse briller le poisson dans ses eaux tranquilles (1). »

Et que

« L'Escaut arrose le Hainaut et traverse Gand pour aller jeter dans la mer ses eaux rapides (2). »

Mais c'est un malheur dont on se consolera facilement, pour peu que l'on ait lu les quatre premières pages de la géographie de l'enfance.

On va du marché au poisson à la rue du Bourg, par un pont qui porte encore aujourd'hui le nom du pont de la Décollation ; ce nom perpétue une tradition populaire qui ne fait pas honneur à la piété filiale gantoise. En 1371, un citoyen ayant été condamné à mort pour un crime politique, et le bourreau étant mort le jour même où devait avoir lieu l'exécution, les magistrats se trouvèrent fort embarrassés pour donner cours à la justice. En conséquence ils firent publier que si quelque amateur désirait trancher une tête, non-seulement il serait bien venu, mais encore recevrait bonne récompense. L'amateur ne se fit pas attendre : c'était le fils du condamné ; heureusement Dieu ne permit pas qu'un si horrible homicide s'accomplit ; l'épée du fils en touchant le

(1) **Lysa vehit merces quas nunc Artesia mittit,**
Et placido gaudens flumine pisce scatet.

(2) **Hannoniæ servit Scaldis Gandamque secando**
In mare festinans volvere pergit aquas.

cou du père se brisa par miracle en mille morceaux. Les magistrats firent grâce au patient; quant au bourreau, il reçut la récompense promise, mais il fut chassé de la ville.

Deux choses éternisaient le souvenir de ce miracle : l'une est un tableau de la plus vieille école allemande, que l'on voit encore aujourd'hui à l'hôtel de ville, et qui représente le fils levant son épée sur la tête du père; l'autre était un groupe de bronze, qui, placé sur le pont même, y resta jusqu'en 1794, époque à laquelle il disparut pour retourner à la fonderie.

Je revins à l'hôtel par le quai aux Herbes, afin de voir la maison des bateliers, charmante bâtisse du XVIe siècle, située juste en face du palais du comte d'Egmont.

Je croyais avoir visité tout ce que Gand renferme de remarquable, lorsqu'en faisant ma liste de curiosités à mon hôtesse, elle me demanda si j'avais vu une école de serins. Je la fis répéter deux fois croyant avoir mal entendu, ou que *serin* était un mot flamand ayant une signification toute particulière et représentant quelque partie éducable de la société ; mais mon hôtesse, toute blessée de l'idée que j'avais pu avoir que les Belges, dont une des prétentions les plus enracinées est de parler le français mieux qu'en France, avaient pu glisser un mot patois dans notre langue, m'expliqua qu'il était bel et bien question du petit oiseau jaune que l'on croit à tort originaire des Canaries, et dont la vraie patrie est la Hollande. En effet, cette remarque ornithologique fut un trait de lumière pour moi, et je me rappelai avoir vu à Paris les serins hollandais qui dansaient sur la corde, tiraient le canon, faisaient l'exercice, fusillaient un de leur

camarade qui avait déserté, et le portaient ensuite en terre avec autant de gravité qu'aurait pu le faire une confrérie de pénitens.

Je demandai donc à mon hôtesse si l'institution que j'avais eu le malheur d'oublier était un établissement de ce genre : mais alors elle m'apprit que, dans la ville de Gand, ce n'était point les qualités physiques des serins que l'on cherchait à développer, mais bien au contraire leurs facultés morales, que l'on exaltait en ornant leur mémoire d'une foule d'airs de serinette qui en faisaient les oiseaux les plus instruits, musicalement parlant, du monde connu. En effet, il y a tel de ces élèves, qui, en sortant du Conservatoire, sait jusqu'à trente ou quarante airs différens qu'il va ensuite répéter dans les quatre parties du monde. Un des conseillers municipaux de la ville possédait, au reste, ajouta mon hôtesse, la plus belle institution de ce genre qui se pût voir, et avait souvent jusqu'à cinquante ou soixante écoliers auxquels il donnait les soins les plus touchans. Ces soins, au reste, font d'autant plus honneur à ceux qui s'y consacrent, qu'ils changent entièrement leurs habitudes. Ainsi, le vénérable conseiller municipal, au lieu de s'amuser le soir avec ses amis, soit dans quelque café de la ville, soit dans quelque réunion particulière, et de s'aller paisiblement coucher ensuite, dès que la brume venait, quittait tout pour sa serinette, et s'en allait de cage en cage réveillant ses serins, et leur jouant quelquefois vingt ou vingt-cinq fois le même air, de sorte qu'il ne se couchait qu'au jour. Les affaires municipales souffraient bien un peu de ce dévouement nocturne à la mélodie; mais la ville avait pensé que le lus-

tre qui ressortait pour elle d'un pareil institut compensait bien, et au delà, le tort que pouvait lui faire l'absence des lumières administratives de son conseiller, qui dormait en général d'un bout à l'autre des délibérations, et ne se réveillait que pour voter ; de sorte qu'au lieu de tracasser l'instituteur, elle lui avait alloué, pendant trois années de suite, le grand prix fondé pour l'éducation des serins, et qui se montait à cinq cents florins.

Cette récompense avait encouragé l'instituteur à un tel point, qu'il n'avait pas désespéré, après avoir fait chanter ses élèves, de les faire parler. En effet, au moment du mariage du roi Léopold, il pensa, comme le cordonnier de Rome, à apprendre à l'un de ses oiseaux quelque maxime ou quelque proverbe approprié à la circonstance. Mais après avoir feuilleté la Rochefoucauld et Don Quichotte, n'ayant rien trouvé, il résolut, n'étant point étranger aux belles-lettres et ayant été dans sa jeunesse professeur de français, de faire lui-même un distique qui exprimât aux nouveaux époux les sentimens joyeux qu'il éprouvait en les voyant unis. Il se mit donc à l'œuvre : au bout de huit jours le distique était fait, et au bout de deux mois l'animal intelligent le répétait comme une personne naturelle. Voici ce distique, aussi remarquable par les sentimens patriotiques qu'il renferme que par la richesse de sa rime :

Que Bruxelles se réjouisse,
Léopold épouse Louisse.

Le serin fut présenté à Leurs Majestés, qui rirent beaucoup, mais ne l'achetèrent point.

Le conseiller municipal, furieux, le vendit à un Anglais, moyennant la somme de dix guinées, et dégoûté par cette expérience, il en revint vis-à-vis de ses écoliers à la seule musique instrumentale, qu'il continue de leur enseigner avec le plus grand succès.

BRUGES.

Bruges a reçu son nom, à ce qu'on assure, du mot *Brug*, qui, en flamand, veut dire pont. En effet, tout bien compté, la ville en possède, je crois, cinquante-six, ce qui me paraît fort suffisant pour une population de 42,000 âmes.

Elle a en outre sept portes, huit places publiques et deux cents rues. Aussi maître Adrien Bartaud, professeur d'éloquence à Louvain, où il est mort en 1542, a-t-il dit :

« *Pulchra sunt oppida Gandavum, Antverpia, Lovanium, Mechlina, sed nihil ad Brugas.* »

Ce qui signifie :

« Gand, Anvers, Louvain et Malines sont de belles villes, mais rien en comparaison de Bruges. »

En effet, à l'époque où le bon docteur écrivait cet éloge pompeux, c'est-à-dire sous le règne de Philippe le Bon, Bruges était non-seulement une des plus belles, mais encore

une des plus riches villes du monde. La seule corporation des tisserands comptait cinquante mille hommes, c'est-à-dire huit mille de plus que ne fait aujourd'hui la population tout entière, et du temps de Guicciardini, quoique Bruges fût déjà en décadence, on y trouvait 68 métiers ou corporations différentes. Ajoutez à cela une puissante bourgeoisie qui fit plus d'une fois trembler non-seulement ses comtes, mais encore les rois de France, nombre de familles nobles, dix-sept maisons consulaires des principales nations de l'Europe, une population flottante de négocians étrangers qui affluaient de toutes les parties du globe, et on aura une idée de ce qu'était la capitale des Flandres à une époque où Jean de Bourgogne, ayant été fait prisonnier et mis à rançon pour 200,000 ducats, un simple négociant de Bruges, nommé Denas de Rapondis, fut accepté pour sa caution. Au reste, cent cinquante ans plus tard, un exemple non moins curieux de cette prospérité commerciale était donné à Gand. Charles-Quint, ayant besoin de deux millions de florins, les emprunta à un négociant nommé Deans, et le jour même de l'emprunt il lui fit dire qu'en signe de remercîment il irait dîner avec lui. Le négociant donna à l'empereur un repas splendide, et au dessert déchira l'obligation de Charles-Quint.

— Sire, dit-il en lui en passant les morceaux sur une assiette, ce n'est pas trop cher que de payer deux millions de florins l'honneur que Votre Majesté m'a fait aujourd'hui.

Monsieur de Rostchild n'est pas encore de cette force : il est vrai que les rois ne viennent pas dîner chez lui, mais il va dîner chez les rois, ce qui revient à peu près au même.

Ce fut Beaudoin Bras de Fer qui, en 865, fit de Bruges la

capitale de la Flandre en la choisissant pour son séjour. Devenu le mari de Judith, fille de Charles le Chauve, il reçut du roi des Francs ce comté, qui jusqu'alors avait été régi par des gouverneurs amovibles, à titre de souveraineté héréditaire.

Beaudoin le Chauve fit entourer Bruges de murs, et construisit quatre portes.

Beaudoin le Jeune y établit des foires et accorda de grands priviléges aux marchands.

Beaudoin à la Belle-Barbe acheva les murailles et institua pour administrer la ville treize échevins, et plusieurs autres conseillers qu'il prit dans la bourgeoisie et dans les grands et petits métiers.

Puis vint Beaudoin à la Hache, ainsi nommé parce qu'il avait l'habitude de se servir, au lieu d'épée, d'une hache pesant trente livres.

C'était un sévère justicier que celui-là : aussi la réforme de presque tous les abus, et la punition de tous les crimes datent de lui. Voici deux exemples de la manière dont il faisait justice :

Trois marchands de bijoux et de parfums, qu'à leur costume on pouvait reconnaître pour des Orientaux, se rendaient, en l'an 1112, à une foire qui devait avoir lieu à Thourout, et s'étaient arrêtés à l'hôtel de la Croix-d'Or. Il arriva qu'au même hôtel était logé, avec quelques-uns de ses amis, monseigneur Henry de Calloo, un des plus riches et des plus nobles seigneurs du pays de Waës, lequel venait justement de perdre au jeu des sommes énormes, que, si riche qu'il fût, il ne savait comment payer; de sorte que le

diable le tenta, et que voyant les marchands et leurs splendides marchandises, l'idée fatale lui vint de s'emparer de leurs bijoux et de leur argent.

Lorsque les marchands furent prêts à partir, ils envoyèrent en avant des serviteurs avec charge de leur préparer leurs logemens ; puis, ne pensant point qu'ils eussent quelque chose à craindre, ils quittèrent Bruges deux heures après leurs messagers.

Henry de Calloo et ses amis leur laissèrent prendre les devans, puis les ayant rejoints au moment où ils traversaient un bois, ils tombèrent sur eux, les assassinèrent, et ayant traîné leurs cadavres dans le fourré, ils s'emparèrent de tout l'or et de tous les bijoux que les malheureux marchands avaient avec eux.

Cependant les serviteurs, après avoir tout préparé pour l'arrivée de leurs maîtres, étaient venus les attendre à la porte de la ville. Comme le temps s'écoulait et que les marchands n'arrivaient pas, ils commençaient à prendre quelques inquiétudes, lorsqu'ils virent venir Henry de Calloo et ses compagnons ; ils allèrent aussitôt au-devant d'eux pour leur demander si, comme ils étaient bien montés, ils n'avaient point rencontré et dépassé leurs maîtres ; mais les seigneurs flamands répondirent d'un air parfaitement naturel qu'ils ne comprenaient rien à cette demande, attendu que les marchands, étant partis bien avant eux de Bruges, devaient être arrivés à Thourout à cette heure.

Cette réponse redoubla les craintes des valets, qui alors se séparèrent. Trois restèrent à la porte de la ville, et trois reprirent le chemin de Bruges. Arrivés au bois, ces der-

niers virent la terre toute teinte de sang; ils suivirent la trace qu'il avait laissé, et à quelques pas sous le bois, ils trouvèrent les trois cadavres : alors, sans perdre un instant, sans même les faire transporter, ils se rendirent, toujours courant, à Wynendaele, où était le comte, pour lui dénoncer le crime et lui en demander vengeance.

Beaudoin les écouta avec l'attention et la gravité que réclamait une pareille dénonciation; puis, lorsqu'ils eurent achevé leur récit et qu'il leur en eut fait détailler toutes les circonstances, il leur demanda s'ils n'avaient pas eux-mêmes quelques soupçons sur les auteurs de ce meurtre. Les pauvres serviteurs se regardèrent en tremblant et sans oser répondre; mais interrogés de nouveau et d'une manière plus pressante par le comte, ils répondirent que les seules personnes sur lesquelles pouvaient s'arrêter leurs soupçons, si toutefois ils osaient soupçonner de puissans seigneurs, étaient Henry de Calloo et ses deux compagnons.

L'accusation était d'autant plus grave qu'elle menaçait des personnages plus élevés; Beaudoin alors ordonna que les dénonciateurs fussent gardés à vue dans un château, tandis que lui se rendrait seul à Thourout; en effet, il fit seller son cheval, et sans dire à personne où il allait, sans permettre à personne de l'accompagner, il partit au galop. Au reste, comme on avait l'habitude de lui voir faire de ces expéditions solitaires, et que tant qu'il avait sa hache avec lui personne n'était inquiet; ses serviteurs le regardèrent s'éloigner en disant entre eux :

— C'est bon, demain nous entendrons raconter quelque chose de nouveau.

En traversant la grande place de Thourout, Beaudoin aperçut un grand rassemblement de peuple qui commençait à se retirer; c'est que sur cette place même on venait d'exécuter deux faux monnayeurs, de sorte que les cuves remplies d'huile bouillante où on les avait jetés étaient encore là. Beaudoin en passant ordonna qu'on refît du feu sous les cuves, afin que l'huile se maintînt à un degré d'ébullition convenable, et continua son chemin.

Arrivé à l'auberge où logeait Henry de Calloo et ses deux compagnons, il se fit reconnaître par l'hôte, et comme ils étaient sortis, il monta avec lui dans leur chambre : leurs coffres étaient à terre et fermés à clef. Le comte ordonna d'en briser les serrures, et l'on y retrouva les bijoux des marchands.

Aussitôt Beaudoin fit arrêter Henry de Calloo et ses deux complices, et les ayant fait amener sur la place publique où il les attendait, il les interrogea avec une telle sévérité, que, grâce aux preuves que le comte avait déjà entre ses mains, ils n'osèrent pas un seul instant nier leur crime.

A peine l'aveu fut-il fait, que, sans leur donner le temps de prendre aucune disposition, le comte les fit saisir tout habillés et tout armés comme ils étaient, et les fit jeter dans les cuves, à la vue du peuple, qui eut ainsi dans la même journée deux spectacles pour un.

Un autre jour, Beaudoin venait de tenir l'assemblée de ses Etats à Ypres, et comme c'était une grande cérémonie, pour lui donner plus d'éclat encore, il avait ce jour-là fait six chevaliers, tous six appartenant aux plus nobles familles de Flandre, lesquels avaient, selon le serment habituel, juré

protection aux faibles, aux veuves et aux orphelins, moyennant quoi Beaudoin leur avait donné l'accolade de sa propre main.

La cérémonie achevée, Beaudoin était reparti pour son château, accompagné des nouveaux chevaliers qu'il avait faits, lorsqu'en traversant la forêt même où il était situé, ils remarquèrent tous les apprêts d'une fête ; ils s'arrêtèrent un instant et virent effectivement venir un cortége de paysans accompagnant deux nouveaux époux. Beaudoin s'avança vers la mariée, qui était charmante, et tirant une bague de son doigt : « Puisque le hasard m'a conduit sur votre chemin, lui dit-il, que ce hasard soit pour vous une providence ; si vous avez jamais besoin de moi, envoyez-moi cette bague et réclamez mon assistance, elle ne vous manquera point. » A son exemple, chacun des chevaliers qui le suivait fit un cadeau à la jeune fille, et la cavalcade seigneuriale reprit le chemin du château.

La bague qui devait être envoyée à Beaudoin en cas de détresse ne se fit pas attendre. Au milieu de son premier sommeil, le comte fut réveillé par un de ses écuyers, qui, lui montrant la bague, lui dit qu'un paysan tout haletant et couvert de poussière venait de l'apporter de la part de la mariée de la forêt. Beaudoin ordonna aussitôt que le paysan fût introduit : c'était le frère de l'époux.

La mariée avait, comme on la conduisait à la maison nuptiale, été enlevée par les six nouveaux chevaliers. L'époux et ses amis avaient voulu faire résistance, mais comme ils étaient sans armes, ils avaient été repoussés ; deux ou trois paysans avaient même reçu des blessures assez graves, si

bien que la pauvre jeune fille n'avait eu que le temps de jeter l'anneau en criant à son mari : « Porte cette bague au comte Beaudoin. » Mais le mari, qui voulait se venger lui-même, avait donné la bague à son frère, en le chargeant de la commission ; et, appelant tout le village à son aide, il s'était préparé à poursuivre les ravisseurs.

Beaudoin ne voulait pas croire à une telle audace ; il monta lui-même aux chambres des chevaliers et les trouva vides ; il interrogea la sentinelle qu'on venait de relever, et la sentinelle lui dit qu'effectivement les six chevaliers étaient sortis il y avait une heure et demie à peu près.

Le comte revint au petit paysan, et lui demanda de quel côté s'étaient dirigés les ravisseurs. Le paysan répondit qu'ils avaient pris le chemin de la Maison-Rouge. Or, la Maison-Rouge était un cabaret fort mal famé, situé aux environs du château, si bien que Beaudoin, ne doutant plus que les coupables fussent là, ordonna à dix de ses hommes d'armes de s'armer le plus promptement possible et de l'y rejoindre avec des clous et des cordes. Quant à lui, il sauta sur le premier cheval venu, et, sa hache à la main, se dirigea vers la taverne suspecte.

A peine fut-il arrivé en vue de la Maison-Rouge, que Beaudoin fut convaincu qu'il ne s'était point trompé. Le premier étage, brillamment éclairé, retentissait d'éclats de rires, de jurons et de blasphèmes, tandis que le rez-de-chaussée était obscur, muet et solitaire. Beaudoin mit pied à terre, attacha son cheval à un des anneaux du mur et frappa à la porte. Mais au bout de trois fois, voyant que personne ne lui venait ouvrir, il l'enfonça d'un coup de pied et entra.

Ce rez de-chaussée était en effet solitaire et obscur, mais guidé par les voix qu'il entendait, Beaudoin se dirigea vers l'escalier, le monta à tâtons, et se trouva bientôt à la porte de la chambre d'où sortait tout le bruit. La clef était à la serrure, car les chevaliers se croyaient suffisamment protégés par les précautions qu'ils avaient prises au rez-de-chaussée ; de sorte que Beaudoin ouvrit la porte sans difficulté, et jetant un coup d'œil rapide sur la chambre, il aperçut la jeune fille fortement garrottée, tandis que ses ravisseurs jouaient aux dés à qui elle appartiendrait.

L'apparition de Beaudoin fut un coup de foudre pour les coupables. Ils poussèrent un cri de terreur auquel la jeune fille répondit par un cri de joie ; puis aussitôt voyant aux regards que Beaudoin jetait sur eux qu'ils étaient perdus s'ils ne fuyaient au plus vite, ils s'élancèrent vers l'escalier ; mais le comte se plaça devant la porte, sa hache à la main, menaçant de fendre la tête au premier qui ferait un mouvement. Tous demeurèrent immobiles.

En ce moment Beaudoin vit au dehors la lumière des torches et entendit le galop des chevaux : c'étaient ses hommes d'armes qui arrivaient.

— Ici, leur cria Beaudoin ; ici.

Et ils entrèrent par la porte brisée, montèrent l'escalier et parurent derrière le comte.

— Avez-vous les clous et les cordes ? demanda Beaudoin.

— Oui, monseigneur, répondit le brigadier.

— En ce cas, répondit Beaudoin, enfoncez six clous dans cette poutre, et préparez six cordes.

Les chevaliers pâlirent, car ils virent bien que tout était

fini pour eux. Alors ils commencèrent les uns à demander grâce, et les autres à se confesser tout haut; mais Beaudoin, sans les écouter, pressait la besogne, de sorte qu'au bout de quelques minutes les clous furent plantés et les nœuds coulans en état.

Alors il fit apporter un banc au-dessous des cordes, et ordonna aux six chevaliers de monter sur le banc. Les uns obéirent avec résignation, les autres voulurent faire résistance; mais il en fut des uns comme des autres. Au bout d'un instant, les six chevaliers avaient la corde autour du cou. Beaudoin jeta un dernier coup d'œil sur eux, pour voir si tout était bien en ordre, puis, satisfait de l'inspection, il repoussa le banc d'un coup de pied, et les six chevaliers se trouvèrent bien et dûment pendus.

En ce moment on entendit un grand bruit; c'était le marié qui arrivait avec tous les jeunes gens du village, armés de pioches et de fourches. Beaudoin les fit entrer tous dans la chambre, et leur montra d'un côté la jeune fille qu'il rendait à son époux, pure comme on la lui avait enlevée, et de l'autre les coupables déjà punis.

La justice du comte avait marché d'un pas plus rapide que la vengeance du mari.

Beaudoin mourut, laissant en récompense des grands services qu'il avait rendus aux chrétiens en Palestine, sa comté de Flandres à Charles de Danemarck, qu'on appela depuis Charles le Bon, et qui était fils de saint Canut et d'Adèle de Frise.

Charles le Bon ne démentit point l'origine paternelle. Fils

de saint, il mena une sainte vie; fils de martyr, il mourut par le martyre.

Beaudoin punissait selon son caprice et sa volonté ; Charles le Bon fit des lois afin que le coupable sût d'avance, en commettant le crime, à quel châtiment il s'exposait. Pendant deux années de stérilité, il nourrit les indigens de son propre trésor, et, dans la ville d'Ypres, distribua lui-même, en un seul jour, sept mille huit cents pains. Il avait une telle réputation de sagesse, que Beaudoin II ayant été fait prisonnier, on lui offrit le trône de Jérusalem, et que Henri V étant mort, on voulut le faire empereur.

Mais ces mêmes vertus qui le faisaient adorer du peuple le faisaient haïr des grands, aux brigandages desquels il s'opposait. Parmi ceux-ci étaient Berthoul van Straten, qui avait usurpé la prévoté de Bruges, à laquelle le titre de chancelier de Flandre était attaché, et Bouchard, maire de Bruges, son neveu. Or, Berthoul ayant amassé de grandes richesses sous les comtes précédens, possédait de vastes terres et avait quantité de parens, d'amis et de vassaux ; si bien que, quoique sa famille fût originairement de condition servile, son origine était à peu près oubliée, et non-seulement il allait de pair avec les plus grands seigneurs, mais encore, par sa puissance et sa richesse, il était le premier après le comte.

Donc, comme il était au plus haut degré de sa fortune, il arriva qu'un gentilhomme de très grande famille, qui avait épousé une de ses nièces, eut un différend avec un noble, et, ayant été insulté par celui-ci, l'appela en duel juridique par devant le comte; mais le noble répondit dédaigneusement

qu'il ne se battait pas avec un homme qui s'était dégradé lui-même en épousant une fille de condition servile. Comme telle était la loi du pays, une enquête fut entreprise par Charles le Bon lui-même, qui, ayant reconnu la vérité de l'accusation, accepta la validité de l'excuse : ce noble fut donc dispensé de répondre au défi du neveu de Berthoul.

Cette injure rejaillissait en plein visage du prévôt, qui, attribuant le jugement du comte à la haine et non à la justice, résolut de se venger. En effet, il assembla ses plus proches pendant une nuit et dans sa maison; puis là, il fut convenu que le lendemain on assassinerait le duc Charles au moment où il ferait sa prière dans l'église de Saint-Donatien.

Cependant, si secret qu'avait été tenu le complot, quelques mots dits en se retirant par un des conjurés avaient suffi à un domestique pour comprendre qu'il se tramait quelque chose contre son seigneur. Aussi, au point du jour, étant sorti de l'hôtel du prévôt, il se rendit au palais et demanda à parler au comte. Comme le comte était accessible à toute heure du jour et de la nuit, on le fit entrer, et alors sans lui nommer son maître ni sans pouvoir lui dire ce qu'il ignorait lui-même, c'est-à-dire le jour et la façon dont le complot devait être exécuté, il le prévint cependant qu'il était en danger de mort.

— Hélas ! dit le comte au serviteur, nous sommes toujours en danger; mais il suffit que nous appartenions à Dieu au moment où la mort nous frappe.

Et, selon son habitude, le bon comte descendit pieds-nus dans la cour pour faire l'aumône aux pauvres : puis leur ayant baisé les mains en signe d'humilité, il se rendit à l'é-

glise, où, tandis que les chapelains chantaient prime et tierce, il se mit en prières devant l'autel de la Vierge, et après de nombreuses génuflexions, se prosterna sur le pavé pour dire les sept psaumes de la pénitence, ayant près de lui dans une petite sébile des pièces de monnaie que son chapelain y avait mises, afin, qu'ainsi qu'il y était accoutumé, il pût faire l'aumône tout en priant Dieu.

Cependant les conjurés, avertis que le comte était à l'église, s'acheminèrent vers Saint-Donatien, portant des épées nues sous leurs manteaux. Ils étaient six sans compter Berthoul et Bouchard, et s'approchèrent du comte qu'ils enveloppèrent sans qu'il s'en aperçût. En ce moment, une vieille femme lui demandait l'aumône, et le comte, sans regarder de son côté, étendait la main vers elle pour lui donner une petite pièce de monnaie; alors Berthoul, donnant le signal du meurtre, tira son épée de dessous son manteau, et d'un coup sépara la main du corps. Le comte jeta un cri et leva la tête; au même instant, Bouchard le frappa si violemment qu'il lui enleva le crâne et le fit sauter avec une partie de la cervelle sur le pavé. Aussitôt, quoique ces deux blessures fussent déjà plus que suffisantes, les autres revinrent sur le corps, qui n'était déjà plus qu'un cadavre, et le percèrent et taillèrent de plus de vingt coups d'épée.

Ainsi mourut Charles le Bon, comte de Flandre, le mercredi de la seconde semaine de carême, le deuxième jour du mois de mars de l'année 1127.

Louis le Gros se chargea de la vengeance : Le prévôt fut attaché à une potence, ayant au-dessus de la tête un chien que l'on irritait sans cesse, et qui lui dévora le visage; le

maire fut couché sur une roue qu'on éleva à une hauteur de cinquante pieds, et tout percé de flèches et de traits d'arbalète qu'on lui tirait d'en bas. Les autres complices furent précipités du haut d'une tour.

Vers ce temps furent élevés à Bruges le couvent et l'église de Sainte-Godelièvе. Voici à quelle occasion.

Godelièvе, fille de Humfrid et d'Ogera, avait été mariée à l'âge de seize ans à Berthulfe, seigneur de Ghistelle, dont elle avait supporté les mauvais traitemens avec une religieuse patience, lorsque enfin, poussée à bout, elle parvint à s'échapper du château du comte et à regagner la maison de son père.

Beaudoin, le sévère justicier, fit venir le comte de Ghistelle, et lui ordonna de reprendre sa femme, et de la traiter avec tous les égards qu'il devait à une fille noble et à une épouse vertueuse. Les jugemens de Beaudoin, comme on le sait, étaient sans appel ; d'ailleurs celui-là, grâce à l'intercession de Godelièvе, n'avait pas été bien sévère. Le comte de Ghistelle résolut donc de s'y conformer, et reprit sa femme, pour laquelle son antipathie redoubla en raison de l'affront qu'il prétendait avoir reçu à cause d'elle ; mais cependant, à compter de cette heure, elle a cessé d'avoir à se plaindre directement de lui.

Sur ces entrefaites, Beaudoin mourut, et Charles le Bon monta sur le trône.

Alors Berthulfe pensa que le moment d'accomplir sa vengeance était arrivé, et il chargea deux de ses serviteurs, nommés Hacca et Lambert, de le débarrasser de sa femme, pendant le premier voyage qu'il ferait à Bruges.

Le samedi suivant, Bertulfe annonça tout haut au souper qu'il partait dès le lendemain matin pour la capitale de la Flandre. Hacca et Lambert échangèrent entre eux un regard; puis, lorsque le comte se leva de table :

— Monseigneur, lui dirent-ils, vous serez obéi; mais donnez-nous votre anneau en signe que vous nous transmettez votre puissance. Bertulfe, sans répondre, tira son anneau de son doigt, et le laissa tomber à terre comme par accident : Hacca le ramassa et le passa au sien.

Le lendemain, pendant la nuit, les deux meurtriers frappèrent à la chambre de Godelièvе comme elle allait se coucher.

Alors elle leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils voulaient.

— Nous venons de la part du comte, répondirent-ils, et nous avons charge de vous conduire à l'instant même près de lui.

— Montrez-moi quelque signe qui indique que vous me dites la vérité, répondit Godelièvе, et je suis prête à vous suivre.

Alors ils passèrent sous la porte la bague du comte, et Godelièvе, n'ayant rien à répondre à cette preuve irrécusable, ouvrit la porte en leur disant qu'ils n'avaient qu'à la conduire où le bon plaisir du comte était qu'elle fût menée.

Elle descendit donc, et suivit sans résistance les deux hommes, qui la conduisirent, par une poterne dont ils avaient la clef, hors du château. Arrivés là, ils prirent un sentier qui conduisait à une forêt. Dès lors, Godelièvе vit bien que sa mort était résolue; mais songeant en même temps que

toute résistance était inutile, elle se décida à mourir chrétiennement, et continua de marcher entre ses deux guides en priant tout bas.

Arrivés à un carrefour de la forêt où était une petite chapelle, au pied de laquelle coulait une source, Godelièvе demanda à s'agenouiller un instant devant l'image de la Vierge, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire chaque fois qu'elle passait en cet endroit. Hacca et Lambert le lui permirent, et tandis qu'elle était à genoux et priant, ils préparèrent le lacet avec lequel ils devaient l'étrangler; si bien que, lorsqu'ils virent que sa prière touchait à sa fin, ils lui jetèrent le lacet autour du cou, et tirèrent de toutes leurs forces afin de la mettre à mort. Mais voyant que, malgré leurs efforts, l'agonie de la pauvre femme était si longue qu'ils s'en effrayaient eux-mêmes, ils la traînèrent jusqu'à la source, et lui plongèrent la tête dans l'eau jusqu'à ce qu'elle fût à la fois noyée et étranglée. Alors ils la prirent dans leurs bras, la reportèrent au château, rentrèrent par la poterne, et la suspendirent aux barreaux de la fenêtre, afin que l'on crût que, lassée de la vie, elle s'était étranglée elle-même.

En effet, quand le lendemain au matin la suivante de Godelièvе entra dans sa chambre, elle ne fit aucun doute que sa pauvre maîtresse, dont elle connaissait les chagrins, n'eût mis elle-même un terme à sa propre vie, et elle redescendit en pleurant annoncer cet événement à toute la maison. Aussitôt Lambert monta à cheval pour aller, disait-il, faire part de cette nouvelle terrible à son maître, tandis que Hacca restait au château pour faire tous les préparatifs de l'enterrement de la comtesse.

Le soir, Berthulfe arriva. La comtesse était déjà couchée dans son cercueil, et cependant, comme s'il doutait encore de la perte qu'il avait faite, il voulut voir le cadavre, et étant entré dans la chambre, il s'approcha de la bière. Au même instant, du cercle bleuâtre que la corde avait tracé autour du cou de la victime, le sang jaillit avec une telle violence, que le comte mit sa main devant son visage pour s'en garantir. Certain alors qu'elle était bien morte, il donna l'ordre qu'elle fût enterrée avec toute la pompe qui appartenait à son rang.

Le comte porta le deuil un an; puis, au bout de cette année, il se remaria, et de cette nouvelle liaison une fille lui naquit d'une merveilleuse beauté; mais bientôt on s'aperçut, quoiqu'elle eût des yeux magnifiques, et que ces yeux fussent tout grands ouverts, que la pauvre enfant était aveugle.

Comme la nouvelle châtelaine de Ghistelle adorait la petite Ethelinde, on fit venir de tous côtés des mires et des médecins; mais toute la science humaine échoua, comme si les yeux de la jeune fille étaient scellés du sceau divin.

Ethelinde grandit et atteignit ainsi l'âge de neuf ans, recevant une éducation religieuse, et, quoiqu'elle continuât d'être aveugle, allant par tous les environs du château suivie de sa nourrice, qui était restée auprès d'elle, et qui s'émerveillait sans cesse qu'un enfant qui ne voyait pas clair pût aller ainsi par tous les chemins. Un de ceux qui lui étaient familiers, au reste, était celui de la Vierge du bois; c'était là que, presque tous les matins et tous les soirs, la petite Ethelinde, qui avait pris cet endroit en affection, ve-

nait faire sa prière. Son père, au contraire, qui savait que c'était là que sa femme avait été étranglée et noyée, ne passait jamais devant la chapelle et la source qu'au grand galop de son cheval, et sans même regarder de leur côté.

Il advint qu'un jour que la jeune fille priait, agenouillée devant la chapelle, elle entendit le galop d'un cheval, et reconnut que ce cheval était celui de son père. Elle se retourna, en conséquence, au moment où il passait pour le saluer de la tête; mais Berthulfe, au lieu de s'arrêter, pressa le pas, de sorte que, comme il avait plu pendant la nuit, le cheval, avec ses pieds de derrière, envoya de la boue au visage de l'enfant.

Ethelinde alors se leva, et, sans même appeler sa nourrice, qui était à quelques pas d'elle, elle se dirigea vers la source, et s'étant penchée sur son bord, elle prit de l'eau dans le creux de sa main et se lava le visage.

Tout à coup elle poussa un cri de joie. L'eau miraculeuse, en touchant ses yeux, en avait fait tomber le voile qui les couvrait. Ethelinde n'était plus aveugle.

L'enfant revint toute courante au château et alla se jeter dans les bras de la comtesse en criant :

— Ma mère! je te vois.

Le bruit de ce miracle se répandit. On sut par quel hasard il s'était fait et quelle cause l'avait produit. Les aveugles des environs se firent conduire à la source, et à peine l'eau sainte eut-elle touché leurs yeux que tous furent guéris.

Mais celui sur qui ce prodige fit la plus vive impression, fut Berthulfe lui-même. La sanctification de cette eau qui était un secret pour tout le monde, n'en était pas un pour

lui, car c'était dans cette eau que Godelièvе avait rendu le dernier soupir.

Un jour, il monta donc à cheval, et s'en étant allé à Bruges, il se jeta aux pieds de Charles le Bon, lui avoua tout, et lui demanda seulement grâce de la vie, afin qu'il eût le temps de sauver son âme par la prière et par les bonnes œuvres. Charles le Bon y consentit, et le même jour, moins un douaire pour la comtesse et une dot pour Ethelinde, le châtelain de Ghistelle fit l'abandon de tous ses biens pour l'établissement d'un couvent de religieuses et pour l'érection d'une église.

Quant à lui, il prit l'habit monastique dans l'abbaye de Bergues, où il mourut.

Ce fut quelque temps après la consécration de cette jolie église, que Thiéry d'Alsace rapporta de la Terre-Sainte, et déposa dans la chapelle de Saint-Basile sur le Bourg, une portion du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il avait reçue du patriarche de Jérusalem comme récompense de son courage.

La partie inférieure de la chapelle où il fut déposé existe encore aujourd'hui, et l'on y trouve dans une crypte un bas-relief curieux comme monument de l'art byzantin, lequel représente le baptême de Notre Seigneur Jésus-Christ.

La partie supérieure remonte à 1533. La date en est précisée par une pierre de la façade où se trouve le millésime. Au reste, pour les amateurs de gothique, elle n'eût point fait de doute; son ornementation ayant toute la grâce, toute la ténuité et toute la souplesse particulière à l'architecture du commencement du XVI^e^ siècle.

Le dernier maire de Bruges se disposait, en 1810, à faire démolir le chef-d'œuvre du moyen âge, lorsque heureusement Napoléon, qui se trouvait en ce moment dans la ville, s'opposa à ce meurtre, en disant que la chapelle du Saint-Sang, avec sa tourelle gracieuse et élancée, lui rappelait les édifices de la Syrie. Ainsi quand Napoléon ne pouvait pas fonder il conservait.

Quant aux fonctions du Saint-Sang à Bruges, ce sont à peu près celles du sang de saint Janvier à Naples. En 97, il disparut à la grande douleur des Brugeois ; mais aussitôt que le calme fut rétabli, celui qui avait fait, au péril de sa tête, ce vol pieux, s'empressa de rendre la relique à la chapelle.

A partir du XIVe siècle commence la grande splendeur de Bruges. En 1393, un tir à l'arc ayant eu lieu à Tournay, 587 tireurs s'y réunirent venant de 48 villes différentes, au nombre desquelles s'était fait inscrire Paris. Les Brugeois n'y remportèrent pas le prix de l'arc, c'est vrai, mais ils y remportèrent celui *de la plus riche tenue.*

En 1429, cette splendeur s'augmenta encore des fêtes que donna, à propos de son mariage avec Isabelle de Portugal, le comte Philippe le Bon.

Ce fut, comme on le sait, au milieu de ces fêtes, et pour venger des plaisanteries des jeunes seigneurs le blond un peu hasardé de sa jeune épouse, que Philippe le Bon institua l'ordre de la Toison d'or.

Ce fut à Bruges aussi qu'eurent lieu les cérémonies du mariage de Charles le Téméraire : Et ce fut à Bruges, où il était entré triomphant, que son cadavre fut rapporté par les soins de Charles-Quint, son petit-fils, en 1550, c'est-à-

dire soixante-treize ans après sa mort. Pendant tout cet intervalle, il était resté dans l'église de Saint-Georges à Nancy.

Charles le Téméraire trouva, déjà endormie dans la chapelle où on le conduisait, Marie de Bourgogne, sa fille. On le coucha côte à côte auprès d'elle, et en 1558 Philippe II ordonna qu'un tombeau semblable à celui qui couvrait déjà le corps de la fille, et qui lui avait été élevé par ordre de Marie d'Autriche, fût construit pour le père. On trouve dans un compte de 1568 que la dépense de ce tombeau s'éleva à 24,595 florins.

C'est là qu'ils sont encore couchés aujourd'hui, dans la troisième chapelle à droite en entrant. Charles est couvert de sa cuirasse de bataille, ayant la couronne souveraine en tête, l'ordre de la Toison d'or sur sa poitrine, un lion à ses pieds, son casque à sa droite et ses gants à sa gauche, avec sa devise qui est bien à la fois celle du héros de Montlhéry et du fou de Morat :

Je l'ay empris (entrepris), bien m'en advienne.

Ce tombeau, l'un des plus magnifiques qui se puisse voir, est tout en cuivre, et la dorure seule a coûté 24,000 couronnes de Brabant; les ornemens sont en argent et en émail, et tout à l'entour sont écussonnées les armes des principales maisons de l'Europe auxquelles il était allié.

Voici l'inscription qu'il porte. Comme on avait doré la statue, on voulut dorer le cadavre :

Ici gist très haut, très puissant et magnanime prince Charles,

duc de Bourgogne, de Lothrycke, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldres, comte de Flandres, d'Artois, de Bourgogne, palatin de Haynneau, de Hollande, de Zélande, de Namur, de Zutphen, marquis du Saint-Empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines, lequel étant grandement doué de force, de constance et de magnanimité, prospéra longtemps en hautes entreprises, batailles et victoires, tant à Mont-le-Héry, en Normandie, en Artois, en Liége que autre part, jusqu'à ce que la fortune lui tournant le doz, l'oppressa la nuit des Roys 1476 devant Nancy. Le corps duquel, déposité audit Nancy, fut depuis, par le très haut, très puissant et très victorieux prince Charles, empereur des Romains, Ve de ce nom, son petit-neveu, héritier de son nom, victoires et seigneuries, transporté à Bruges, où le roy Philippe de Castille, Léon, Arragon et Navarre, fils dudit empereur Charles, l'a fait mettre en ce tombeau à côté de sa fille et unique héritière Marie, femme et épouse de très haut et très puissant prince Maximilien, archiduc d'Autriche, depuis roy et empereur des Romains. — Prions Dieu pour son âme. — Amen.

Près du tombeau du duc Charles s'élève, comme nous l'avons dit, celui de la duchesse Marie. Comme son père, elle est couchée sur son sépulcre, transformé en lit d'honneur; comme son père enfin, elle porte le manteau royal et la couronne souveraine. Deux chiens, symbole de fidélité, sont couchés à ses pieds.

Enfin, voici l'épitaphe de la fille, qui ne le cède en rien à celle du père

Sépulture de très illustre princesse dame Marie de Bourgogne, par la grâce de Dieu archiduchesse d'Autriche, duchesse de Bourgogne, de Lothrycke, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg,

de Gueldres, comtesse de Flandres, d'Artois, de Bourgogne, palatine du Haynneau, de Hollande, de Zélande, de Namur et du Zutphen, marquise du Saint-Empire, dame de Frise, de Salins, de Malines, femme et épouse de très illustre prince Mgr Maximilien, lors archiduc d'Autriche, et depuis roy des Romains, fils de Frédéric, empereur de Rome, laquelle dame trépassa de ce siècle en laage de 25 ans, le XXVIIe jour de mars, et demoura d'elle son héritier Philippe d'Autriche et de Bourgogne, son seul fils, en laage de 3 ans 9 mois, et aussi Marguerite sa fille, en laage de quatorze mois et cinq jours. Fut dame des pays dessus quatre ans et neuf mois; fut en mariage vertueusement et grât amour vescut avec mondict sieur son mary, regrettee, plainte et plorée fut de ses sujetz, et de tous autres qui la connaissaint, autant que fut oncques princesse. — Priez Dieu pour son âme. — Amen.

Au mois de mai 1810 Napoléon, cet autre téméraire, se fit ouvrir les portes de la chapelle du duc Charles; et comme s'il eût deviné que, tout au faîte de sa gloire qu'il était, lui aussi allait avoir son Morat, son Granson et son Nancy, il laissa pieusement dix mille francs pour être employés aux embellissemens de la chapelle du duc Charles et de la duchesse Marie.

Il est vrai qu'il avait déjà emprunté à cette chapelle son plus bel ornement, dont il avait fait cadeau au musée de Paris. Nous voulons parler de la statue de la Vierge et de l'enfant Jésus, par Michel-Ange.

Voici l'histoire de ce groupe florentin que l'on est tout étonné de retrouver perdu dans les brumes de la Flandre

L'œuvre du sublime tailleur de marbre était destinée à la ville de Gênes, qui, lorsqu'elle fut finie, l'envoya prendre

par un de ses mille vaisseaux; mais comme le vaisseau revenait, il fut capturé par un de ces corsaires hollandais qui couraient alors les mers, portant au haut de leur mât un balai pour pavillon. Le corsaire se crut horriblement volé lorsqu'il vit que le bâtiment génois avait pour toute cargaison une statue de la Vierge; aussi son premier mouvement fut-il de la mettre en morceaux et de la jeter à la mer. Néanmoins il réfléchit que, si peu que valût cette image, elle valait quelque chose, et que quelque chose, à tout prendre, valait encore mieux que rien. En conséquence, il revint avec sa prise à Amsterdam, où, grâce à l'esprit artistique des Hollandais, qui était déjà développé à cette époque, il la garda deux ans sans trouver, pendant ces deux ans, un seul amateur. Enfin, un négociant de Bruges, nommé Pierre Mouseron, ayant vu le groupe, eut l'idée d'en faire cadeau à l'église de Notre-Dame.

Comme le corsaire hollandais avait hâte de se débarrasser d'un pareil fonds de boutique, il avait, en se remettant en mer, donné ordre à son commettant de s'en défaire à tout prix, de sorte que celui-ci crut avoir fait un excellent marché en prenant au mot le brave négociant de Bruges qui lui en offrait cinquante florins. De son côté, celui-ci voyant la facilité avec laquelle on lui abandonnait la marchandise, se crut volé, et offrit dix florins pour résilier le marché. Mais le commettant tint bon, de sorte que le pauvre Pierre Mouseron se trouva, moyennant cinquante florins, avoir sur le dos, comme on dit en terme de comptoir, un chef-d'œuvre de Michel-Ange. Alors comme il trouva que le cadeau en lui-même était un peu médiocre pour obtenir de l'église ce

qu'il en désirait, c'est-à-dire une sépulture dans une de ses chapelles, il s'engagea à faire exécuter à ses frais l'autel en marbre sur lequel serait déposé le groupe. Moyennant cette double promesse, qu'il accomplit religieusement, Pierre Mouseron fut enterré devant l'autel.

Au retour des Bourbons, le groupe de Michel-Ange revint prendre sa place dans la chapelle de Charles le Téméraire.

Mais les temps de prospérité passèrent vite pour la capitale de la Flandre, et avec la réforme religieuse vinrent les dissensions civiles, et à la suite des dissensions civiles la chute du commerce. Or, c'était le commerce qui faisait toute la fortune de Bruges. La ville se trouva donc peu à peu ruinée, et son opulence de quatre siècles disparut en moins de cinquante ans. Depuis lors Bruges la bruyante, tombée dans un morne silence, passa inaperçue à travers les événemens politiques qui se succédèrent : si bien, qu'à part les émeutes qui de temps en temps viennent la galvaniser, elle semble, de l'aveu même d'un de ses habitans (1), une de ces villes des contes arabes où tout semble frappé de sommeil.

Grâce au chemin de fer inauguré depuis trois jours seulement, nous trouvâmes Bruges dans un de ses accès de somnambulisme ; nous profitâmes de cette agitation inusitée pour tâcher de découvrir une voiture, des chevaux et un cocher : ce ne fut pas chose facile ; mais à force de recherches, aidés par un naturel du pays, nous y parvînmes enfin. Nous fîmes promettre au voiturier que son attelage ne se rendormirait pas pendant la route, et nous partîmes pour Blaken-

(1) Octave Delepierre, guide dans Bruges.

berghe à cette seule intention de jeter un coup d'œil sur l'Océan, que je n'avais pas vu depuis trois ou quatre ans, et dont je commençais à m'ennuyer.

Malheureusement l'Océan n'est pas visible tous les jours. Nous montâmes sur les dunes et nous cherchâmes des yeux; mais il avait mis son voile de vapeurs, et il fallut nous contenter de l'entendre gronder sourdement. Nous sûmes qu'il était toujours à la même place, et cela nous suffit.

Nous dînâmes à Blakenberghe, charmant petit village dans le goût hollandais, et tout entier peuplé de pêcheurs; puis nous revînmes coucher à Bruges.

Le lendemain nous étions de retour à Bruxelles; j'y trouvai une lettre de monsieur Van Praët : le roi, qui avait eu la bonté de s'apercevoir que nous ne nous étions pas rencontrés, m'invitait à dîner le surlendemain à Malines.

C'est qu'il y avait grande fête religieuse le surlendemain dans le chef-lieu du deuxième arrondissement de la province d'Anvers.

On y célébrait le jubilé de 850 ans en l'honneur de Notre-Dame d'Hanswyck.

LE JUBILÉ DE 850 ANS.

J'acceptai l'invitation avec d'autant plus de plaisir que, depuis que j'étais en Belgique, je n'entendais parler que du jubilé de Malines.

Il est juste de dire qu'après Notre-Dame de Lorette et Notre-Dame du mont Carmel, Notre-Dame d'Hanswyck est une des madones les plus vénérées du monde chrétien.

Comme ses rivales, sa première apparition est miraculeuse. Un bateau, d'une forme étrange et inconnue, s'arrêta un jour sur la Dyle; des pêcheurs y descendirent et y trouvèrent la statue de la Vierge, que l'on adore encore aujourd'hui. Cette station indiquait le désir qu'avait la madone qu'on lui bâtît un temple en cet endroit. On n'eut garde d'y manquer, et l'on éleva la première église, qui fut détruite en 1578 et rebâtie en 1676.

Or, il y avait juste, le 15 du mois d'août 1838, huit cent cinquante ans que la Vierge d'Hanswyck avait manifesté d'une manière si évidente sa prédilection pour les habitans de Malines, et le jubilé auquel j'étais invité à assister avait pour but de célébrer ce joyeux anniversaire.

Ce jour-là, il n'était pas question de chemins de fer; il y avait bien des départs de demi-heure en demi-heure, on avait bien augmenté chaque convoi d'une cinquante de voitures; mais, rien qu'à voir la foule qui enveloppait la sta-

tion, il était facile de comprendre que jamais les départs, si rapprochés et si considérables qu'ils fussent, ne parviendraient à enlever la moitié de cette population qui faisait queue pour l'heure à laquelle je devais être rendu à l'Hôtel-de-Ville. Je pris donc le parti de me mettre tout bonnement en quête d'une voiture, qu'avec beaucoup de peine et moyennant deux louis pour la journée je parvins enfin à trouver.

Il y a quatre lieues de Bruxelles à Malines, et cependant toute cette longue route était couverte de piétons, presque aussi pressés que le sont les soldats d'un régiment qui défile; hommes et femmes marchant gravement, comme il convient à de véritables Belges, qui croiraient indigne d'eux de s'amuser comme des *Fransche-Padden* ou des *fransquillons*. Aussi, n'y a-t-il pas de danger qu'on les confonde jamais avec les rats de Français, comme les plus polis d'entre eux nous appellent.

Au reste, le coup d'œil du cicerone bruxellois m'avait émerveillé par sa sagacité pendant les deux ou trois jours que j'étais resté dans la capitale de la Belgique. Je ne pouvais pas faire un pas hors de mon hôtel sans être assailli de gens qui offraient, les uns, de me conduire au palais du prince d'Orange, les autres à Sainte-Gudule, ceux-ci à l'Hôtel-de-Ville, ceux-là au jardin de Botanique. J'avais beau régler mon pas sur celui de l'indigène qui me précédait, accepter ses façons nationales, et siffler des airs qui n'existent pas, j'étais, je ne sais par quoi, immédiatement dénoncé comme Français. Cela, je l'avoue, m'avait fort humilié : j'avais cru que quand j'avais un pantalon à la cosaque, mes mains dans mes poches, mon ruban de Léopold à la boutonnière, et que

je ne parlais pas, j'avais l'air belge aussi bien qu'un autre; mais sur ce point je reconnus bientôt que je m'étais trompé. Aussi avais-je fini par en prendre bravement mon parti, et il y avait déjà deux ou trois jours que je ne cherchais même plus à dissimuler ma nationalité.

Il faut le dire à la louange de ces honnêtes piétons, quoique compatriote des vainqueurs d'Anvers, j'arrivai aux portes de Malines sans avoir été par trop insulté : mais à la porte il me fallut descendre; il y avait une telle foule, qu'il était défendu aux voitures de circuler.

Je mis pied à terre, et me guidant sur la tour de la cathédrale, l'une des plus belles qui existent, tout inachevée qu'elle est, je parvins enfin à la place de l'Hôtel-de-Ville. La Belgique tout entière semblait s'être donné rendez-vous à Malines. J'aurais parié pour 150,000 âmes.

Mais ce qui me restait à faire était bien autrement difficile à accomplir que ce que j'avais fait : quelque célérité que j'eusse mise à me rendre à Malines, j'étais en retard, et je trouvai l'Hôtel-de-Ville défendu par une triple barrière de soldats, au milieu desquels la musique exécutait des airs militaires.

Quand le Flamand est vêtu en simple particulier, il condescend à parler français ou à peu près; mais lorsqu'il est sous les armes, il ne comprend plus que sa langue nationale. Il en résulta que j'eus beau expliquer le plus poliment possible à deux ou trois officiers que j'étais invité à dîner par le roi Léopold, comme je n'avais pas sur moi ma lettre d'invitation, ma prose resta parfaitement inintelligible, de sorte que je n'avais plus d'autre ressource que d'essayer d'empor-

ter la position de force, lorsque j'eus le bonheur d'être aperçu par monsieur de Rodenbach, gouverneur du district, qui causait en ce moment à une fenêtre avec le roi : il me fit aussitôt remarquer à Sa Majesté, qui, voyant mon embarras, eut la bonté d'envoyer un aide de camp à mon aide. Il paraît que le mot *Place* est le même en français qu'en flamand, car à peine l'aide de camp l'eut-il prononcé, que les rangs s'ouvrirent et que je passai triomphant.

On allait se mettre à table : cependant le roi eut le temps de me présenter à la reine, pauvre jeune femme qui tombe à genoux à chaque bruit qu'elle entend venir du côté de la France; je pus lui donner de bonnes et récentes nouvelles de quelques personnes de sa famille, et je dus sans doute à cette circonstance l'accueil gracieux qu'elle me fit.

Le dîner fut court et bruyant, l'agitation que chacun semblait éprouver, et dont ce bienheureux Jubilé était cause, avait écarté ce que l'étiquette royale avait de plus rigoureux. D'ailleurs il me parut que le roi ressemblait beaucoup plus à un père entouré de sa famille, qu'à un souverain au milieu de ses sujets.

Au dessert, des députés de la procession vinrent demander pour elle la permission de se mettre en marche; elle était fort longue, et il y avait à craindre, si l'on tardait davantage, qu'elle ne pût défiler tout entière pendant le jour. Le roi répondit en se levant, et chacun courut aux fenêtres. Au même moment, les soldats qui étaient dans la rue se formèrent en haie, afin d'ouvrir un passage au milieu de la foule. Les trompettes se firent entendre, et l'on vit paraître

un détachement de chasseurs à cheval, musique en tête, et ouvrant la marche de la cavalcade.

Derrière ce détachement de chasseurs venait la musique à pied.

Puis, quatre renommées et porte-étendards de la Sainte-Vierge d'Hanswyck : là commence la procession.

Procession indescriptible, et dont nous serons forcés de citer purement et simplement le programme, en nous contentant de dire que, contre l'habitude, ce programme était exactement suivi.

Trente-six jeunes filles à cheval représentant allégoriquement les litanies de la Sainte-Vierge, toutes portant à la main droite une bannière blanche, et à la main gauche, les unes, la maison d'or, les autres le miroir de pureté;

Le chœur des anges, tenant des harpes à la main et chantant des hymnes en l'honneur de la Vierge;

Un premier char représentant la reine des anges, précédé de trois génies;

Un deuxième char représentant la reine des patriarches, précédé de trois génies;

Un troisième char représentant la reine des prophètes, précédé de trois génies;

Un quatrième char représentant la reine des apôtres, précédé de trois génies;

Un cinquième char représentant la reine des martyrs, précédé de trois génies;

Un sixième char représentant la reine des confesseurs, précédé de trois génies;

Un septième char représentant la reine des vierges, précédé de trois génies;

Un huitième char représentant la reine de tous les saints, précédé de trois génies;

La grande harmonie de Malines;

La Vierge de Malines, entourée de neuf jeunes filles à cheval, représentant les vertus de la ville de Malines;

Officiers d'ordonnance, aides de camp du roi et grands officiers de la cour précédant le char royal;

Un neuvième char représentant la famille royale entourée des principales vertus qui lui sont propres;

Navire représentant le bien-être de la patrie;

Le cheval Bayard, monté par les quatre fils Aymon, accompagné de ses poulains;

La famille des géans;

Le grand-père des géans en empereur romain;

Deux chameaux montés par *des* petits amours;

La roue de la fortune;

Détachement de cavalerie fermant la marche de la cavalcade.

La procession avait eu raison d'envoyer des messagers à Sa Majesté pour la prier de presser son dîner, car elle mit près de trois heures à passer : il est vrai qu'elle se composait de plus de trois cents personnes et de quatre cents chevaux, et que chaque groupe s'arrêtait devant les fenêtres royales pour chanter ses hymnes.

Quant à moi, j'étais émerveillé, je l'avoue; je me trouvais transporté au milieu d'une fête du quinzième siècle avec tout son luxe religieux. Malines avait mis au jour ses plus beaux

enfans pour faire les amours, et ses plus belles jeunes filles pour faire les anges et les génies : tout cela couvert de bijoux, de velours et de soie. Tel page de dix ans portait sur lui pour trente mille francs de dentelles ; le total des dépenses était de cent cinquante mille francs. Or, Malines n'a que vingt-cinq mille âmes de population, et aucune autre ville n'avait concouru au luxe qu'elle déployait ce jour-là. Ce luxe aurait pu être mieux appliqué ; la forme des ailes des anges n'était pas du plus pur *Beato Angelico ;* la coupe des robes aurait pu prendre une allure plus divine si elles eussent été taillées sur un dessin de Louis Boulanger ; enfin, ces jockeys en casquettes de velours et en vestes rondes, qui se glissaient furtivement dans cette céleste société, sous prétexte de tenir les chevaux en bride, nuisaient un peu à l'harmonie de l'ensemble. Mais de nos jours, comme on sait, il n'y a si bonne société où il ne se mêle quelques faquins : il ne faut donc pas être trop difficile.

Trois des personnages de la procession devaient avoir l'honneur d'être reçus par le roi et par la reine : c'étaient la vierge de Malines et les deux enfans représentant le roi et la reine des Belges.

En effet, en arrivant à la porte de l'Hôtel-de-Ville, la vierge de Malines mit pied à terre, et laissant à cheval les vertus de la ville de Malines, elle monta dans la chambre où était le roi, lui débita en pur flamand un compliment auquel le roi répondit dans la même langue. La reine détacha une agrafe et la lui donna, moyennant quoi la vierge se retira fort contente, et fit place au petit roi et à la petite reine des Belges.

Ceux-ci descendirent de leur char sans s'inquiéter davantage des vertus qui sont propres à la famille royale, que ne l'avait fait la vierge de celles de la ville de Malines, et montèrent à leur tour. On avait sans doute donné d'avance aux parens le programme du costume du roi Léopold et de la reine Louise, car leurs deux représentans étaient vêtus absolument de la même manière, le petit roi portant les mêmes ordres, et la petite reine les mêmes bijoux. Le grand roi et la grande reine embrassèrent leurs miniatures, leur bourrèrent les poches de bonbons et de gâteaux, et les deux bambins enchantés remontèrent sur leur char, combinant de quelle façon ils pourraient conserver un air grave tout en grignottant leurs dragées.

Lorsque tout fut passé, jusqu'au vaisseau représentant le bien-être de la patrie, lequel allait sur des roulettes, jusqu'à la famille des géans, jusqu'au cheval Bayard, monté par les quatre fils Aymon, et entouré de ses coquecigrues, le roi se retourna de mon côté :

— Eh bien ! me dit-il, que pensez-vous de cela ?

— Sire, répondis-je, je pense que la Belgique tout entière est personnifiée dans la fête que Malines nous donne aujourd'hui. Un mystère du moyen âge qu'on vient voir par des chemins de fer !

En effet, ce n'est point un des moindres bouleversemens de notre époque que de voir un prince protestant être devenu de fait le roi très chrétien.

Il y avait à la suite de cela je ne sais quelle cérémonie à l'église de Notre-Dame d'Hanswyck ; le roi eut la bonté de m'offrir une place parmi ses aides de camp ; mais je remer-

ciai, en lui demandant la permission de prendre congé de lui, attendu que je quittais Bruxelles le lendemain matin, et que je n'étais pas sans inquiétude sur la manière d'y retourner, vu que les chemins de fer devaient être sans doute toujours encombrés, et que, selon toute probabilité, ma voiture était perdue. Le roi sentit la validité de pareilles raisons, et me rendit ma liberté.

J'en profitai immédiatement pour me mettre en quête de mon cocher, je courus à la porte où je l'avais quitté; mais, comme je l'avais prévu, il n'y était pas. Je revins à l'Hôtel-de-Ville où je retrouvai monsieur de Rodenbach, qui m'offrit avec une obligeance charmante, à moi et aux personnes qui m'accompagnaient, un asile provisoire qui deviendrait définitif si notre cocher ne se retrouvait point. Nous acceptâmes, et monsieur de Rodenbach mit toute la police du district aux trousses de mon homme.

A neuf heures du soir, on vint nous annoncer qu'on l'avait retrouvé ivre mort dans les cuisines de l'Hôtel-de-Ville, tandis que de leur côté ses chevaux mangeaient l'avoine du roi. Le drôle avait pensé que puisque j'étais invité, il l'était aussi, et il avait agi en conséquence.

Nous revînmes à Bruxelles beaucoup plus vite que nous n'étions allés à Malines. L'hospitalité royale produisait son effet.

HOTEL D'ALBION.

Le lendemain, nous nous confiâmes de nouveau, non pas à un cocher ivre et à deux chevaux bien repus, mais à un mécanicien, à deux rails et à une trentaine de sacs de charbon, moyennant lesquels nous fîmes les dix-huit lieues qui séparent Liége de Bruxelles en quatre ou cinq heures. Quand je dis les dix-huit lieues, je me trompe; nous n'en fîmes guère que dix-sept, attendu que le chemin de fer s'arrête à je ne sais combien de myriamètres de Liége. Là, nous tombâmes au milieu d'une armée d'omnibus, dont les cochers se précipitèrent sur nous. Après avoir été une dizaine de minutes tiraillé en tous sens, je restai la propriété de l'un d'eux qui m'enfourna dans sa machine; je criais comme un dératé après mes malles, mes paquets et mes livres, et je voulais sauter à toute force à bas du fourgon : malheureusement j'étais juste le quatorzième, de sorte que sans s'inquiéter aucunement de mes réclamations, l'homme au marchepied ferma la porte, poussa un ressort, cria au cocher : Complet! et nous partîmes au galop pour la patrie de Malherbe, de Régnier et de Grétry. Après avoir roulé ainsi trois quarts d'heure à peu près, pendant la dernière partie desquels il s'était arrêté pour donner la liberté à quatre ou cinq de mes compagnons, l'omnibus fit une nouvelle pause, l'homme du marchepied rouvrit la portière, et s'adressant à moi :

— C'est ici votre hôtel, me dit-il.

— Ah ! Et comment s'appelle mon hôtel ?

— L'hôtel d'Albion.

— Et mes paquets ?

— Ils viendront dans un instant.

— Mais comment les reconnaîtra-t-on ?

— Vos noms sont dessus ?

— Oui.

— Eh bien ! soyez tranquille.

Je descendis de l'omnibus qui repartit au galop, et je me trouvai, la canne à la main, devant l'hôtel d'Albion.

J'attendis un instant pour voir si quelqu'un ne viendrait pas au-devant de moi ; mais voyant que la porte restait fermée, je pris le parti de me présenter moi-même. J'entrai donc, et je demandai à souper et une chambre.

L'hôtesse dormait dans un coin de la cuisine ; elle releva la tête et me regarda d'un air si parfaitement étonné, que je crus que j'avais pris une porte pour une autre, et que j'étais entré chez quelque honnête bourgeoise, où je n'avais nullement droit de faire une pareille demande. Mais en jetant les yeux autour de moi, je reconnus, à la façon dont étaient disposés la batterie de cuisine et les fourneaux, que je n'avais rien à me reprocher.

— Monsieur désire quelque chose ? me demanda l'hôtesse.

— Mais sans doute, je désire quelque chose.

— Alors, si monsieur veut dire ce qu'il désire ?

Je crus que je ne m'y étais pas pris assez poliment, et que

la compatriote de Mathieu Laensberg voulait me donner une leçon de courtoisie.

— D'abord, répondis-je, je désire savoir des nouvelles de votre santé.

— Monsieur est bien bon, et la sienne ?

— La mienne n'est pas mauvaise, seulement j'ai grand'faim.

— Monsieur est Belge ? reprit l'hôtesse sans avoir l'air de comprendre l'allusion adroite par laquelle je revenais à mon affaire.

— Pardon, je suis Français.

— Ah ! mille excuses ! c'est que nous n'aimons pas beaucoup loger les Flamands, nous autres Wallons. Mais si monsieur est Français, c'est autre chose : il n'a qu'à parler.

— Eh bien ! je désirerais souper, parole d'honneur !

— Oh ! il est bien tard pour souper.

— Raison de plus, ce me semble.

— A la place de monsieur, continua la bonne femme d'un air détaché, je ne souperais pas.

— Pourquoi cela ? s'il vous plaît !

— Monsieur déjeunerait mieux demain matin.

— Je compte très bien déjeuner demain matin, même en soupant ce soir; voyons, qu'y a-t-il dans ce garde-manger ?

— Ah ! dit l'hôtesse sans bouger de sa place, si monsieur était venu avant-hier ! C'était avant-hier qu'il était bien garni, le garde-manger ! C'était jour de marché avant-hier, de sorte que nous avions des poulets, des canards, des perdrix.

— Ecoutez, dis-je en l'interrompant, je ne vous demande

pas un souper à trois services. Si vous n'avez pas de poulets, pas de canards... (je m'arrêtais entre chaque volatile que je nommais) pas de perdrix... Non? pas de perdrix... (l'hôtesse secoua la tête.) Eh bien! si vous n'avez ni poulets, ni canards, ni perdrix, vous avez bien un morceau de bœuf ou un morceau de veau froid, hein?

— Oh! monsieur, si ç'avait été hier, me répondit l'hôtesse; oh! oui, il y avait un fier morceau de bœuf et un joli morceau de veau! parce qu'hier, voyez-vous, c'était jour de boucherie.

— Eh bien! mais, de ces deux morceaux-là, il ne vous reste pas de quoi en faire un?

— Absolument rien; un Flamand a mangé le reste il n'y a pas plus de deux heures. Vous n'êtes pas Flamand, vous!

— Mais non, je vous ai déjà dit que j'étais Français.

— Ah! c'est vrai! C'est que nous ne pouvons pas les souffrir, les Flamands, nous autres Wallons.

J'espérai en tirer quelque chose en disant comme elle.

— Effectivement, repris-je, c'est un triste peuple que le peuple flamand; cependant il a cela de bon, que dans ses auberges, à quelque heure qu'on y arrive, on trouve toujours quelque chose à manger.

— Eh bien! mais, est-ce que vous croyez qu'on meurt de faim chez nous?

— On ne meurt jamais de faim, répondis-je, en faisant, pour économiser le dialogue qui commençait à traîner un peu en longueur, une demande de ma réponse; on ne meurt jamais de faim quand on a du beurre et des œufs.

— Oh! ici dit l'hôtesse, c'est le pays du bon beurre, le pays wallon!

— A la bonne heure!

— Malheureusement, on a l'habitude ici de ne le battre qu'une fois par semaine.

— Et quel jour?

— Le vendredi.

— Nous sommes?

— Le mercredi.

— Ainsi, vous n'avez plus que du beurre fort.

— Nous n'en avons plus du tout; ah! bien oui! jamais nous ne gardons de beurre fort. Notre beurre frais est trop bon pour qu'il en reste!

— Alors, que voulez-vous! donnez-moi des œufs : je m'en contenterai.

— Ce matin, j'en avais quatre douzaines.

— Je n'ai pas besoin de tout cela; faites m'en cuire cinq ou six à la coque.

— Il faut vous dire que nous autres gens du pays wallon nous faisons des élèves.

— Des élèves en chirurgie?

— Oh! je vois bien que vous n'êtes pas Flamand! vous êtes farceur. Tant mieux, parce que nous autres Wallons, voyez-vous, nous ne pouvons pas...

— Bon, bon! c'est dit : vous ne pouvez pas souffrir les Flamands, n'est-ce pas? Vous avez raison; revenons à nos œufs.

— Eh bien! les œufs, je les ai donnés à couver.

— Que le diable vous emporte ! Comment, il ne vous en reste pas un seul ?

— Ah ! si fait, je crois qu'il me reste un œuf de dinde.

— Un œuf de dinde n'est point méprisable ; où est-il, cet œuf ?

— Il est tout frais pondu, celui-là ; il est de ce matin.

— Bon.

— Avec cela, vous allez souper comme un Dieu. Tenez, continua l'hôtesse en ouvrant la porte de l'armoire, est-il gros !

En effet, il était de la taille d'un œuf d'autruche.

— Allons vite, une bouilloire, je meurs de faim.

— Pardi ! ce ne sera pas long, allez ; il y a toujours de l'eau devant le feu ici. Tiens, tiens ! ajouta l'hôtesse en prenant l'œuf.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je effrayé de son air stupéfait.

— C'est encore ce gueusard de Valentin qui m'aura fait ce tour-là !

— Quel tour ?

— Il est soufflé !

— Qui est-ce qui est soufflé ?

— Pardine, l'œuf !

— Comment, soufflé ?

— Oui, soufflé. Imaginez donc que ce petit gueux-là c'est pire qu'une belette ! il est fou des œufs : quand il peut en dénicher un, c'est fini ; il lui fait un trou à chaque bout avec une épingle, il le souffle dans sa main et il le gobe tout chaud. C'est excellent pour l'estomac les œufs tout chauds.

— Comment ! et le misérable a gobé celui-là ?

— Oh ! mon Dieu ! oui.

— Un œuf de dinde !

— Tout de même. Aussi faut-il voir comme il profite ! il est fort comme un Turc. Oh ! c'est un bien bel enfant, allez ! Vous le verrez demain.

— Oh ! oui, je demande qu'on me le présente, je lui ferai mon compliment. Quelle canaille !

— Eh ! madame l'hôtesse, dit un portefaix en ouvrant la porte de la rue, voilà les effets du monsieur Belge qui est descendu chez vous.

Je reconnus ma malle à la lueur de la lampe, et j'allai à la porte ; le conducteur de l'omnibus ne m'avait point trompé : tout y était.

— Vous êtes donc Belge ? me demanda l'hôtesse.

— Eh ! non, vraiment, je ne suis pas Belge, je suis Français. Voulez-vous voir mon passeport ?

— Alors, pourquoi dis-tu que monsieur est Belge ? reprit l'hôtesse en s'adressant au portefaix.

— Dame ! moi, je dis qu'il est Belge parce qu'il vient de Bruxelles.

— Mais au fait, dit l'hôtesse, comme frappée de la justesse de ce raisonnement.

Je vis que les choses tournaient mal pour moi, et qu'après n'avoir pas eu de souper, je pourrais bien n'avoir pas de lit. Je me hâtai donc de tirer mes malles dans la cuisine et de payer le commissionnaire. Alors, appelant la servante, je lui dis de porter mes effets à ma chambre.

— Votre chambre ? En avez-vous une ? me répondit la fille.

— Je n'en ai pas encore, mais j'espère que votre maîtresse voudra bien m'en donner une.

— *Vergenie*, conduisez monsieur au numéro trente-cinq, dit l'hôtesse.

— Voulez-vous venir, monsieur le Flamand, me dit la fille en prenant la chandelle,

— Au moins, dis-je, en poussant un gros soupir, faites-moi porter dans ma chambre un morceau de pain, de l'eau et du sucre.

— On vous portera tout ce qu'il vous faudra, soyez tranquille.

— Allons, bonsoir.

— Bonsoir. Sont-ils difficiles ces Flamands!

J'avais du malheur : A Bruxelles je ne pouvais pas passer pour un Belge, et à Liége on ne voulait pas me reconnaître pour un Français.

Je suivis *Vergenie*, comme l'appelait l'hôtesse en langue wallonne, jusqu'au troisième étage; là, elle s'arrêta enfin et m'ouvrit la porte d'une chambre, que d'après les abords, je l'avoue, je ne m'attendais pas à trouver si propre!

— Là, dit *Vergenie* en posant la chandelle sur la cheminée, j'espère que vous serez bien, monsieur le Flamand?

— A merveille, répondis-je; seulement n'oubliez pas mon pain, mon eau et mon sucre.

— On va vous monter ça tout à l'heure.

— C'est bien, j'attends.

— Eh bien! c'est cela, attendez, dit la fille, et elle s'en alla.

J'attendis une bonne demi-heure, puis voyant que rien ne

venait, je pris ma chandelle et je descendis. Tout le monde était couché dans la maison. Je tirai ma montre, il était dix heures et demie. Je remontai dans ma chambre, et j'écrivis sur mon album de voyage :

— Ne pas oublier l'hôtel d'Albion.

LIÉGE VUE EN DÉJEUNANT.

J'étais tellement fatigué que, malgré la dureté de mon lit, je ne me réveillai le lendemain qu'à neuf heures du matin. Je me levai aussitôt, et comme, d'après ce qui s'était passé la veille, je jugeais inutile de demander à déjeuner, je me fis aussitôt indiquer la maison de monsieur Polain, archiviste, pour lequel j'avais une lettre de recommandation ; il demeurait rue Pierreuse, près de la citadelle : il y avait pour une bonne demi-heure de chemin de l'hôtel chez lui. J'y arrivai avec une faim d'enragé.

Monsieur Polain vint au-devant de moi, je me nommai, et je lui remis ma lettre, qui était de monsieur Van Praët. Il eut la politesse, quand il sut qui j'étais, de ne pas jeter les yeux dessus; mais j'insistai, et il finit par la lire.

— Monsieur, lui dis-je quand il eut fini, vous êtes lié avec monsieur Van Praët, n'est-ce pas ?

— C'est mon ami.

— Sa recommandation est pressante?

— Il me prie, en son nom et au nom de Sa Majesté le roi des Belges, de faire tout ce qui pourra vous être agréable.

— Et vous êtes disposé, monsieur, à faire honneur à la prière de votre ami et au désir du roi?

— En tout point.

— Eh bien! monsieur Polain, vous pouvez faire une chose qui me sera extrêmement agréable.

— Laquelle? Parlez à l'instant même.

— Ce serait de m'offrir à déjeuner.

— Comment! s'écria monsieur Polain, mais avec le plus grand plaisir. Vous n'avez donc encore rien pris ce matin?

— Je n'ai pas mangé depuis Bruxelles.

— Depuis Bruxelles! et quand donc êtes-vous arrivé?

— Hier soir.

— Et vous n'avez pas soupé?

— Je n'ai pas pu obtenir un morceau de pain et un verre d'eau.

— Mais où donc êtes-vous logé?

— A l'hôtel d'Albion.

— C'est cependant le meilleur de la ville.

— Eh bien! j'en fais mon compliment aux autres.

— Mais vous devez mourir de faim?

— Littéralement.

— C'est incroyable.

— Je vous demande pardon; il n'y a rien d'incroyable à cela : il y a juste vingt-quatre heures que j'ai mangé, et il est bien permis au bout de vingt-quatre heures d'avoir faim.

— Je ne dis pas cela, reprit monsieur Polain en riant; je dis qu'il est incroyable que vous n'ayez pu obtenir à souper.

— Tenez, il faut que je vous avoue une chose, répondis-je, c'est que je crois qu'on m'a pris pour un Flamand, et que c'est cela qui m'a fait du tort.

— Oh ! alors, cela ne m'étonne plus. Il faut vous dire que notre mariage avec la Belgique est une espèce de mariage de raison; nous vivons séparés de corps, si bien que, lorsqu'un Liégeois va à Louvain, il dit : je vais en Flandre.

— Mais vous, lui dis-je, vous me reconnaissez bien pour Français, n'est-ce pas?

— Oui, pour tout ce qu'il y a de plus Français; aussi, nous allons déjeuner, soyez tranquille.

Cependant, malgré cette assurance, comme la porte de la salle à manger était ouverte, et que, du salon où nous étions, il m'était facile de voir qu'il ne s'y faisait aucun apprêt, je commençais à avoir quelques inquiétudes; mais, au bout d'un instant, on vint annoncer que nous étions servis.

— Venez, me dit monsieur Polain, je vous donne à déjeuner sur ma terrasse; de là vous verrez la ville tout entière : je veux vous raccommoder avec elle.

— Ma foi ! lui dis-je, vous avez pris le bon moyen; c'est une bien belle ville qu'une ville qu'on voit en déjeunant.

— J'espère que vous ne vous en dédirez pas.

En effet, je jetai à la fois un cri de joie et un cri d'admiration; un cri de joie à l'aspect du déjeuner, un cri d'admiration à l'aspect de la ville; aussi m'établis-je à table de manière à voir l'une, tout en faisant fête à l'autre.

Comme je présume que la description de ce bienheureux déjeuner, si désiré qu'il ait été par moi, serait d'une médiocre importance pour le lecteur, je me contenterai de signaler deux vins, que je recommande aux amateurs : l'un est un vin de Moselle de la montagne Noire, année 1834 ; l'autre est un vin du Rhin, intitulé lait de la Vierge, millésime indifférent.

La ville fumeuse qui était couchée à mes pieds fut fondée vers 550, par saint Monulphe, évêque de Tongres. Ce digne prélat, en se rendant au château de Chièvremont, fut frappé de la beauté du site, et résolut d'y bâtir une église à saint Côme et à saint Damien ; la légende ajoute que les gens de l'évêque aperçurent à cet endroit une croix flamboyante, mais comme elle n'insiste pas autrement là-dessus, il est permis de croire que ce sont des propos de laquais.

Au commencement du VIIIe siècle, Saint-Hubert transporta à Liége le siége de l'évêché, qui avait déjà été transporté de Tongres à Maëstricht : Liége commençait donc à prendre sérieusement sa place dans le monde, lorsqu'en 882 elle fut dévastée par ces Normands prédits par les larmes de Charlemagne.

Le pieux empereur n'était plus là pour chasser ses vieux ennemis, ou pour réparer les désastres qu'ils avaient faits ; mais la Providence envoya aux Liégeois l'évêque Notger, ancien abbé de Saint-Gall, qui, pendant un épiscopat de trente-cinq années, refit la ville plus belle qu'elle n'avait jamais été. Aussi, un vers contemporain consacre-t-il la reconnaissance due par Liége au pieux évêque. Le voici :

Notgerum Christo, Notgero cætera debes.

C'est-à-dire :

Tu dois Notger au Christ, et le reste à Notger.

C'est, comme on voit, lui faire la part belle ; mais Notger ne méritait pas moins. Lorsqu'il vint s'établir à Liége, la ville, toute pauvre et malheureuse qu'il la trouva, était rançonnée par un petit tyranneau, qui habitait ce fameux château de Chièvremont, où se rendait le bon saint Monulphe lorsque le site où est bâtie aujourd'hui la ville de Liége eut le bonheur de lui plaire. Plus les tyrans sont petits, plus ils sont tracassiers : celui-là se mêlait des affaires de tout le monde ; il connaissait les revenus de chacun, et il lui fallait sa dîme sur tout : grains, argent et femmes ; ce qui était devenu insupportable aux bons Liégeois. Cependant, comme le seigneur Idriel (le nom ne fait pas le tyran, comme on le voit) ; cependant, dis-je, comme le seigneur Idriel habitait le château de Chièvremont, et que le château de Chièvremont, ancienne forteresse des rois de la première race, était situé sur des rochers inaccessibles, il fallait bien en prendre son parti et faire contre fortune bon cœur ; c'est ce que faisaient les bons Liégeois, tandis que l'évêque Notger, moins endurant, ruminait un moyen de se débarrasser de l'ennemi commun. Ce moyen, Idriel le lui fournit lui-même.

La femme d'Idriel venait d'accoucher d'un fils ; comme ce fils était fort désiré dans la maison, attendu que le noble seigneur n'avait encore que des filles, il résolut de donner un grand éclat à son baptême. Peut-être s'étonnera-t-on qu'un

tel vaurien songe à faire baptiser son fils, mais il y a des exemples de ces anomalies. Idriel était dévot : c'était sa faiblesse ; il avait pris pour devise : *Ennemi de tous, ami de Dieu seul* ; ce qui n'était qu'une pure fatuité, on le comprend bien, Dieu étant plus difficile que cela dans le choix de ses amis, comme le prouve le proverbe : Beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Tant il y a qu'Idriel voulant faire baptiser son fils et désirant que la chose fût faite en conscience, envoya prévenir Notger de se tenir prêt pour le baptême. C'était l'occasion qu'attendait depuis si longtemps le bon évêque. Il fit répondre en conséquence qu'il se rendrait le lendemain, à cinq heures du soir, avec tout son clergé, au château de Chièvremont.

Le lendemain, l'évêque convoqua à l'évêché vingt-cinq des plus braves et des plus forts Liégeois de sa connaissance, en leur ordonnant de venir, tout armés, et chacun de son côté, afin qu'on ne se doutât de rien. Quand il les tint dans une salle basse de son palais, il fit apporter des chappes et des soutanes, les transforma en chantres et en sacristains, donna à l'un la croix, à l'autre l'encensoir, commanda à ceux qui ne portaient rien de chanter à tue-tête pour n'avoir pas l'air d'intrus ; puis, après leur avoir fait s'assurer une dernière fois que les lames ne tenaient point aux fourreaux, il prit avec ses vingt-cinq hommes le chemin du château de Chièvremont

Idriel l'attendait sur la porte avec sa fille Isabelle, sa femme Bertha, et son nouveau-né, qui n'avait pas encore de nom. Il se mit humblement à la suite de l'évêque, en chantant les répons, et entra ainsi dans l'église.

Alors, l'évêque se voyant introduit au centre du château, jugea que le moment favorable était venu, et levant la sainte hostie qu'il tenait cachée pour cette grande occasion : « Au nom du Dieu vivant dont vous voyez l'image entre mes mains ! s'écria-t-il ; au nom du chef véritable de l'Eglise ; au nom de l'empereur ; au nom de l'Eglise de Liége, moi, Notger, je prends possession du château de Chièvremont. A ces mots, qui devaient être le signal, chantres, bedeaux et sacristains tirèrent leurs épées et voulurent se jeter sur Idriel, que le saint évêque avait recommandé de prendre vivant. Malheureusement on ne peut pas être à la fois un pieux prélat et un grand général. Notger avait commis une faute de stratégie en ne laissant pas Idriel s'engager davantage dans l'église : or, comme il était près de la porte, il se sauva, entraînant sa femme et ses deux enfans, et se précipita avec eux du haut en bas des murailles : ce qui fit que, si Satan eut plus que son compte, Dieu n'eut pas le sien.

Au reste, comme cela revenait au même pour les habitans de Liége, ils n'en furent pas moins reconnaissans à leur évêque, et ayant démoli le château, de ses pierres mêmes ils bâtirent une chapelle.

Une fois débarrassé d'Idriel, Notger consacra ses soins tout entiers à l'embellissement de la ville. La Meuse ne coulait pas encore dans l'intérieur de Liége : il recula l'enceinte jusqu'au delà du fleuve, fit creuser un canal qui passait au pied du côteau de Sainte-Croix, et dont on voit encore aujourd'hui des traces, et construire une triple ligne de fortifications avec bastions, forts et tours, dont, après mille ans,

il reste encore des ruines. Enfin, ne jugeant pas l'ancienne cathédrale digne de représenter la métropole d'un siége aussi important que celui de Liége, il la fit renverser, et, sur son emplacement, il en fit bâtir une nouvelle.

En 1106, l'empereur Henry IV, fuyant du vieux château d'Ingelheim, où son fils l'avait enfermé, après lui avoir arraché la couronne de la tête et le sceptre de la main, vint se réfugier à Liége, dont il voulut se faire une retraite sûre en fortifiant les hauteurs de Sainte-Valburge et de Saint-Barthélemy, de sorte que ces deux quartiers, qui n'étaient que des faubourgs, furent, à compter de cette époque, enclavés dans la ville.

En 1131, le pape Innocent II vint présider un concile à Liége, ce qui acheva de lui donner de l'importance. Le pape célébra l'office divin dans la cathédrale de Saint-Lambert, qui comptait alors parmi ses chanoines les deux fils de l'empereur, sept fils de rois, et trente-cinq fils de ducs ou comtes souverains. Mais la merveille de cette auguste assemblée, dit un vieux chroniqueur : « *C'était Saint-Bernard ki passit par Lige, don y fisit plusiors bell choises, et meut prouffitable à Saint-Angliese, et y akisit grand renom.* » On voit que, dès ce temps-là, on parlait déjà un assez joli français à Liége.

Pendant tout ce temps, à chaque évêque nouveau, les Liégeois obtenaient une concession nouvelle, si bien que de concessions en concessions ils finirent par tirer des mains d'Albert de Cuyek une Charte comme peu de peuples pouvaient se vanter d'en posséder une à cette époque. Cette Charte ne les rendit que plus mutins. Plus les peuples ob-

tiennent, plus ils veulent avoir. Et de ce moment commencèrent entre les Liégeois et leurs évêques les démêlés qui ne finirent qu'en 1794.

Une des révoltes les plus célèbres des Liégeois, fut celle qui eut lieu à propos de Jean de Bavière. Ce jeune seigneur n'avait que dix-sept ans lorsqu'il fut investi de la principauté de Liége, et se sentant à cet âge plus d'entraînement pour les plaisirs du monde que pour les austérités ecclésiastiques, il prit l'évêché, mais ne voulut pas prendre les ordres : ce n'était point là l'affaire des Liégeois ; ils avaient l'habitude d'être régis par la main de soie de leurs évêques, et craignaient le gantelet de fer des chevaliers ; aussi, lui déclarèrent-ils que tant qu'il aurait le casque en tête il ne resterait pas dans leur ville ; qu'il ne tenait qu'à lui de se coiffer d'une mître, et qu'alors ils redeviendraient ses très humbles serviteurs. Le prince n'était pas le plus fort pour le moment, force lui fut donc de quitter Liége. A peine eut-il tourné le dos que les Liégeois choisirent pour leur évêque et seigneur Thierry de Horn, fils de Henry de Horn, seigneur de Perwez. Quant à ce dernier, il fut nommé *mambour*, et, grâce à ce titre, prit l'administration du temporel, tandis que son fils se chargeait du spirituel.

Malheureusement pour les Liégeois, qui s'empressaient d'arranger ainsi leurs petites affaires, Jean de Bavière était frère du comte de Hainaut et du duc de Bourgogne. Il eut recours à eux, et ceux-ci, en bons frères, vinrent à son aide.

Mais, comme les hommes d'armes que le duc avait convoqués à la hâte dans ses Etats n'étaient point réunis, et que

les Liégeois, au contraire, qui avaient compris que les choses ne finiraient pas ainsi, avaient devant Maëstricht un camp si bien fortifié qu'il semblait une ville, le duc de Bourgogne, malgré son caractère peu pacifique, commença par négocier, et leur envoya un messager pour leur porter des paroles de paix; mais le duc de Bourgogne avait affaire à un populaire fort grossier, qui remit, pour toute réponse, à son ambassadeur, un papier plié en forme de lettre, lequel contenait une réponse qui ne pouvait ni se lire, ni se sentir.

La plaisanterie était vive; aussi le duc Jean hâta-t-il son recrutement avec tant d'activité qu'il se trouva bientôt à la tête d'une belle et bonne armée. En ce moment il reçut, par l'entremise de messire Guichard, dauphin d'Auvergne, une lettre du roi de France, qui l'invitait à se désister de toute entreprise contre les Liégeois, se réservant le jugement de cette affaire.

Mais le duc Jean était trop fort blessé de l'insulte qui lui avait été faite pour se rendre ainsi; aussi répondit-il à messire Guichard, dauphin, que ceci était une affaire qui ne regardait nullement le roi de France, lequel serait de fort mauvaise humeur, il n'en doutait pas, s'il avait reçu une lettre écrite de la même encre; que, par conséquent, il allait d'abord apprendre la civilité puérile et honnête à ces insolens, et qu'ensuite il se rendrait à la cour de France.

Ce à quoi maître Guichard, dauphin, répondit que monseigneur de Bourgogne avait grandement raison; en preuve de quoi, il lui demanda une place dans son armée, afin de coopérer, autant qu'il était en son pouvoir, à la leçon que le duc promettait aux bonnes gens de Liége.

Alors les Bourguignons s'avancèrent par cette vieille voie romaine qui traverse tout le pays de Liége, et qu'on nomme la chaussée Brunehaut. Mais, au lieu de s'intimider à l'aspect de cette grande assemblée, les rebelles demandèrent à marcher à sa rencontre. Le sire de Perwez fit tout ce qu'il put pour les empêcher de commettre cette imprudence ; mais, voyant qu'on commençait à l'accuser de lâcheté, il fit publier par tout le pays que, le 22 septembre au matin, ceux qui voudraient marcher avec lui n'avaient qu'à s'assembler au son de la grosse cloche du Ban.

Au jour dit, il se trouva trente mille hommes, parmi lesquels cinq à six cents cavaliers armés selon la coutume de France, et cent vingt archers anglais.

Alors le sire de Perwez s'avança au milieu d'eux, et, se haussant sur ses étriers, il leur dit :

« Mes amis, je vous ai souvent remontré que livrer bataille à nos adversaires, c'était s'exposer à un grand péril : ce sont tous nobles hommes accoutumés et éprouvés à la guerre en bon ordre, et conduits par une seule volonté. Je crois qu'il eût mieux valu demeurer dans nos villes et forteresses, les laisser courir la campagne, prendre nos avantages et les détruire peu à peu ; mais je vois que mes remontrances ne vous sont point agréables. Vous vous fiez à votre nombre et à votre ardeur, je vais donc vous mener en bataille contre les ennemis. Je vous en conjure, soyez unis : n'ayez qu'une volonté, et soyez résolus à mourir tous ensemble pour défendre votre pays ! »

De son côté, le duc de Bourgogne, voyant toute cette mul-

titude campée devant Tongres, s'adressa ainsi à sa chevalerie :

« Par la grâce de Dieu et de Notre-Dame, nous voici en face de ces rebelles qui ont violé le respect de la religion en profanant les églises, en brisant les vases sacrés et en répandant à terre les saintes huiles. Marchez hardiment contre ces gens des communes ; ne craignez rien de cette sotte et rude multitude, qui met toute sa confiance dans son grand nombre : ce sont gens qui ne sont propres qu'à la manufacture et à la marchandise. »

Aussitôt il proféra son cri de Notre-Dame au duc de Bourgogne ! et se mit en marche.

Maintenant, voici le bulletin de la bataille, écrit par le duc lui-même ; il est adressé au duc de Brabant :

« Très cher et très aimé frère, j'ai reçu les lettres que vous m'avez envoyées par le porteur de celle-ci, en faisant mention que vous avez appris que, par la grâce de Notre-Seigneur, j'avais combattu les Liégeois, et que, si je vous eusse signifié le jour de la bataille, vous y eussiez volontiers été. Veuillez donc savoir, très cher et très honoré frère, que ci-après vous verrez comment la chose se passa, et par là vous pourrez connaître que je n'eusse pu, à temps convenable, vous signifier la journée. La vérité est, très cher et très honoré frère, que notre beau-frère de Hainaut et moi entrâmes au pays de Liége en bonne et grande compagnie de chevaliers et d'écuyers, jeudi dernier, et sommes venus par deux terrains tenant les champs jusqu'à une lieue d'une ville nommée Tongres, en Hesbaing, et là, eûmes nouvelle que, ce jour, le sire Perwez et tous les Liégeois étant en sa compa-

gnie, s'étaient portés, du siége qu'ils tenaient, devant la ville de Maëstricht, pour venir au devant de nous. Pour celle cause, ledit beau-frère de Hainaut et moi envoyâmes, le dimanche au matin, quelques-uns de nos coureurs sur le pays, pour en savoir la vérité, lesquels nous rapportèrent pour certain qu'ils avaient vu les Liégeois en bataille et en très grand nombre, qui s'en venaient vers nous. Nous nous mîmes en rang et en bonne ordonnance, et joignîmes nos gens ensemble, pour aller à l'encontre et au devant desdits Liégeois. Quand nous eûmes chevauché environ une demi-lieue, nous les vîmes tous en plein, et assez près de ladite ville de Tongres; et lors, ledit beau-frère et moi, ensemble nos gens, mîmes pied à terre sur une place assez avantageuse, croyant que là ils nous dussent venir combattre; et mîmes tous nos gens en une bataille, pour mieux soutenir le faix et la charge que lesdits Liégeois étaient disposés à nous donner, et ordonnâmes deux ailes de gens d'armes et de traits; et aussitôt après, ils s'approchèrent de nous comme à trois traits d'arc, et se portèrent sur la droite, vers ladite ville de Tongres, afin que ceux de la ville, qui étaient dix mille, se pussent joindre à eux; et là, s'arrêtèrent en très belle ordonnance, et firent incontinent jeter plusieurs canons; et quand nous eûmes un peu attendu, et que nous vîmes qu'ils ne partaient point, ledit beau-frère et moi, par l'avis des bons chevaliers et capitaines de notre compagnie, délibérâmes que nous irions tout bellement et tranquillement les combattre en leur place, et qu'il y aurait, pour rompre leur bataille et les désordonner, quatre cents hommes d'armes à cheval et mille gros varlets pour frapper par derrière

quand nous marcherions sur eux ; et, pour les conduire, nous ordonnâmes le sire de Croy, le sire de Helly, le sire de Roni, vos chambellans et les miens ; Enguerrand de Bourne ville et Robin Leroux, mes écuyers, et ainsi le firent : et ainsi, à une heure après midi, nous marchâmes, au nom de Dieu et de Notre-Dame, pour aller à eux, et en très belle ordonnance les joignîmes et les combattîmes tellement que, par la grâce de Dieu et à l'aide de Notre-Seigneur, la journée fut à nous. Et en vérité, très cher et très aimé frère, ceux qui en cela ont connaissance dirent qu'ils ne virent jamais gens mieux combattre, ni tant durer que ceux-là ont fait ; car la bataille dura près d'une heure et demie, et il y eut bien une demi-heure où l'on ne savait qui avait l'avantage ; et y ont été tués le sire de Perwez, l'intrus de Liége, son fils, et bien vingt-quatre à vingt-six mille Liégeois, ainsi qu'on peut le savoir par l'estimation de ceux qui ont vu les monceaux, et ils étaient tous, ou la plus grande partie, armés, et avaient en leur compagnie cinq cents hommes à cheval et cent archers d'Angleterre. Et il advint que, sur la fin de la bataille, ceux de Tongres sortirent en armes pour secourir les Liégeois, et vinrent jusqu'à trois traits d'arc près ; mais quand ils aperçurent comment la chose allait, ils tournèrent en fuite, et aussitôt furent chassés par les gens à cheval de notre côté, et il y en eut beaucoup de morts. Toutefois, à ladite bataille, nous avons bien perdu de soixante à quatre-vingts chevaliers et écuyers, dont j'ai très grand déplaisir, car ils n'étaient point des pires. Dieu leur pardonne ! Et quant au nombre que les Liégeois pouvaient être sans faute, très cher et très aimé frère, j'ai su par aucuns pri-

sonniers faits à la bataille, qu'ils partirent du siége, le samedi au matin, quarante mille; qu'ils s'en allèrent à la ville de Liége, où ils en laissèrent environ huit mille, de ceux qu'il sembla au sire de Perwez ne point convenir, et ledit dimanche, jour de la bataille, ils partirent de ladite ville de Liége environ trente mille ou plus, pour venir à nous : et en outre, très cher et très aimé frère, vous plaise savoir qu'hier, ledit beau-frère de Liége vint en très belle compagnie par devers notre beau-frère de Hollande et moi, et aujourd'hui la cité de Liége, Huy, Tongres, Dinant et autres bonnes villes du pays, sont venues par devers nous rendre obéissance, suppliant que ledit beau-frère de Liége voulût avoir pitié d'eux et les recevoir à merci. Ainsi qu'il a fait, par le moyen dudit beau-frère de Hainaut et de moi, pourvu que tous les coupables, dont il y a encore plusieurs, soient rendus et baillés aux mains dudit beau-frère de Liége, pour en faire et ordonner à son bon plaisir; et au surplus lesdites villes ont fait leur soumission de tout ce qu'elles peuvent avoir commis envers ledit beau-frère de Liége, le tout selon l'ordonnance dudit beau-frère de Hainaut et de moi, pour le maintien de laquelle chaque bonne ville donnera telle sûreté que nous voudrons.

» Très cher et très aimé frère, le Saint-Esprit vous ait en sa sainte garde.

» Ecrit en mon host, sur les champs, devant Tongres, le vingt-cinquième jour de septembre.

» Votre frère,

» LE DUC DE BOURGOGNE,

» Comte de Flandre, d'Artois et de Bourgogne. »

La merci que le prince fit aux Liégeois ne fut pas grande, car le duc Jean reçut, à propos de la bataille, le titre de *Jean sans Peur*, et Jean de Bavière, à propos des exécutions qui en furent la suite, celui de *Jean sans Pitié*.

En effet, les sires de Rochefort et de Seraing et la veuve de Perwez eurent la tête tranchée, et une vingtaine de rebelles d'un ordre inférieur furent jetés dans la Meuse. Quant au sire de Perwez et à son fils, ils furent trouvés morts sur le champ de bataille, se tenant tous deux par la main. Le lendemain, lorsque Jean de Bavière entra dans Maëstricht, on lui présenta, au bout de deux piques, les têtes de ses deux ennemis.

C'était payer un peu cher une plaisanterie de corps de garde.

A Jean de Bavière succéda Jean de Valenrode; puis Jean de Hensberg monta sur le trône épiscopal; puis, enfin, Louis de Bourbon y parvint à son tour : ce fut sous son règne qu'eurent lieu, entre Charles le Téméraire et Louis XI, ces querelles si admirablement décrites par Walter Scott, et qui se terminèrent par la prise de la ville.

Le duc Charles y resta huit jours au milieu des exécutions, et la quitta en donnant ordre de la brûler et de la démolir, comme il avait fait deux ans auparavant de la ville de Dinant : les églises et les maisons des chanoines et des prêtres furent seules épargnées. Heureusement, comme Liége était une ville cléricale, ses maisons étaient en grand nombre, de sorte qu'il resta debout à peu près le tiers de la ville.

Bientôt l'évêque obtint la permission de faire rebâtir qua-

tre cents maisons moyennant trente sous, une fois donnés par chacune, et une rente annuelle de deux chapons.

Ces quatre cents maisons rebâties, Louis de Bourbon continua ses constructions sans rien dire, et Charles de Bourgogne, qui avait pour lors les Treize cantons sur les bras, le laissa faire à son plaisir.

Par malheur le Sanglier des Ardennes, qui, n'ayant pas le temps de prier Dieu, voulait avoir un fils évêque, afin que ce fils le priât pour lui, assassina un beau jour Louis de Bourbon.

Ce ne fut pas le fils, mais le neveu de Guillaume de Lamark qui parvint au trône épiscopal. C'était un bon rameau, greffé on ne sait comment sur une mauvaise tige. Le premier acte de son gouvernement fut une ordonnance, rendue conjointement avec les magistrats, par laquelle il défendait aux Liégeois, sous peine de trois années d'exil, de se reprocher les uns aux autres aucune des choses qui s'étaient passées pendant les guerres civiles ; il espérait que si les bouches restaient muettes, les cœurs finiraient par oublier. Ce ne fut pas tout, il leur fit rendre une à une toutes leurs libertés par l'empereur Maximilien. Une de ces libertés, et la plus précieuse pour le peuple, était l'élection de ses deux bourgmestres. Un règlement de 1605 avait ainsi établi ces élections :

On tirait au sort trois personnes de chaque métier, et comme il y avait trente-deux métiers, le premier tirage donnait un total de quatre-vingts individus, puis dans ce nombre on faisait un second tirage de trente-deux personnes; c'était ces trente-deux personnes qui, à la pluralité des voix,

nommaient le bourgmestre. Les soixante-quatre restans, que le sort n'avait point nommé pour remplir les fonctions d'électeur, devenaient de droit conseillers.

Sur ces entrefaites, Ferdinand de Bavière monta sur le trône épiscopal, et l'on annonça, pour le 17 janvier de l'an 1613, sa joyeuse entrée dans la ville de Liége.

Certes, si la bonne harmonie ne fut pas longue entre les Liégeois et leur prince, ce n'est point que celui-ci eût à se plaindre de l'accueil qui lui fut fait. Le jour de son entrée fut un jour de fête, la garde de dix hommes, les arquebusiers, les arbalétriers, les archers de Saint-Photien et de Saint-Nicolas; les corps des métiers, avec leurs bannières, étaient échelonnés dans les rues par lesquelles il devait passer, et le conseil de la cité et les principaux bourgeois, revêtus du costume espagnol, attendaient le prince au petit pont de la Creyr. Enfin, vers dix heures du matin, plusieurs coups de canon annoncèrent qu'il venait d'arriver.

Plus de cent-cinquante cavaliers des plus nobles familles de la Lorraine, de l'Allemagne et du Brabant, escortaient l'évêque, qui eut bientôt atteint le pont de la Creyr. Là, le conseil et les bourgeois lui firent un compliment, puis ils se mirent en marche, précédant le prince et marchant vers la cité. Arrivés à la porte Saint-Léonard, ils lui présentèrent les clefs de la ville, et avant de les prendre, Ferdinand prononça à haute voix le serment institué par les statuts, et qui garantissait les priviléges des Liégeois.

Près de Saint-Georges, le cortége rencontra un théâtre richement décoré, où des musiciens chantaient en l'honneur du prince. Une jeune fille s'y tenait debout dans une noble

et riche parure : cette jeune fille représentait la Cité de Liége. A la vue de l'évêque, elle se laissa glisser sur un chemin de fils de fer invisibles, et, arrivée aux pieds de Ferdinand, elle lui présenta un bouquet de lis et lui dit ces vers :

Grand prince noble d'ayeux,
Grand prince délicieux,
D'où m'arrive ce bonheur,
D'où m'aborde cet honneur,
Que chez moi, ta pauvre Liége,
Tu viens, quittant ta duché,
Laissant ton archevêché,
Planter les pieds de ton siége?
Las! prince, je n'ai loyer
Digne de toi, pour payer
Un si charitable office,
Si ce n'est la grand amour
Duquel ton peuple à l'entour
Te fait déjà sacrifice (1).

Ces vers, récités aux grands applaudissemens des seigneurs qui accompagnaient l'évêque, et des bourgeois de la ville, le cortége continua sa marche vers la grande place du Marché, où l'on avait élevé plusieurs théâtres, et où l'on représentait des mystères. A côté de ces théâtres on avait allumé trois grands feux de joie, et à côté de ces feux s'élevaient

(1) On se rappelle que je déjeune chez monsieur Polain. C'est lui qui raconte; moi je rattrape le temps perdu, en dévorant un jambon de Mayence et en avalant tantôt un verre de Braunberger, et tantôt un verre de Liëbfraumielk.

trois pyramides, ornées de guirlandes aux couleurs de la maison de Bavière.

Arrivé près de la cathédrale, le prince descendit de cheval, puisa dans une bourse que lui présentait son argentier, et, tout en montant les degrés de Saint-Lambert où l'attendait le chapitre, il jeta plusieurs poignées d'or au peuple, puis après avoir rendu des actions de grâce au Seigneur, Ferdinand fit son entrée dans le palais épiscopal, et assista au splendide banquet qui lui avait été préparé. Ce ne fut qu'à minuit que le peuple se dispersa. Mais, en se dispersant, il faisait encore retentir l'air d'acclamations de joie et de vœux de prospérité.

Certes, il y avait tout lieu de penser qu'après de pareilles démonstrations faites de part et d'autres tout irait au mieux entre l'évêque et les Liégeois, mais il n'en fut pas ainsi : les évêques changeaient, les générations faisaient place aux générations, mais les intérêts demeuraient les mêmes, et les révolutions revenaient sur l'eau.

Cependant, plusieurs années s'étaient déjà écoulées au milieu des murmures, des récriminations et des plaintes, mais sans amener de collision armée. Il est vrai que le jour de la Saint-Jacques approchait, et que tout faisait présumer que les élections seraient orageuses.

Les prévisions ne furent pas trompées : les Trente-Deux, c'était ainsi que, d'après leur nombre, on nommait les électeurs, les Trente-Deux venaient d'élire bourgmestres Raës de Chokier et Michel de Selys ; mais du moment où le héraut proclama ces deux noms, les bourgeois qui étaient rassemblés en armes sur la place, et qui en attendaient deux

autres, firent entendre de tels murmures, qui bientôt furent suivis de si grandes vociférations, que chacun comprit, et même l'évêque, que le moment suprême était arrivé. Au milieu de toutes ces rumeurs, le nom de *Beckmann*, incessamment répété, indiquait que c'était sur celui qui le portait que se réunissait la majorité populaire. Mais le pouvoir ne pouvait pas céder ainsi à une simple démonstration : aussi bientôt le peuple ne s'arrêta-t-il point à des cris. Bientôt les bourgeois refoulent la garde des Dix et se précipitent vers la colonne où l'on tire le scrutin. En ce moment, des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville un coup de fusil part, qui, heureusement, ne blesse personne; mais la démonstration hostile n'en avait pas moins eu lieu : les fusils armés s'abaissent vers les fenêtres. Tout à coup le grand doyen de la cathédrale paraît au balcon de l'Hôtel-de-Ville :

— Bourgeois, s'écrie-t-il en étendant les mains vers le peuple en signe de paix, comme l'élection doit être l'expression des désirs de tous, si nous nous sommes trompés, dites-le, et nous choisirons les bourgmestres à votre volonté. Qui voulez-vous?

— Beckmann et Sand, répondent toutes les voix, et aussitôt ces deux noms sont proclamés.

Certes, cette fois la voix du peuple était bien réellement la voix de Dieu. Guillaume Beckmann, seigneur de Vieux-Sart, était à la fois un homme de haute qualité et de grand savoir : cinq fois déjà depuis 1608 il avait été nommé bourgmestre. Puis outre cela, sous le règne d'Ernest de Bavière, il avait été chargé de plusieurs missions près des états généraux à la cour de Henri IV. Pendant cette longue vie de

diplomate et de politique, il avait surtout appris à connaître les hommes; aussi Ferdinand de Bavière ne l'avait-il point trompé un seul instant, et dès l'abord avait-il prévenu le peuple de ses projets liberticides. On devine donc, qu'arrivé au pouvoir, la lutte ne tarda point à s'engager entre l'évêque et le mandataire du peuple; mais contre ce dernier tout échoua, menaces et promesses: c'était l'homme d'Horace; les ruines du monde pouvaient l'ensevelir, mais non l'ébranler.

Un pareil homme rendait la place intenable. Après avoir essayé de tout, on essaya du poison.

Mais on s'était bien gardé de donner à Beckmann un de ces poisons subtils, un de ces poisons à la Médicis qui tuaient comme la foudre, rien qu'à les goûter ou à les respirer. Non, on lui avait préparé un de ces poisons à la Borgia, comme le pape Alexandre VI en donna à Gem et à l'évêque de Cozence; un de ces poisons qui font blanchir les cheveux, qui courbent lentement les membres, qui paralysent le corps ligne à ligne, de sorte que chaque jour vous êtes entré d'un pouce dans le tombeau; un de ces poisons qui vous laissent la voix pour vous plaindre et les yeux pour vous voir mourir. Ainsi fut pendant près d'un an Beckmann, paralysé de ses jambes, puis de ses bras; les bourgeois le portaient en litière au conseil et aux assemblées, et là cette bouche mourante s'ouvrait encore, non pas pour parler de ses souffrances, mais de celles de ses compatriotes. Enfin, ce pauvre corps, qui s'était éternisé tant qu'il avait pu pour bienheurer sa patrie, rendit son âme à Dieu et sa poussière à la terre. Mais sa statue, faite aux frais de tous, fut dressée en plein marché.

Sébastien Laruelle, son ami et son émule, lui succéda.

— Sébastien Laruelle, celui-là qui fut si tragiquement assassiné au banquet de Warfusée? demandai-je.

— Celui-là même, me répondit monsieur Polain.

— Alors, l'histoire de Sébastien Laruelle, s'il vous plaît?

— La voilà.

C'est toujours monsieur Polain qui parle.

LE BANQUET DE WARFUSÉE.

Quelques temps avant la mort de Beckmann, et par conséquent avant que Laruelle ne fût bourgmestre, un étranger était venu chercher asile dans la cité de Liége; beaucoup de bruits avaient couru sur lui, car c'était un noble seigneur, nommé le comte René de Warfusée, qui avait été chef des finances de Philippe IV dans les Pays-Bas. Les uns racontaient qu'il avait odieusement dilapidé les fonds qui lui avaient été confiés, ruiné les domaines de l'Etat et mis en gage les diamans de la couronne, si bien qu'il s'était vu contraint d'abandonner nuitamment Bruxelles, où après son départ il avait été exécuté en effigie. D'autres disaient qu'ils avaient devant les yeux une de ces grandes victimes de la

haine des puissans, et au lieu de voir dans Warfusée un coupable, ils le regardaient comme un martyr.

Sébastien Laruelle était du nombre de ces derniers; ayant eu sans cesse à lutter contre les grands, il savait combien la calommie leur est obéissante, et il n'était pas un de ceux qui avaient le moins insisté pour que, malgré les réclamations de Philippe IV, le droit d'asile fût maintenu en faveur du comte René de Warfusée.

Or, Warfusée songea que l'empereur serait un excellent intermédiaire entre lui et Philippe IV, et que, s'il parvenait à débarrasser Ferdinand de son ennemi, Ferdinand n'aurait de son côté plus rien à lui refuser.

En conséquence, il écrit à Ferdinand de Bavière qu'un grand complot se trame pour livrer aux Français la ville et le pays de Liége, et que les chefs de ce complot sont Sébastien Laruelle et l'abbé Mouzon, ambassadeur de Louis XIII près la bonne ville. Ferdinand n'en croit rien; mais il n'a pas besoin de croire, un meurtre est toujours un meurtre, même pour un évêque; parfois celui de Beckmann lui a pesé, et il aime autant qu'un autre se charge de celui de Laruelle. Il envoie donc à René de Warfusée un ancien moine défroqué nommé Grandmont, qu'il a fait capitaine de ses gardes : Grandmont apporte à Warfusée les pleins pouvoirs de Ferdinand. Ces deux hommes devaient s'entendre : l'un avait renié l'honneur, l'autre avait renié Dieu.

Le 12 avril 1637, Sébastien Laruelle reçut une invitation à dîner chez René de Warfusée; il accepta. A ce dîner était invité aussi l'abbé de Mouzon, ambassadeur de France, le baron de Saisan et quelques autres personnes.

Plusieurs amis du bourgmestre, qui voyaient avec peine l'union d'un homme si pur avec un homme sur lequel il avait couru une si fatale accusation, essayèrent de détourner Laruelle d'aller à ce dîner ; ils allèrent même jusqu'à lui parler de trahison possible. On avait vu ce Grandmont entrer chez le comte, on l'en avait vu sortir ; on le connaissait pour l'épée ou plutôt pour le poignard de Ferdinand. On essaya donc d'intimider le bourgmestre avec des soupçons et des présages, mais c'était un homme d'une âme ferme, qui ne croyait que dans l'honneur humain et dans la justice divine ; aussi ne fit-il que rire de tout ce qu'on lui put rapporter, et le soleil du 16 avril, soleil de printemps plein de chaleur et de vie, se leva sans qu'on eût pu lui rien faire changer à sa résolution.

A l'heure du dîner, le comte de Warfusée envoya son carrosse au bourgmestre, mais celui-ci, voulant profiter de cette belle journée, sortit à pied accompagné de deux hommes de sa garde ; l'un d'eux quitta son maître à la porte de la maison, l'autre entra avec lui : celui qui entra se nommait Jasper.

Le comte René de Warfusée était assis dans la cour de sa maison, sous une vaste galerie qui en faisait le tour. A la vue du bourgmestre, un rayon de joie éclaira son visage ordinairement sombre ; puis, s'avançant vers Laruelle, il l'embrassa comme avaient coutume de faire alors les amis, même après une courte absence. C'était, au reste, une habitude antique. Lorsque Judas embrassa Jésus, il n'y avait pas plus de deux heures qu'il l'avait quitté.

Puis, se tournant vers le garde du bourgmestre :

— Ah ! ah ! te voilà, Jasper, lui dit-il ; toujours fidèle à ton maître. Jasper s'inclina.

— Tu feras bonne chère aujourd'hui, mon camarade, car j'entends que tu n'épargnes pas les santés à notre bourgmestre. Jasper s'inclina une seconde fois en signe d'assentiment, car Jasper ne refusait jamais de boire ; mais il buvait deux fois plus lorsqu'il buvait à la santé de Laruelle.

Derrière le bourgmestre arrivèrent successivement les chanoines Nyes et Kerkhem, l'avocat Marchand, le chantre de l'église Saint-Jean, l'abbé de Mouzon, le baron de Saisan, et enfin madame de Saisan et son fils, qui n'était âgé que de neuf ans.

La table était dressée dans une salle basse, aux fenêtres étroites et grillées ; des domestiques attendaient dans la chambre précédente avec des serviettes, des bassins et des aiguières. Ils donnèrent à laver à chacun, puis les convives entrèrent dans la salle à manger. Warfusée s'assit de manière à avoir la porte derrière lui, ayant à sa gauche l'avocat Marchand, et à sa droite madame de Saisan. Laruelle et l'abbé Mouzon s'assirent en face de lui ; les autres invités prirent place selon leur caprice, selon leur rang ou selon enfin l'opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes. Jasper demeura debout derrière son maître.

Le dîner était copieux et riche en vins étrangers et en mets rares, comme il convient à un seigneur qui traite de si nobles hôtes. A la fin du premier service, le comte fit apporter des coupes ; puis, ayant rempli autant de coupes qu'il y avait de convives :

— A la santé du roi de France ! dit-il en se tournant vers

l'abbé Mouzon, qui répondit à sa politesse par un salut, et chacun vida son verre à la santé de Louis XIII.

Quelques momens après que les convives eurent fait raison à leur hôte, un valet de chambre de confiance du comte, nommé Gobert, entra dans la salle, et vint lui parler bas à l'oreille. Ce qu'il venait lui dire, c'est que les soldats de la garnison espagnole dont il avait besoin pour consommer le meurtre étaient arrivés de Naivague, avaient trouvé au rivage de Beujards le bateau qui avait ordre de les y attendre, et enfin venaient de s'introduire dans la maison par une petite porte qui donnait sur la rivière. Gobert était certain de ce qu'il disait, car c'était lui-même qui avait ouvert cette porte et qui l'avait refermée derrière eux. Comme il achevait ces mots, un homme de haute taille, vêtu d'une hungherline de velours, et tenant une épée nue à la main, parut sur le seuil, s'approcha de Warfusée, et lui touchant l'épaule du bout du doigt :

— Me voilà, dit-il.

Warfusée se retourna et reconnut Grandmont; les convives reconnurent aussi l'ancien moine défroqué, et cette apparition ne leur présagea rien de bon.

— Où sont vos hommes ? demanda Warfusée.

— Derrière moi.

— Faites-les entrer, alors.

Grandmont fit un signe, et une vingtaine de soldats s'élancèrent dans la salle à manger, entourant les convives, tandis que d'autres apparaissaient aux fenêtres et les mettaient en joue à travers les barreaux.

— Qu'est ceci, messieurs, s'écria Laruelle étonné en se levant debout à sa place, et que signifient ces hommes?

— Ces hommes signifient, répondit en riant Warfusée, que vous avez bu tout à l'heure à la santé du roi de France, et que vous allez boire maintenant à celle de Sa Majesté l'empereur et de Son Altesse le prince de Liége. Et comme personne ne répondait :

— Ah! voilà comme vous faites honneur à mon toast! continua-t-il. Alors, désignant Jasper :

— Empoignez ce galant, dit-il. Les soldats obéirent.

— C'est bien.

— Maintenant, continua-t-il, faites-en autant du bourgmestre.

— Qui? moi aussi, monseigneur? s'écria Laruelle.

— Oui, toi, dit le comte de Warfusée; toi et l'abbé de Mouzon, et monsieur de Saisan.

— Où est l'abbé Mouzon, demanda Grandmont qui ne le connaissait pas.

— Me voici, dit l'abbé d'une voix ferme et en se levant. Mais vous répondrez au roi mon maître, non-seulement de ce qui me sera fait à moi, mais de ce qui sera fait au dernier des convives avec lesquels j'ai l'honneur de me trouver, même à cet enfant, ajouta-t-il en étendant la main vers le fils de monsieur de Saisan.

— C'est bien, c'est bien, dit Warfusée, je sais ce que j'ai à faire. Alors il fit signe qu'on tirât Jasper et Laruelle de la salle, et qu'on les conduisît dehors; puis, quand cet ordre fut exécuté :

— Messieurs, continua-t-il, vous saurez que je fais tout

ceci par ordre de Sa Majesté Impériale et de Son Altesse le prince Ferdinand ; ils ont assez longtemps souffert les désordres qui se commettent dans cette ville à l'instigation du misérable que je viens de faire arrêter. Les Liégeois sont des chevaux échappés, et je ferai si bien qu'ils reviendront d'eux-mêmes tendre leurs têtes à la bride, dussé-je, pour prix de mes efforts, voir périr mon fils qui est prisonnier du roi de France. A ces mots il sortit, suivi de l'avocat Marchand, du chanoine Litermans et du capitaine Grandmont, laissant les prisonniers sous la garde des soldats. Arrivé dans la cour, il aperçut Laruelle, que quatre ou cinq Espagnols tenaient au collet.

— Ah ! traître ! s'écria-t-il en allant à lui et en le menaçant du poing, je t'arracherai donc enfin aujourd'hui le cœur de la poitrine.

— Et en quoi vous ai-je donc offensé, monsieur, demanda Laruelle avec le plus grand calme. Est-ce pour m'assassiner que vous m'avez invité à dîner chez vous ? Alors c'est infâme.

— Des cordes ! des cordes ! s'écria Warfusée ; des cordes ! et qu'on le garrotte !

On ne trouvait pas de cordes, un soldat donna ses jarretières.

Warfusée se mit lui-même à l'œuvre, serrant les poignets du bourgmestre à lui faire jaillir le sang.

— Monsieur le comte, s'écria de nouveau Laruelle pendant qu'on le garrottait, au nom du ciel, dites-moi, je vous prie, ce que je vous ai fait.

Mais Warfusée continua la besogne sans lui répondre, et lorsqu'il eut fini :

— Maintenant, dit-il, crie merci à Dieu, car tu vas mourir; puis s'adressant à Gobert : Cours chercher un moine pour le confesser, dit-il à voix basse, et reviens sur-le-champ. Et, se retournant vers les Espagnols, il leur ordonna de conduire Laruelle dans une salle basse, ce qu'ils exécutèrent aussitôt.

Warfusée continua de se promener dans la cour avec l'avocat Marchand, qui, tremblant pour lui-même, lui faisait cependant quelques remontrances auxquelles il ne répondait qu'en lui présentant des lettres de l'empereur et du comte Ferdinand qui, probablement, ordonnaient la mort de Laruelle. Au milieu de cette discussion, il vit revenir le valet de chambre avec deux religieux dominicains : il alla lui-même à la porte et leur ouvrit :

— Mes pères, leur dit-il, le bourgmestre Laruelle est là; allez le confesser, je vous prie, car il va être mis à mort, par ordre de Sa Majesté Impériale.

— Confesser le bourgmestre, monseigneur? cela nous est impossible, répondit un des moines; nous n'en avons reçu ni le pouvoir, ni la permission de nos supérieurs.

— Eh bien! alors, s'écria Warfusée, il mourra sans confession, voilà tout : qu'on le tue!

Alors les deux moines, Marchand et le chanoine, crièrent d'une seule voix :

— Monseigneur! monseigneur! au nom du ciel! grâce pour le bourgmestre!

Mais Warfusée, sans les écouter, et comme un homme

qui a le délire, répéta de nouveau : Qu'on le tue! qu'on le tue !...

— Monseigneur, dit l'avocat Marchand, si ce n'est pas pour lui, que ce soit pour vous ; Laruelle est fort aimé du peuple et il pourra vous arriver malheur.

Mais, sans l'écouter, Warfusée, comme un insensé, continuait de crier : Qu'on le tue! qu'on le tue! si bien que les convives l'entendaient de la salle basse où ils étaient.

Alors Grandmont s'approchant une dernière fois du comte, aussi calme que le comte était exaspéré :

— Est-ce bien votre volonté qu'il meure, monseigneur? lui dit-il.

— Qu'on le tue! qu'on le tue! répéta encore Warfusée.

— C'est bien, dit Grandmont, et s'inclinant, il entra dans la maison et alla transmettre l'ordre du comte au soldat qui gardait la porte de Laruelle ; alors le soldat entra dans la salle basse, et s'approchant de Laruelle :

— Monsieur le bourgmestre, dit le soldat de la part du comte, il faut mourir!

— Oh ! s'écria Laruelle en levant au ciel ses mains liées, voilà donc la récompense des services que je lui ai rendus ; puis se retournant vers la porte qui était ouverte, et sur le seuil de laquelle les trois ou quatre soldats étaient groupés : Mes amis, leur dit-il, vous pourriez me sauver.

— Hélas! répliquèrent les gardes, nous ne sommes que de pauvres soldats, monsieur le bourgmestre ; nos armes sont à ceux qui nous les ont données, et quand ils nous disent de frapper, il faut que nous frappions.

— Mais, reprit Laruelle, est-ce que vous aurez le cœur de

frapper sur un homme sans défense, qui a les mains liées, et qui n'a commis aucun crime.

Les soldats se regardèrent en hésitant, puis l'un d'eux secouant la tête :

— Monsieur le bourgmestre, lui dit-il, il nous faut obéir à nos chefs, plût à Dieu que vous fussiez loin d'ici!

— Mais dépêchez-le donc, criait Warfusée, et que cela finisse.

— Ne me sera-t-il point permis de me confesser au moins, demanda Laruelle.

— On a fait venir deux moines, répondit un soldat, il est possible que ce soit pour vous.

— Mon ami, dit Laruelle, allez-y voir, je vous prie.

Il y avait un tel accent de douceur et de résignation dans la voix de Laruelle, que le soldat descendit aussitôt et remonta quelques instans après avec un des deux moines.

— Ah! monsieur le bourgmestre, dit le moine en entrant, quelle horrible catastrophe !

— Me faut-il donc mourir, mon père, demanda Laruelle; voyez du moins le comte, et tentez un dernier effort.

— Oh! de grand cœur, dit le moine.

Et il descendit vivement, et alla trouver le comte, mais il n'en put rien tirer que ces paroles :

— Monsieur Sébastien Laruelle nous aidera aujourd'hui à réconcilier la bourgeoisie avec le prince. Alors le moine se jeta à ses pieds et le supplia au nom de tous les saints, mais Warfusée resta inflexible.

Le moine rentra dans la prison, et, présentant un petit crucifix à Laruelle :

— Pensez à Dieu, lui dit-il, monsieur le bourgmestre, car il n'y a plus que Dieu qui puisse vous secourir maintenant.

— Hélas ! hélas ! dit Laruelle, quand il me restait tant de choses à faire encore pour le bonheur de mes concitoyens, faudra-t-il donc que je meure misérablement ici.

A ces mots, il se mit à genoux et commença sa confession; c'était celle d'une âme pure, dont la vie tout entière avait été consacrée au bien; aussi, lorsque le moine lui donna l'absolution, c'était le moine qui pleurait.

Laruelle embrassa le bon dominicain, et celui-ci sortit.

Trois soldats furent aussitôt désignés pour tuer le bourgmestre, mais voyant qu'ils demeuraient à leur place :

— Eh bien ! leur dit le comte, n'avez-vous pas entendu ?

— Si fait, répondit un des soldats; si fait, monseigneur, mais c'est que nous aimerions mieux mourir nous-mêmes que de tuer un homme qui ne nous a rien fait !

— Gobert, s'écria le comte en se retournant vers son valet de chambre, il n'y a qu'en toi que j'aie confiance, va !

— Monseigneur, répondit Gobert en secouant la tête, chargez quelque autre de cette besogne, je ne suis pas un bourreau.

— Eh ! pardieu ! dit Grandmont, voilà bien des mystères pour une pareille niaiserie.

Et il s'en alla en haussant les épaules choisir parmi les autres soldats trois hommes de sa main, puis revenant près du comte :

— Tenez, monseigneur, lui dit-il, voici trois hommes comme il vous les faut.

Alors Warfusée tout joyeux les conduisit jusqu'à la porte de la chambre où était enfermé Laruelle; là, il leur donna une bourse pleine d'or, que les soldats partagèrent entre eux. Laruelle entendit le bruit de cet or, et il comprit qu'il fallait se résigner à mourir, puisque sa mort était payée.

Alors Grandmont ouvrit la porte, et les trois soldats, entrant comme des furieux, se précipitèrent vers Laruelle, et le frappèrent presqu'en même temps de quatre coups de braquets; mais ces braquets étaient de mauvais petits sabres courts avec lesquels ils n'avançaient guère, et comme les cris du malheureux bourgmestre, qu'ils ne pouvaient pas achever, les importunaient : Mordieu! dit l'un d'eux, nous n'en finirons jamais avec de pareilles armes, il nous faut une bonne épée.

Grandmont prêta la sienne, et au second coup de cette épée qu'il reçut dans la poitrine, Laruelle expira.

Les autres convives étaient toujours gardés à vue dans la salle à manger; tout à coup ils entendirent les blasphèmes des soldats, et les cris de mort de Laruelle.

— Ah! le traître, s'écria l'abbé de Mouzon, il fait assassiner le bourgmestre.

En ce moment les deux moines entrèrent et confirmèrent cette triste nouvelle; ils étaient suivis de Warfusée.

— Oui, dit le comte aux convives stupéfaits, oui, messieurs, le bourgmestre est mort, et mort bien confessé et bien repentant de ses fautes; il est mort après avoir résigné sa volonté dans les mains de Dieu, et demandé pardon à l'Empereur et à Son Altesse.

— Tu mens! s'écria monsieur de Mouzon, le bourg-

mestre pouvait mourir sans demander pardon à personne; c'est à un lâche comme toi de demander pardon quand ton jour sera venu, et non pas à lui.

Warfusée allait répliquer, lorsque Grandmont lui vint frapper sur l'épaule, et lui dit quelques mots tout bas. A ces mots, le comte pâlit et se retira précipitamment avec Grandmont; au bout d'un instant, Grandmont revint et appela le chanoine Kerkhem et le chanoine Nyes; tous deux sortirent, laissant le reste des convives, ignorant comme eux pourquoi ils étaient appelés.

Ce qu'était venu dire Grandmont au comte, c'est qu'une certaine agitation commençait à se manifester dans la ville; en effet, le bruit s'était répandu que des soldats espagnols (et le peuple était en éternelle défiance contre ces étrangers) avaient traversé la Meuse derrière Saint-Jean, et avaient été vus entrant par une porte de derrière dans la maison de Warfusée. Or, un des parens du bourgmestre, qui se trouvait parmi le groupe qui causait de cet événement, se rappela que ce jour-là Laruelle dînait chez le comte, et ayant pensé que ces soldats auraient bien pu être appelés par lui pour enlever Laruelle, il fit part de ses soupçons à ceux qui l'entouraient; ceux à qui il s'adressait partageant ses craintes, coururent aussitôt avec lui sur la place Saint-Jean, où était située la maison, et comme depuis quelque temps on entendait un grand tumulte dans l'intérieur, ils y trouvèrent un certain nombre de bourgeois qui se demandaient d'où pouvait venir ce bruit; c'était un nouvel indice qu'il se passait dans cette maison suspecte des choses extraordinaires; aussi le cousin de Laruelle se mit-il aussitôt à frap-

per de toutes ses forces. A la manière dont retentissait le marteau, Grandmont courut lui-même à la porte, et demanda à travers le vasistas ce qu'on voulait.

— Nous voulons savoir, demanda le cousin de Laruelle en continuant de frapper, si monsieur le bourgmestre n'est point céans.

— Sans doute il est ici, répondit Grandmont. Après?

— Après ? Nous voulons lui parler, ouvrez-nous.

— Oh! ceci est autre chose, reprit le renégat, il n'y a que le comte qui ait la clef de la porte, et je vais l'aller chercher; ayez patience.

Comme il n'y avait rien de bien rassurant dans tout ceci, les bourgeois eurent patience ainsi qu'on le leur demandait, mais tout en envoyant dans toutes les rues de la ville des messagers chargés de dire que le bourgmestre était en danger.

C'était alors que Grandmont était venu chercher le comte.

Tous deux se rapprochèrent de la porte, et Warfusée, ouvrant la porte lui-même, fit entrer le parent de Laruelle et quatre autres bourgeois, et leur demanda ce qui les amenait.

— Excusez-nous, monsieur le comte, dit le parent du bourgmestre, mais le bruit s'est répandu que quelques soldats espagnols s'étaient introduits dans votre hôtel, et alors nous avons craint pour la sûreté du bourgmestre.

— Rassurez-vous, messieurs, répondit Warfusée, car c'est moi-même qui ai mandé ces soldats.

— Mais à quelle intention, monsieur le comte? demandèrent les bourgeois; car, à tort ou à raison, vous savez que nous regardons ces soldats comme nos ennemis.

— Ecoutez, messieurs, dit Warfusée, regardant autour de lui et se voyant bien soutenu par les Espagnols, il faut en finir. Voulez-vous être Français, Espagnols ou Hollandais?

— Nous voulons être enfans de la ville de Liége, et pas autre chose, répondirent les bourgeois.

— Eh bien! alors, que diriez-vous si le bourgmestre Laruelle avait voulu vous vendre aux Français?

— Nous dirions, répondit le cousin de Laruelle, que celui qui porterait une pareille accusation contre le seigneur bourgmestre en aurait menti!

— Eh bien! messieurs, dit Warfusée s'excitant de plus en plus à la vue de la garde qui l'entourait, il en est cependant ainsi, et j'en ai les preuves; aussi vous êtes déjà vengés.

— Que voulez-vous dire?

— Que j'ai reçu de l'Empereur et de Son Altesse Monseigneur Ferdinand l'ordre de punir le traître, et qu'il est puni.

— Le bourgmestre est prisonnier?

— Le bourgmestre est mort.

— Impossible! s'écrièrent les bourgeois.

— Voulez-vous le voir, dit Warfusée.

En ce moment, les coups redoublèrent à la porte.

— Entendez-vous, monsieur, dit le cousin de Laruelle, malheur si vous avez dit la vérité, car voilà déjà la justice du peuple qui frappe à la porte.

— Messieurs, messieurs, cria à ceux du dehors un des bourgeois qui se trouvait dans la cour et qui craignait qu'avant que la porte ne fût enfoncée on ne leur eût déjà fait un mauvais parti, messieurs, apaisez-vous et attendez que nous sortions, nous vous dirons tout ce qui est arrivé.

— Messieurs, s'écria le cousin de Laruelle en s'élançant jusqu'à la grille qui couronnait la muraille de la cour, et en s'adressant aux bourgeois, enfoncez la porte, le bourgmestre est assassiné et nous sommes prisonniers.

A ces mots, un cri terrible retentit sur la place, se prolongea dans les rues, et revint, comme une rumeur immense, battre la maison du comte ; presqu'en même temps la cloche sonna à coups pressés : c'était le tocsin.

Warfusée commença de trembler et de pâlir, car il vit que contre lui et ses soixante-dix Espagnols, il allait avoir la ville tout entière; alors son visage se décomposa et exprima la plus vive terreur. Les bourgeois profitèrent de ce moment pour courir à la porte, mais ils y trouvèrent Grandmont qui l'avait barricadée, afin que personne ne sortit et qui se tenait devant elle, sa longue épée toute sanglante à la main.

— Pardon, messieurs, dit Grandmont avec son calme habituel, mais j'ai la garde de cette porte, et personne n'en sortira que sur l'ordre du comte.

— Messieurs, s'écria Warfusée s'approchant d'eux, messieurs, je vais vous ouvrir, mais à la condition que vous me conduirez près du bourgmestre de la cité.

— Oui, oui, dirent les bourgeois, nous nous y engageons.

— Sans qu'il me soit fait aucun mal?

— Nous répondons de vous sur notre tête.

Warfusée fouilla à sa poche, en tira une clef, et se mit en devoir d'ouvrir la porte ; mais en ce moment une main de fer s'abaissa sur son épaule et le tira quatre pas en arrière : c'était Grandmont.

— Un instant, mon maître, dit le renégat, il vous serait commode, je le conçois, de vous mettre en sûreté, et de me laisser payer ici pour vous; mais il n'en sera point ainsi; de ce moment vous êtes à moi comme je suis à vous, nous nous appartenons l'un à l'autre; nous serons sauvés, ou nous mourrons ensemble.

Warfusée poussa un soupir, car il sentait que de toute façon cet homme était plus fort que lui; il se laissa donc tomber accablé sur un banc. Grandmont alla à la porte.

— Maintenant, messieurs les bourgeois, leur dit-il, si vous voulez sortir, sortez; mais souvenez-vous en temps et lieu que c'est moi qui vous ouvre la porte.

Les bourgeois, en voyant la porte ouverte, s'élancèrent dehors sans même répondre à Grandmont.

— C'est juste, murmura celui-ci entre ses dents, chacun pour soi.

Et profitant de ce que le peuple était occupé autour de ceux auxquels il venait de rendre la liberté, il referma la porte, et la barricada avec plus de soin encore qu'elle ne l'était auparavant.

Pendant un instant il y eut une telle rumeur, que l'on ne put rien entendre. Enfin, le cousin de Laruelle parvint à se hisser sur une borne, alors chacun se tut.

— Bourgeois de Liége! s'écria-t-il, aux armes! Notre Seigneur bourgmestre est assassiné. Aux armes! aux armes!

Le cri provocateur fut à l'instant même répété par vingt mille bouches, chacun s'élança de son côté, puis les premiers armés revinrent contre la maison, tandis que les au-

tres couraient par les rues en criant : Sus, sus, bourgeois de Liége ! aux armes ! aux armes ! le seigneur bourgmestre est assassiné !

Alors, comme une marée immense, toute la ville vint battre les murailles avec d'horribles imprécations de vengeance. Les uns se ruant contre la porte avec des leviers et des poutres, les autres se jetant à la nage afin de traverser le bras de la Meuse, et de pénétrer par les jardins. Warfusée écoutait tous ces bruits de mort comme un homme déjà condamné ; Grandmont le regardait avec un sourire de pitié.

En ce moment le comte aperçut Jasper, le garde de Laruelle, et s'élançant vers lui : Jasper, mon ami, lui dit-il, toi qu'ils connaissent, monte à la grille et dis-leur que le bourgmestre a été assassiné parce que c'était un traître.

Jasper monta à la grille, mais au lieu de dire ce que désirait le comte :

— Messieurs les bourgeois, cria-t-il, courage ! courage ! ils ont assassiné mon maître, maintenant les voilà qui tremblent.

— Pas moi, dit Grandmont.

— Que dis-tu là, mon bon Jasper, cria Warfusée ?

— Il dit que vous êtes un lâche, dit Grandmont, et il dit la vérité. Rentrez et laissez-moi me défendre avec mes hommes.

Warfusée obéit.

Grandmont, débarrassé du comte, appela alors quelques soldats autour de lui et se prépara à faire résistance.

Cependant, les convives enfermés dans la salle basse, entendant les clameurs des bourgeois et jugeant au bruit tou-

jours croissant que les choses allaient mal pour Warfusée, reprenaient courage, tandis qu'au contraire les soldats, se poussant du coude, se regardant de côté et parlant bas entre eux, perdaient leur assurance. Alors monsieur de Saisan s'adressant à eux :

— Mes amis, dit-il, nous sommes vos prisonniers, vous répondez de nous sur votre tête : gardez-nous bien, et empêchez qu'il ne nous arrive malheur ; protégez-nous contre le comte de Warfusée, et, à notre tour, si les bourgeois sont plus forts, nous vous protégerons contre eux.

— C'est chose convenue, répondirent les soldats, et ils fermèrent la porte de la salle en dedans.

Cependant, tout à coup une grande rumeur se fit entendre suivie de quelques coups de fusil ; c'étaient les bourgeois qui venaient d'escalader les murs du jardin. En même temps la même rumeur retentit dans la cour, la porte était forcée, et le flot qui battait les murs commençait à entrer dans la maison.

Alors l'abbé de Mouzon s'élança à une fenêtre, et voyant la cour s'emplir de bourgeois :

— Messieurs ! cria-t-il, sauvez-nous ; Sébastien Laruelle est assassiné, et nous sommes en danger de mort.

En ce moment l'abbé de Mouzon sentit qu'on embrassait ses genoux ; il se retourna : c'étaient les deux filles de Warfusée qui l'imploraient.

A son appel, les bourgeois avaient redoublé d'efforts ; Grandmont avait fait une résistance désespérée, mais enfin il était tombé frappé d'une balle, et ils lui avaient passé sur le corps. En un instant toutes les portes sont brisées ;

monsieur de Saisan, pour tenir sa promesse, veut protéger les soldats, mais ils sont massacrés avant qu'il ait pu parvenir à se faire entendre ; l'abbé Mouzon ne sauve les deux filles de l'assassin qu'en les prenant dans ses bras et en les emportant lui-même jusqu'à la Meuse ; là il les confie à des bourgeois, qui les emmènent à l'hôtel de ville.

Pendant ce temps, monsieur de Saisan a pris une arquebuse des mains d'un mort, et il s'est mis à la tête de la populace qu'il dirige, car il espère que peut-être Laruelle vit encore et qu'il sera possible de le sauver. Il s'élance du côté où il a entendu les cris ; une porte est fermée, vingt bras s'étendent, la porte cède, et l'on aperçoit Laruelle défiguré, couvert de blessures, et tout à fait mort.

Alors ce n'est plus de la justice, ce n'est plus de la colère, c'est de la rage. On demande où est le comte, on l'appelle, on le cherche, on veut le mettre en morceaux ; chacun a soif d'une goutte de son sang. Tout à coup, d'une chambre où l'on va entrer, une fusillade part, qui blesse et qui tue plusieurs bourgeois. Une vingtaine de soldats espagnols sont barricadés dans cette chambre ; une voix les exhorte à se défendre : cette voix c'est celle de Warfusée. Ainsi, il est là, il n'a pas fui, on l'aura mort ou vivant, c'est bien.

Tous accourent, tous se pressent, tous affluent : les soldats espagnols font une seconde décharge ; les corps morts encombrent la porte ; les bourgeois ripostent en criant : — Warfusée ! Warfusée ! Alors, l'un d'eux pense que c'est un moyen de se sauver. — Aurons-nous la vie sauve ? crie l'Espagnol, nous vous le livrons ?

— Warfusée ! Warfusée ! hurlent toutes les voix.

— Le voilà ! crie le soldat en l'arrachant de dessus le lit où il est couché.

— Mes amis ! mes amis ! cria le comte en se cramponnant aux matelas.

— Où est-il ? où est-il ? demande le cousin de Laruelle, qui s'élance au milieu de la chambre.

— Le voilà ! disent les Espagnols ; tenez, prenez-le.

— Mes amis ! s'écrie le comte en embrassant les genoux des bourgeois, conduisez-moi à l'hôtel de ville, près du second bourgmestre.

— Oui ! oui ! viens, nous allons t'y conduire, hurlent les bourgeois en l'entraînant.

— Le voilà ! le voilà ! crient toutes les voix.

— A mort ! à mort ! l'assassin, à mort !

Alors les bourgeois qui avaient pris Warfusée arrivaient sur le perron de la cour ; la cour était pleine de peuple criant : A mort ! à mort ! Ils poussèrent le prisonnier, qui descendit rapidement les marches du perron, et tomba sur ses genoux ; au même instant un bourgeois s'élança sur lui et le frappa d'un coup d'épée. Warfusée jeta un grand cri, voulut se relever pour remonter les marches du perron, mais comme il mettait le pied sur le premier degré, un coup de hache le renversa de nouveau. De ce moment on ne vit plus rien : la populace se rua sur lui comme une meute, on lui arrache ses habits, on le broie sous les pieds, on lui perce le talon, on y passe une courroie, on le traîne par les rues dans la poussière dont il fait de la boue avec son sang ; on hisse son corps à une potence élevée à la porte du marché, puis on lui coupe la tête et les mains, et on va les clouer aux

différentes portes de la ville; enfin, on brûle son corps, et ses cendres sont jetées dans la Meuse.

La populace joua ainsi trois jours entiers avec ce cadavre, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien, et que son dernier atome eût disparu en poussière.

Quant à Sébastien Laruelle, son corps demeura exposé plusieurs jours, le visage et la poitrine découverts, afin qu'on pût voir ses blessures, dans la nef de la cathédrale, tandis qu'hommes, femmes et enfans venaient dévotement faire leurs prières autour de lui : puis, on le déposa côte à côte de son ancien ami Beckmann; et sur la tombe des deux martyrs, les différens corps de métiers, abaissant tour à tour leurs bannières, jurèrent au nom de Dieu, de Notre-Dame et de saint Lambert, patron de la ville de Liége, de mourir s'il le fallait, comme ils étaient morts pour le maintien de leurs priviléges et de leurs libertés.

En 99, on ouvrit le tombeau de Laruelle : le corps était resté intact et tel qu'il y avait été déposé plus d'un siècle et demi auparavant.

Ce qui fit penser au plus grand nombre, que non-seulement c'était un martyr, mais encore que c'était un saint.

AIX-LA-CHAPELLE.

Les Liégeois tinrent le serment qu'ils avaient fait sur le tombeau de Laruelle, car de 1737 à 1794, leur existence ne fut qu'une longue lutte contre leurs évêques ; en 1794, nous nous emparâmes de Liége et nous en fîmes la capitale du département de l'Ourthe. En 1815, elle fut comprise dans la circonscription du nouveau royaume des Pays-Bas. Enfin, en 1830, ayant fait de son côté sa petite révolution, elle se détacha de la Hollande et se trouva, bon gré, mal gré, réunie à ses bonnes amies Bruges, Gand, Anvers et Bruxelles. Le public a été mis à même de juger de l'affection qu'elle leur porte.

Au reste, d'où nous étions, et de cette terrasse où je venais à la fois de faire un si bon déjeuner et un si excellent cours d'histoire, je me trouvais merveilleusement placé pour voir, sans me déranger, toutes les localités où s'étaient passées les choses importantes que monsieur Polain venait de me raconter. Ainsi, de ce point situé au pied de la citadelle, j'avais, à mon extrême gauche, Herstal, le berceau des rois de la seconde race, où naquit Pepin le Gros, père de Charles Martel et grand-père de Pepin le Bref, et à mon extrême droite, le château de Ranigule, d'où Godefroy de Bouillon partit pour la Terre-Sainte. Puis, encadrés entre ces deux grands souvenirs, toujours en allant de gauche à droite, du

nord à l'ouest au delà de l'Ourthe, le point d'où Boufflers bombarda la ville en 1694 : puis, de ce côté de la Meuse, presqu'à mes pieds, au bout de la rue Hors-Château, l'église de Saint-Barthélemy, la plus vieille de Liége ; puis en reportant mes yeux sur l'Ourthe, le pont d'Amercœur, où le duc de Bourgogne fit jeter les bourgeois révoltés, et qui a gardé de ce triste fait son nom douloureux. Au delà de ce pont, le faubourg d'où Dumouriez, en 92, délogea les impériaux, et que ceux-ci brûlèrent en se retirant, et qui, rebâti par le premier consul, conserva quelque temps le nom de faubourg Bonaparte, puis reprit celui de faubourg d'Amercœur, la vieille catastrophe ayant laissé plus de souvenir que le bienfait récent : puis sur le quai, au-dessous de l'église Saint-Barthélemy, la maison du seigneur Curtius, avec ses trois cent soixante-cinq fenêtres, son œsopée complète, et sa tradition diabolique. Le palais de justice, autrefois le palais du prince évêque, avec sa belle cour entourée de colonnes du XIV^e^ siècle, et son portail de Guillaume de Lamark, le fameux Sanglier des Ardennes, sculpté sur le quatrième pilier à droite, en entrant par la place Saint-Lambert. Puis, en plongeant au delà de l'Université, entre le séminaire et le faubourg d'Avoy-Saint-Jacques, la merveille de Liége, avec son architecture à la fois gothique et arabe, Saint-Paul, devenue cathédrale depuis 1793, époque à laquelle elle a succédé à Saint-Lambert, l'ancienne métropole, qui tomba comme tombaient les reines en ce temps-là, abattue par le peuple. Saint-Jean et sa tour byzantine, la maison de Warfusée, de sanglante mémoire, dont il ne reste, derrière la Meuse, que la poterne par laquelle entrèrent les Espagnols. Sur la

même ligne et au delà du faubourg Saint-Gilles, les bénédictins de Saint-Laurent, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Saint-Maur, les derniers, fameux par leurs chroniques historiques, et les premiers par leur chronique scandaleuse. Puis l'église Saint-Martin ; la première où, sur la prière d'une religieuse nommée sœur Julienne, qui avait rêvé voir la lune partagée en deux, le pape permit l'institution de la Fête-Dieu, qui se répandit sur tout le monde chrétien, et qui ne s'est encore retirée que de France. Enfin, la maison de campagne où l'évêque Henry de Gueldre se vantait d'avoir fait vingt-neuf bâtards en une année, et qui de cette prouesse monacale a conservé le nom de bâtarderie.

Après avoir embrassé ainsi tout l'ensemble de la ville, j'exprimai à monsieur Polain mon désir de visiter quelques détails : alors, avec sa complaisance ordinaire, il m'offrit de m'accompagner ; c'était un trop excellent cicerone pour que je n'acceptasse point, au risque d'être indiscret. Nous descendîmes ensemble.

Chemin faisant, il me fit remarquer que Liége était peut-être la ville qui a baptisé ses rues et ses faubourgs d'un plus grand nombre de noms propres ; en effet, nous traversâmes successivement les rues Laruelle, Grétry et Berthollet (1), et l'on se promettait d'appeler rue Robertson ou rue Redouté, la première qui serait bâtie : cela est d'autant plus méritoire que Liége est une ville tout industrielle, et qu'en cette qua-

(1) Ce dernier est le Berthollet sur lequel la Brinvilliers essaya quelques-uns de ses poisons, et qui lui servit, un temps, d'amant et d'alambic.

lité, il faut lui savoir gré de ne pas mépriser souverainement tout ce qui est histoire, art ou science.

Nos courses terminées, j'allai régler mes comptes à l'hôtel d'Albion, je n'y trouvai que la servante. Je demandai ce que je devais, elle me répondit que je devais 27 francs.

Cela me parut tant soit peu cher pour une simple nuit passée dans une auberge ; aussi, je hasardai quelques observations sur le total, mais alors mademoiselle *Vergénie* me fit remarquer qu'on avait donné trente sous au commissionnaire qui avait apporté mes effets. Je reconnus la vérité du fait ; mais cette avance, toute flatteuse qu'elle était comme preuve de confiance, ne réduisait ma note qu'à 25 francs 50 centimes. Je me permis donc d'insister de nouveau, en demandant le détail.

— Mais, dit la fille, monsieur a demandé à souper, hier soir.

— C'est vrai, répondis-je, mais on ne me l'a point servi.

— Et ce matin, monsieur a demandé une voiture.

— C'est encore vrai, mais on n'en a pas trouvé.

— Ah ! ça n'empêche, répondit la fille.

Je restai un instant confondu de la logique de ce raisonnement, puis, ne me tenant pas pour battu, je demandai à parler à l'hôtesse.

— Ah ! c'est impossible, me répondit la servante, c'est le jour de dévotion de madame : elle est au salut.

— Et monsieur Valentin ?

— Il déniche les œufs.

Je me retournai vers monsieur Polain.

— A quelle heure part la voiture d'Aix-la-Chapelle? lui demandai-je.

— Mais, dans une demi-heure à peu près, me répondit-il.

Je vis que je n'avais pas le temps de faire un procès à mon hôtesse; je jetai 30 francs sur la table et je sortis.

— Merci, monsieur le Flamand, dit la fille en m'accompagnant jusqu'à la porte.

Je pris mon Album, et j'écrivis : *Errata* : Au lieu de : Liége *vu à vol d'oiseau;* lisez : Liége *vu à vol d'auberge.*

Nous arrivâmes dans la cour des messageries, juste au moment où l'on mettait les chevaux à la voiture. Il restait heureusement trois places d'intérieur. Je courus au bureau et je pris un billet : j'allais le mettre dans ma poche sans le lire, lorsque monsieur Polain m'invita à jeter les yeux dessus.

Pour la plus grande commodité des voyageurs, il était rédigé moitié en allemand, moitié en français; j'y vis que j'avais la quatrième place, et qu'il m'était défendu de changer avec mon voisin, même de son consentement. Cette discipline toute militaire, plus encore que le baragouin infernal du postillon, m'apprit que nous allions entrer dans les possessions de S. M. Frédéric-Guillaume.

J'embrassai monsieur Polain, et je m'établis dans mon berlingot. A l'heure fixe la voiture partit.

Comme j'avais un coin, la tyrannie de Sa Majesté le roi de Prusse ne me parut point par trop insupportable, et je dois même avouer que je m'endormis d'un sommeil aussi profond que si j'avais parcouru le pays le plus libre de la

terre ; mais vers les trois heures du matin, c'est-à-dire au point du jour, je fus réveillé par l'immobilité même de la voiture.

Je crus d'abord à un accident quelconque : que nous étions accrochés ou embourbés, et je passai la tête par la portière. Je me trompais, aucun accident n'était arrivé, et nous étions seuls sur la plus belle route du monde.

Je tirai mon billet de ma poche, je le relus d'un bout à l'autre, et m'étant assuré qu'il ne m'était pas défendu de parler à mon voisin, je lui demandai s'il y avait longtemps déjà que nous fussions stationnaires.

— Il y a vingt minutes à peu près, me dit-il.

— Et, sans indiscrétion, continuai-je, puis-je vous demander ce que nous faisons là ?

— Nous attendons.

— Ah ! nous attendons. Et qu'attendons-nous ?

— Nous attendons l'heure.

— Quelle heure ?

— L'heure à laquelle nous avons le droit d'arriver.

— Il y a donc une heure fixée ?

— Tout est fixé en Prusse.

— Et, si nous arrivions avant cette heure ?

— Le conducteur serait puni.

— Et, si après ?

— Il serait puni tout de même.

— Tiens, c'est assez bien vu, cela.

— Tout est bien vu en Prusse.

Je m'inclinai en signe d'assentiment ; pour rien au monde je n'aurais voulu contrarier un monsieur qui me paraissait

avoir une si grande conviction politique, et qui d'ailleurs répondait si complaisamment et si succinctement à mes questions. Mon approbation parut lui faire plaisir ; cela m'encouragea, et je continuai.

— Pardon, monsieur, mais quelle est cette heure à laquelle le conducteur doit arriver à Aix-la-Chapelle ?

— Quatre heures trente-cinq minutes du matin.

— Mais si sa montre retarde?

— Les montres ne retardent jamais en Prusse.

— Expliquez-moi donc un peu cela, vous me ferez plaisir.

— C'est bien facile.

— Voyons ?

— Le conducteur a sous clef, en face de sa place, dans son cabriolet, une horloge réglée sur celle des messageries. Il sait qu'à telle heure il doit être dans tel village, à telle heure dans tel autre, et il presse et ralentit les postillons de manière à entrer dans la cour des messageries à quatre heures trente-cinq minutes.

— Je suis désolé d'insister comme je le fais, monsieur, mais vous y mettez une telle complaisance...

— Comment donc, monsieur ?

— Mais avec toutes ces précautions-là, d'où vient que nous sommes forcés d'attendre.

— C'est que le conducteur aura fait comme vous, il aura dormi, et le postillon aura profité de cela pour aller plus vite.

— Tiens ! alors je vais profiter de la station pour descendre un peu de voiture.

— On ne descend pas de voiture en Prusse.

— Ah ! ah ! c'est fort commode, savez-vous ; et moi qui avais envie de voir quel était ce château, là, de votre côté?

— C'est le château d'Emmaburgh.

— Qu'est-ce que le château d'Emmaburgh ?

— Celui où est arrivée l'aventure nocturne d'Eginhard et d'Emma.

— Ah ! vraiment. Ayez donc la bonté de changer de place avec moi, que je le regarde au moins par la portière.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, monsieur, mais on ne change pas de place en Prusse.

— Oh ! peste, c'est juste. Et moi qui l'avais oublié. Pardon, monsieur, je n'ai rien dit.

— Ces tiaples de Franzès, il être tré pavards, dit sans ouvrir les yeux un gros Allemand, qui tenait gravement son coin en face de moi, et qui n'avait pas desserré les dents depuis notre départ de Liége.

— Vous dites? monsieur, repris-je en me retournant vivement de son côté, médiocrement satisfait de l'observation.

— Che né tis rien, ché tors.

— Vous faites très bien de dormir, mais ne rêvez pas tout haut, hein ? Ou, si vous rêvez, rêvez dans votre langue maternelle.

L'Allemand se mit à ronfler.

— Postillon, *vor warts !* cria le conducteur.

La diligence partit au grand galop. Je me hâtai de jeter un coup d'œil par la portière pour apercevoir au moins les ruines poétiques que venait de me signaler mon obligeant

voisin ; malheureusement la route faisait un coude, et elles avaient déjà disparu.

A quatre heures trente-cinq minutes, pas une seconde de plus, pas une seconde de moins, nous entrions dans la cour des messageries. Peu de villes répondent à l'idée qu'on s'est faite d'elles, sur leur nom, ou d'après le rôle qu'elles ont dans l'histoire ; sous ce rapport, j'étais habitué aux déceptions, mais j'avoue que lorsque j'arrivai à quatre heures du matin sur la place de l'Hôtel-de-Ville, quand je vis le jour se lever sur le monument du bourgmestre Chorus, quand je vis cette grande place déserte, sur laquelle se dressait, comme un spectre de bronze, la statue du vieil empereur, avec son aigle étrange aux plumes hérissées, force me fut de reconnaître la capitale des rois Francs, et de saluer avec respect la ville impériale, comme ses habitans l'appellent encore aujourd'hui.

Nous ne ferons pas l'histoire d'Aix-la-Chapelle. Une ombre colossale s'élève entre la ville moderne et la ville antique ; c'est celle de Charlemagne, qui y naquit en 742 et qui y mourut en 814. Il semble qu'il n'y avait rien avant, et il est certain qu'il n'y eut rien après.

C'est que Charlemagne, ou plutôt Karl le Grand, véritable roi teuton, affectionnait Aix-la-Chapelle, sa ville allemande, bien autrement que Paris, sa ville française. Aussi, aujourd'hui encore, à Aix-la-Chapelle, tout est-il plein de lui, et n'y a-t-il pas une vieille pierre à laquelle le peuple ne rattache le souvenir de son vieil empereur.

LES PETITES ET LES GRANDES RELIQUES.

Ma première visite, en sortant de l'hôtel du Grand-Monarque, que j'avais choisi pour ma résidence, fut pour la grande place que j'avais traversée au soleil levant, et que je retrouvai à la seconde vue pleine de caractère. La statue de l'empereur Charles, dans le style du temps de Maximilien; son vieil aigle de bronze aux plumes noircies et hérissées; son palais massif du XIV^e^ siècle, avec sa tour de Granus et sa tour du Marché, en font bien la ville du couronnement de tous ces vieux empereurs, spectres historiques, qui nous apparaissent, à nous autres rêveurs, traînant dans la nuit du passé leurs linceuls de bronze.

Comme nous le disions, l'Hôtel-de-Ville, fondé au XIV^e^ siècle par le bourgmestre Chorus, est situé à l'endroit même où devait s'élever le palais du grand empereur. Aucune partie de l'édifice ne date de cette époque, il est vrai, mais en jetant, en 1730, les fondemens de son immense perron, l'architecte Couven découvrit, à une profondeur de quinze pieds, un vaste escalier circulaire, qu'à la massivité de sa construction il put avec quelque certitude faire remonter au VIII^e^ siècle. Cette découverte changea en conviction la probabilité traditionnelle, que l'Hôtel-de-Ville gothique était situé sur l'emplacement même où s'élevait le palais roman.

Cet Hôtel-de-Ville, fort remarquable au reste à l'extérieur, ne conserve à l'intérieur aucun grand souvenir particulier; d'ailleurs, le temps et les nécessités du conseil municipal ont changé ses dispositions; la salle du couronnement des empereurs elle-même, qui avait cent soixante-deux pieds de long, a été trouvée trop grande, est partagée aujourd'hui en deux par une cloison : elle semble s'être refaite elle-même à la taille de ceux qui l'habitent.

Le dôme, quoiqu'ayant reçu quelques changemens successifs, est cependant toujours le dôme fondé par Charlemagne. On y entre par la même porte qu'y entra le loup, et l'animal expiatoire est encore assis à la gauche du porche, sur son piédestal de bronze, en souvenir du service qu'il a rendu à la ville. Lors du passage de Napoléon à Aix-la-Chapelle, le moderne Charlemagne le toucha de la pointe de son épée, et il fut envoyé à Paris avec les colonnes de granit qui soutenaient la rotonde du temple; en face du loup est, sur une colonne parallèle à la sienne, une énorme pomme de pin en bronze, dont j'ignore complètement la signification. Je fis plusieurs questions à ce sujet aux habitans, mais on me répondit généralement que c'était l'âme du pauvre loup (1). Faute de meilleure explication, il fallut bien me contenter de celle-là.

J'entrai dans le dôme : au milieu de l'octogone est le tombeau de Charlemagne, c'est-à-dire une pierre colossale à fleur de terre avec cette simple inscription : « CAROLO MAGNO. » Au-dessus est suspendu un énorme lustre d'argent

(1) Voir la Chronique de Charlemagne.

ayant la forme d'une couronne : c'est un don de Frédéric Ier à l'église, ou plutôt un hommage à la mémoire de Charlemagne.

Malheureusement pour le poëte ou pour l'historien qui vient s'incliner, ce tombeau n'est plus qu'un sarcophage ; il avait même disparu complétement, et, extérieurement effacée par deux invasions successives de Normands, on ignorait jusqu'à la place où dormait le grand empereur, lorsqu'en 997, Othon III fit faire des fouilles, et finit par retrouver le caveau ; il était tel que la chronique le dit, avec son pavé d'or, sa tenture de drapeaux, et son vieil empereur assis. Soit piété, soit impiété, Othon porta la main sur Charlemagne ; son corps fut enfermé dans une châsse d'argent. Le trône sur lequel il était assis fut tiré du tombeau, ainsi que la croix d'or, la couronne, le globe, le livre des évangiles et l'épée, qui servirent depuis au couronnement des empereurs, et qui, au milieu des révolutions successives, ont été dispersés, si bien que de tout cela il ne reste que le trône, encore est-il dépouillé des feuilles d'or qui le recouvraient ; la pierre du tombeau elle-même fut enlevée pour y substituer celle qui y est maintenant, et on retrouve la première scellée dans le mur, à la partie gauche de l'église.

Pendant que, la tête inclinée sur la pierre tumulaire du vieil empereur, je me rappelais quelques vers du beau monologue de Charles-Quint, deux hommes vinrent m'offrir de me montrer, l'un, le trône, l'autre, les petites reliques ; je demandai si je ne pouvais pas avoir affaire pour le tout au même, sachant les conséquences fâcheuses qu'ont d'ordinaire pour la bourse du voyageur cette mutation de cice-

roni. Mais il me fut répondu que le trône appartenait au sacristain, et les petites reliques au bedeau. Cette division d'emploi me parut si bien tranchée que, comprenant qu'il n'y avait pas de réclamation à élever, je dis au bedeau de m'attendre, et je suivis le sacristain.

Il me fit monter par un escalier de pierre au premier étage, appelé Hochmünster. C'est là qu'est ce fameux trône dont il est tant question dans les chroniques, sur lequel était assis Charlemagne dans son tombeau, et sur lequel, en mémoire de ce fait, les empereurs s'asseyaient le jour de leur couronnement. Il est enveloppé d'une chemise de planches, qui s'enlève par le moyen d'une serrure; non point, hélas! pour conserver les plaques d'or qui le couvraient, car, dit le guide, les besoins de l'église ont forcé le chapitre de les vendre, mais pour le soustraire aux regards des curieux qui, s'ils pouvaient le voir gratis, enlèveraient, par cette facilité, au sacristain les seuls gages que lui donne probablement l'église.

C'est un fauteuil de marbre massif, de forme romane, comme ceux que l'on voit encore dans certaines basiliques, élevé sur cinq degrés, et qui doit être bien réellement de l'époque dont il porte la date. Mon sacristain, en voyant la vénération avec laquelle je le regardais, me raconta que l'empereur Napoléon n'avait point osé s'asseoir dessus, sans doute, ajouta-t-il, parce qu'il était un usurpateur; mais que le soir l'impératrice Joséphine, plus ambitieuse que lui, s'était fait ouvrir les portes, était montée seule à l'Hochmünster, et profitant de ce qu'à cette époque le trône n'était point enfermé, s'y était irréligieusement assise; mais bien-

tôt on avait entendu un cri, on avait monté, et on avait trouvé l'impératrice évanouie.

En revenant à elle, elle avait raconté qu'à peine avait-elle été sur le trône, l'empereur Charlemagne lui était apparu, et lui avait prédit des choses si terribles, que, moitié frayeur du présent, moitié appréhension de l'avenir, elle n'avait point eu la force de les entendre, et avait appelé au secours. Mon sacristain ne doutait point que dans cette conférence entre l'impératrice et le spectre il n'eût été question de Leipsick, de Waterloo et de Sainte-Hélène.

J'étais malgré moi sous l'influence de ces traditions poétiques qui ont accompagné l'ombre du vieil empereur à travers les siècles. Je voyais Napoléon refusant de monter sur ce trône, et Joséphine, l'insoucieuse et curieuse créole, venant furtivement s'y asseoir, lorsque mon homme, se trompant sans doute à l'attention avec laquelle je regardais le siége royal, après avoir fait l'inspection du Hochmünster et de l'escalier qui y conduisait, vint à moi et me dit à demi-voix que pour cinq francs je pouvais m'asseoir sur le trône, et me donner pendant cinq minutes un plaisir d'empereur. Le moment était mal choisi pour me faire une pareille offre; aussi lui répondis-je que je n'avais point la prétention d'être plus brave que Napoléon, et que je ne voulais pas m'exposer à la colère de Charlemagne, comme avait fait Joséphine. Alors le bon sacristain, qui voyait par sa faute même sa pièce de cinq francs lui échapper, secoua la tête.

— Oh! monsieur, me dit-il, on raconte un tas de bêtises comme cela, mais au fond ça n'est peut-être pas vrai.

Je lui donnai trois francs pour ces bêtises vraies ou non,

ce qui parut le consoler un peu, et j'allai rejoindre mon bedeau.

Celui-là savait mieux son métier. Avant d'entrer dans la sacristie, il me dit :

— Monsieur sait que, pour les petites reliques, c'est sept francs.

— Non, lui répondis-je, je ne le savais pas; mais n'importe, si vos petites reliques en valent la peine.

— Oh ! je crois bien, monsieur.

— Eh bien ! voyons, que me montrerez-vous pour sept francs ?

— Je vous montrerai la ceinture de Notre Seigneur Jésus-Christ, en cuir.

— Sa vraie ceinture ?

— Oh ! monsieur, je crois bien ! l'empereur Charlemagne l'a scellée lui-même aux deux bouts avec son sceau, à preuve que c'est bien la même.

— Ah ! ah !

— Je vous montrerai une partie des cordes dont Notre Seigneur Jésus-Christ fut lié.

— Ah ! ah !

— Je vous montrerai un fragment d'un des clous qui ont servi pour l'attacher sur la croix; une partie de l'éponge imbibée de fiel et de vinaigre que ses bourreaux lui ont présentée, et une partie de la verge dont il a été frappé.

— Vous me montrerez tout cela ?

— Ce n'est pas tout.

— Vraiment !

— Je vous montrerai la ceinture de la Vierge, la tête de

saint Anastase, le bras sur lequel le grand prêtre Siméon porta l'enfant Jésus, le sang et les ossemens de saint Etienne, martyr, sur lesquels les rois romains prêtaient leurs sermens; un anneau de la chaîne que portait saint Pierre dans sa prison, de l'huile de sainte Catherine, de...

— Tout cela pour sept francs.

— Oui, monsieur, c'est pour rien; mais que voulez-vous, il y a si peu de religion dans notre époque qu'il faut bien baisser les prix; il y a cent ans, vous n'eussiez pas vu tout cela pour un louis.

— Peste! alors j'ai bien fait de venir au monde en 1805.

— Mais aussi, si monsieur veut donner davantage, ce n'est pas défendu.

— Je conçois; mais avec votre permission, je m'en tiendrai au prix courant.

— C'est que je n'ai pas dit à monsieur tout ce qu'il y avait.

— Vous ne m'avez pas tout dit?

— Oh! non, monsieur; nous avons encore des cheveux de saint Jean-Baptiste; de la manne; des fragmens de la verge d'Aaron; les trois reliques qui étaient pendues au cou de Charlemagne dans son tombeau.

— Et qui sont?

— Un vase de cristal renfermant les cheveux de la Vierge, son portrait peint par saint Luc, et une parcelle de la vraie croix.

— La même qui avait été apportée par un ange, et qui, perdue par Pepin, fut reconquise par Roland sur le géant à l'émeraude?

— La même, monsieur, la même ! plus, le cor de chasse d'ivoire de Charlemagne; plus, sa tête et son bras; plus... enfin monsieur voit bien qu'il y en a pour sept francs.

Je poussai un profond soupir en voyant ainsi profaner les choses saintes, et j'entrai. Le bedeau me montra tout ce qu'il avait dit là, me détailla chaque chose avec sa voix d'huissier priseur, touchant irréligieusement à toutes ces choses, dont il eût dû, au moins, respecter l'antiquité.

Le fait est qu'une partie de ces reliques, que la cupidité a conservées bien plus que la religion, fut envoyée à l'empereur Charlemagne en 799 par Jean, patriarche de Jérusalem; qu'une autre partie lui fut donnée par Aaron, roi de Perse, qui lui fit en même temps don de Jérusalem et des saints lieux, héritage qu'il serait bien temps de réclamer, et que le reste lui fut envoyé de Constantinople, ainsi qu'il l'avait constaté lui-même dans un diplôme scellé de son sceau.

Je baisai le fragment de la croix, car, s'il n'avait pas touché Jésus-Christ, il avait touché Charlemagne.

Puis je demandai à voir les grandes reliques, car je savais qu'il existait encore d'autres choses saintes, qui, exposées tous les sept ans, avaient, en l'année 1496, par exemple, attiré à Aix-la-Chapelle cent quarante-deux pèlerins, lesquels avaient versé en aumônes, dans le tronc de l'église, 80,000 florins d'or !

Malheureusement, on ne les expose que tous les sept ans, et, dans l'intervalle, on ne les montre qu'aux têtes couronnées; comme je n'étais pas compris dans la catégorie, j'offris au bedeau de porter la somme de sept francs à quinze,

s'il voulait me considérer comme un empereur, ou tout au moins comme un roi. Il me répondit que pour quinze francs il me considérait comme bien au-dessus de tout cela, mais qu'il n'avait pas la clef. Je dois dire au reste que ce défaut de confiance paraissait le blesser profondément.

Les grandes reliques se composent :

1° De la robe que la Vierge portait lors de la naissance de Jésus-Christ. Elle est de coton filé et a cinq pieds et demi de long.

2° Des langes qui enveloppèrent le Sauveur dans la crèche.

3° Du drap sur lequel saint Jean-Baptiste a été décapité.

4° De la toile qui ceignit les reins de Notre-Seigneur sur la croix.

Toutes les reliques sont empaquetées chacune dans une pièce de soie, qui lors de chaque exposition est découpée, et dont les morceaux sont distribués aux personnes présentes.

Le bedeau, au reste, ne me parut pas faire beaucoup d'estime des grandes reliques, et si j'avais voulu lui donner seulement dix francs au lieu de sept, je crois bien qu'il m'eût avoué qu'il n'y croyait pas.

LES DEUX BOSSUS. — LE FRANKENBERG. — LA RUE DES LUTINS.

Une voiture, que j'avais louée pour faire une course dans les environs d'Aix-la-Chapelle, m'attendait à la porte de l'église. Je montai dedans, et j'ordonnai au cocher de me conduire au marché aux poissons; c'est que le marché aux poissons est célèbre non-seulement par ses anguilles de la Meuse et ses carpes du Rhin, mais encore par une vieille tradition qui remonte au jour de la Saint-Mathieu, de l'an de Notre-Seigneur 1549.

Donc, ce jour de la Saint-Mathieu, de l'an 1549, un pauvre musicien bossu, qui venait de faire danser une noce dans un village, rentrait avec les trois florins qu'il avait gagnés dans sa poche, lorsqu'en arrivant au parvis il fut tout étonné de voir la place au poisson parfaitement éclairée. Minuit venait de sonner à la cathédrale, ce n'était point l'heure du marché, aussi le pauvre musicien, croyant qu'il y avait cette nuit à Aix quelque fête particulière dont son calendrier ne l'avait pas prévenu, s'avança vers les lumières, espérant que si, comme il le croyait, on se réjouissait là, son violon n'y serait pas plus déplacé qu'ailleurs.

En effet, il y avait joyeuse assemblée sur la place; tous les étalages des marchands de poissons étaient illuminés avec une telle profusion, que le musicien se demandait

qui, pour pénétrer chez elle, avait imité la voix de son mari. Si bien que le pauvre diable eut beau faire et beau dire, force lui fut de passer la nuit sur le banc de pierre qui était près du seuil de sa maison.

Le lendemain au matin, le pauvre musicien fit une nouvelle tentative, et, plus heureux que dans la nuit, finit par être reconnu par sa moitié. Il est vrai que la bonne dame, voyant un homme droit et riche à la place d'un homme pauvre et bossu, donna peut-être quelque chose au hasard en voyant qu'elle ne perdait pas au change. Le musicien lui raconta alors tout ce qui s'était passé, et sa femme qui, comme on a déjà pu s'en apercevoir, était une femme de sens, lui conseilla de donner en aumônes le quart de son or, et comme avec le reste ils avaient encore de quoi vivre tranquillement et honorablement, de suspendre, en manière d'*ex voto*, le violon miraculeux au-dessous de l'image de son patron. C'était un bon conseil ; aussi fut-il de point en point suivi par l'ex-bossu.

L'aventure, comme on le pense bien, fit grand bruit à Aix-la-Chapelle ; les uns en furent contens, et c'était le plus grand nombre, car le pauvre musicien était généralement fort aimé ; d'autres en furent affligés, et ceux-là c'étaient les envieux.

Or, parmi ces derniers, il y avait un musicien bossu par devant, qui, à cause de cette infirmité, ne pouvant jouer du violon comme son confrère qui était bossu par derrière, jouait de la clarinette, et qui, à cause de l'infériorité de l'instrument qu'il avait été forcé d'adopter, avait voué de longue main une grande haine au pauvre violoniste. Il avait donc

naturellement été on ne peut plus affligé du bonheur qui lui était arrivé, et cependant il était venu des premiers avec un visage joyeux le féliciter sur sa bonne fortune, tout en trouvant cependant qu'il était mieux quand il avait sa bosse, et il s'était fait raconter l'histoire dans ses moindres détails. Alors, quand il avait été bien renseigné, il était parti, et d'après ce qu'il avait appris, il avait fait son plan.

Malheureusement, un an devait s'écouler avant qu'il ne le mît à exécution, et pour le pauvre bossu cette année fut un siècle. Enfin, le jour ou plutôt la nuit de la Saint-Mathieu arriva : le musicien prit son instrument, s'en alla faire danser dans le village où un an auparavant avait fait danser son confrère, puis à minuit sonnant revint par la même porte, de sorte qu'il se trouva à minuit et quelques minutes sur la place du marché au poissons; et arrivé là, sa joie fut grande, car elle était illuminée comme un an auparavant; les mêmes dames et les mêmes cavaliers étaient attablés à un banquet pareil, mais autant l'autre était joyeux, autant celui-là paraissait triste. Le musicien n'en porta pas moins sa clarinette à sa bouche, et malgré les signes réitérés qu'on lui fit de se taire, il commença une valse, qu'accompagnèrent aussitôt les chouettes et les hibous, perchés sur les saints de pierre de la vieille cathédrale : alors les fantômes se prirent par la main, et, au lieu de cette joie folle avec laquelle ils avaient dansé un an auparavant, ils commencèrent un grave et triste menuet, qui finit par des révérences raides et empesées, comme doivent en faire les statues de marbre couchées sur les tombeaux. Néanmoins la dame qui, un an auparavant, avait donné au bon violon la récompense

qu'ambitionnait si fort l'envieuse clarinette, s'approcha du musicien, et lorsque les deux pages lui eurent ouvert son pourpoint, opération qu'il laissa faire avec une patience remarquable, elle lui appliqua dans le dos le plat d'argent. Or, comme c'était le plat où avait été soigneusement conservée la bosse de son confrère, et que l'application se faisait juste à la même place, la bosse reprit de bouture à l'instant même, de sorte que, sur ces entrefaites, le coq ayant chanté, tout disparut, et que la clarinette se trouva bossue par derrière et par devant.

Chaque musicien avait été récompensé selon ses mérites.

Nous sortîmes d'Aix-la-Chapelle par la porte de Borcette, afin d'aller, comme tout voyageur doit le faire, goûter les eaux minérales. Comme toutes les eaux minérales, celles de Borcette sont détestables.

En sortant de Borcette, je descendis de voiture, et mon cocher, après m'avoir montré, au milieu d'un massif d'arbres, les ruines du Frankenberg, m'indiqua un petit chemin qui y conduisait. Je le suivis religieusement; il longea pendant cent ou cent cinquante pas un petit ruisseau tout fumant, dont la tiède humidité me parut entretenir les herbes dans une délicieuse verdure; puis je traversai le Felsembach. Je me perdis un instant dans les haies, et finis par me retrouver à la porte de la ferme. C'est à cette ferme qu'on vient se rincer la bouche avec du makey quand on a bu de l'eau de Borcette. Or, comme nos lecteurs ne trouveraient probablement pas le mot makey dans la *Cuisinière bourgeoise*, ils sauront que c'est tout bonnement un mélange de crême, de canelle et de sucre, fort agréable au goût.

Je parcourus les ruines, et je vis le lac où était enseveli l'anneau de Falstrade (1). Quand le château était neuf, et que l'eau du lac était pure, ce devait être une délicieuse habitation, et l'on comprend facilement, magie à part, la prédilection que le bon empereur avait pour cet endroit.

Cependant comme, moins heureux que lui, je n'y pouvais point passer ma vie, je remontai en voiture, et, après avoir suivi quelque temps les boulevards extérieurs, nous fîmes une pointe, et nous arrivâmes, toujours en voiture, au sommet du Loosberg; c'est l'endroit où Satan, fatigué de porter sa dune, la laissa tomber (2) : il y a trente ans encore elle était toute sablonneuse, et telle qu'elle était sortie de ses mains. Mais depuis l'an 1807, époque où tout particulièrement on a cessé à peu près de croire au diable, la vieille montagne de la ruse a été transformée en jardins, et son sol aride a disparu sous une couche de verdure, au milieu de laquelle ont poussé pêle-mêle des arbres, des cafés et des casinos.

Le Salvatorsberg est resté plus fidèle à ses vieilles traditions, et l'on n'y trouve que la ruine d'une ancienne église fondée par Lothaire Ier, et une espèce de ferme appartenant je ne sais à qui.

Nous rentrâmes à Aix-la-Chapelle par la porte de Cologne, et comme je le lui avais recommandé, mon cocher m'arrêta devant la ruelle des Lutins; c'est encore une vieille

(1) Voir la Chronique de Charlemagne.

(2) Voir la Chronique de Charlemagne.

tradition qui a donné à cette petite rue le nom de *Hinzen Geeschen.*

C'est qu'il y avait autrefois dans le pays du Limbourg, à l'endroit même où s'élèvent aujourd'hui les ruines de ce château d'Emmaburch, que, grâce à la tyrannie de Frédéric-Guillaume, je n'avais pu voir qu'en me démanchant le cou, d'immenses souterrains dont personne n'avait jamais trouvé l'extrémité : ces souterrains, déserts en apparence le jour, devenaient la nuit la demeure de ces bons lutins de la famille des Trilby, dont Nodier nous a écrit l'histoire ; là, ces gracieux enfans de la Terre, aux malices innocentes et aux folles joies, se réunissaient dès que le soleil était couché, et restaient jusqu'à une heure du matin rangés autour de longues tables, chantant des chansons dans une langue inconnue, et trinquant dans de petites coupes d'or, dont le choc imitait si bien le tintement d'une clochette, qu'un jour un berger, qui avait perdu sa génisse, croyant qu'elle s'était enfoncé dans les souterrains, y descendit guidé par le son, et vit tout ce monde joyeux et souterrain buvant ses vins exquis et chantant ses folles chansons. Alors il comprit que ce bruit, qu'il avait pris pour celui de la clochette de sa génisse, était celui des petites timbales d'or, et il se retira aussitôt, sans que les lutins, qui cependant l'avaient vu, lui eussent fait le moindre mal.

Mais le berger ne leur garda point le secret qu'ils espéraient de lui, et sa première démarche, en sortant du souterrain, fut pour aller dénoncer à son confesseur les petits démons qui faisaient si bonne chère : le confesseur était un moine sévère qui n'aimait point les fêtes clandestines,

et qui voulait qu'on ne s'amusât que les jours autorisés par le calendrier. Il fit une quête, rassembla une somme considérable, bâtit une église à l'endroit même où le berger était entré dans le souterrain, plaça une croix sur sa coupole, et vint en toute pompe et suivi du clergé, dans la chapelle y dire une messe, et y procéder aux exorcismes indiqués par le rituel.

Mais il n'y avait pas besoin de tant de cérémonies : au premier coup de cloche, les pauvres petits diables de lutins avaient été forcés de déguerpir.

Cependant les exilés, privés de leur antique logement, avaient choisi un autre domicile; et tandis qu'en punition de son indiscrétion le berger s'en allait mourant d'une maladie de langueur, ils s'étaient installés dans les souterrains d'une tour située entre les portes de Cologne et de Sand-Kaul. Mais hélas! les pauvres petits diables n'avaient point eu le temps, en quittant leur domicile, d'en emporter le mobilier qui le garnissait; de sorte qu'ils n'avaient plus ni plats d'argent, ni timbales d'or; de sorte qu'il leur fallait, chaque fois qu'ils avaient à célébrer quelque fête, emprunter des chaudières, des casseroles et des verres aux habitans des rues voisines; ce qu'ils faisaient en entrant dans les maisons par les cheminées, et en emportant avec grand bruit les ustensiles dont ils avaient besoin, et que les habitans retrouvaient le lendemain soigneusement rapportés à leurs portes. Ils comprirent donc qu'il valait mieux, lorsque certains signes, comme le pétillement du feu, comme le hennissement des chevaux, comme le frémissement de la batterie de cuisine, leur annonçaient que c'était

jour de fête chez les lutins, mettre d'eux-mêmes à la porte de leur maison les ustensiles que les visiteurs nocturnes avaient l'habitude de leur emprunter, et ainsi en agirent-ils. Les lutins, reconnaissans, ne firent plus aucun bruit, et les habitans des rues avoisinant la tour purent enfin dormir.

Mais il arriva qu'un soir, deux braves soldats qui étaient logés à l'hôtel du Sauvage, justement situé dans la rue qu'on appelle aujourd'hui la ruelle des Lutins, virent l'hôtelier qui récurait les casseroles avec un soin tout particulier, et qui, lorsqu'elles étaient brillantes comme de l'argent, les mettait sur le pas de sa porte. Ils lui demandèrent alors dans quel but il se donnait tant de peine, et ayant appris que c'était à l'intention des lutins, ils se mirent à rire, et comme c'étaient des hommes qui n'avaient peur de rien, et ne croyaient ni en Dieu, ni en diables, ils lui dirent : « C'est bien, rentrez vos casseroles, et nous allons nous mettre sur la porte, de sorte que quand les lutins viendront, au lieu de toute votre batterie de cuisine, ils trouveront deux épées bien affilées. » L'hôtelier fit tout ce qu'il put pour les empêcher de commettre cette imprudence ; mais les deux soldats relevèrent leurs moustaches en jurant le nom du Seigneur ; de sorte que l'aubergiste leur tira sa révérence, et les laissa faire à leur volonté.

Lorsque la nuit fut venue, les deux soldats se mirent en effet sur le seuil de la porte, que l'aubergiste referma derrière eux ; pendant quelque temps il les entendit causer amicalement, puis lorsque vinrent les dix heures du soir, il les entendit hausser la voix, puis se disputer, puis croiser le fer ; pendant quelque temps il put suivre le cliquetis des

épées ; il cessa tout à coup, et un profond silence lui succéda.

Le lendemain, au point du jour, l'aubergiste sortit et trouva les deux soldats morts ; ils s'étaient battus et enferrés l'un l'autre.

On ne douta point que ce ne fût une vengeance des lutins ; aussi le bruit de cette aventure étant venu aux oreilles du moine, il résolut de les chasser de la ville comme il les avait déjà chassés de l'Emmaburch : en conséquence, armé d'un bénitier et d'un goupillon, il descendit dans les souterrains de la tour, et les aspergea entièrement d'eau bénite, en accompagnant chaque aspersion des paroles puissantes qui déjà une fois les avaient chassés.

Depuis ce temps les lutins ont quitté Aix-la-Chapelle, et nul ne sait ce qu'ils sont devenus ; mais en mémoire du séjour qu'ils ont fait dans les souterrains de la tour, la rue où l'on trouva les deux soldats morts s'appelle encore aujourd'hui *Hinzen-Geeschen*, ou la ruelle des Lutins.

Comme nous n'avions plus rien à voir à Aix-la-Chapelle, nous rentrâmes vertueusement dans l'hôtel du Grand-Monarque, avec l'intention bien arrêtée de partir le lendemain matin, et d'aller coucher à Cologne.

Or, comme aucun lutin ne vint contrecarrer ce projet, le lendemain, à six heures du matin, nous mîmes, en quittant Aix-la-Chapelle, sa première partie à exécution.

COLOGNE.

Nous arrivâmes à dix heures du soir à Cologne. Comme notre cocher ne connaissait point la ville, il nous emmena dans un labyrinthe de petites rues qui finit par aboutir à une espèce de bouge nommé l'hôtel de Hollande. En Allemagne, une fois entré dans un hôtel pendant les heures indues, le malheureux voyageur est pris comme une souris dans une souricière. La porte se referme derrière lui, et il faut qu'il attende jusqu'au lendemain matin pour savoir ce qu'il adviendra de lui. Notre malaise tourna au profit de la curiosité. Le lendemain, au point du jour, nous étions dans les rues de Cologne.

Cologne dut sa naissance à un camp romain. Un jour Agrippa trouva la position heureuse, et s'établit sur la colline qui s'étend depuis l'église de Notre-Dame jusqu'à la place de Sainte-Marie-aux-Degrés. Les camps romains étaient de véritables forteresses avec leurs fossés, leurs murailles et leurs tours. Quelques cabanes craintives, qui s'étaient élevées sur la rive orientale du Rhin, passèrent alors le fleuve et vinrent s'adosser au camp romain pour lui demander sa protection. D'autres suivirent successivement leur exemple, et l'ancien camp d'Agrippa se trouvait déjà entouré d'une ceinture de maisons, lorsque, par fortune, Agrippine y naquit pendant les campagnes de Germanicus. Ce fut une raison pour Claude d'y envoyer une colonie romaine, qui prit le

nom de Colonia-Agrippina, et qui donna au camp l'apparence d'une ville. Plus tard Vitellius y fut proclamé empereur, et, dès lors, elle compta dans les annales romaines et prit sa place dans l'histoire du monde.

Encore aujourd'hui il est possible de suivre, par les ruines, l'enceinte quadrangulaire tracée par les Romains, ces puissans bâtisseurs, et il est facile de déterminer les limites de la colonie d'Agrippine au moment où Trajan la quitta, rappelé par Nerva pour partager l'empire avec lui, c'est-à-dire vers la fin du premier siècle.

Dès lors Cologne, devenue la capitale de la Gaule rhénane inférieure, fut considérée comme une ville importante : l'empereur Constantin y fit bâtir un pont magnifique, dont l'arc a disparu, mais dont on voit encore le pilier quand les eaux du Rhin sont basses.

Entre ces deux périodes, c'est-à-dire vers l'an 220, une invasion des Goths avait pensé détruire la ville naissante : c'est à cette invasion que se rattache la tradition des onze mille vierges.

En 508, Clovis fut proclamé roi à Cologne. C'était par cette ville et par le point appelé Deutz, que les Ripuaires firent leur invasion. Pepin fut duc de Cologne avant de devenir roi des Francs ; Charlemagne, comme nous l'avons vu, faisait de fréquentes visites dans cette ville ; enfin, Othon le Grand la réunit à l'empire germanique, lui accorda de grands priviléges, et la confia à la protection de son frère Brunon, archevêque de Cologne et duc de Lorraine.

Au moyen âge, c'est-à-dire vers la fin du XIV^e^ siècle, Cologne, qui avait toujours été s'agrandissant, était le plus

puissant appui de la fédération des villes dites Hanses. Alors, elle pouvait à elle seule mettre sur pied 50,000 combattans, et elle possédait 11 collégiales, 58 couvens, 19 églises paroissiales, 49 chapelles et 16 hôpitaux.

Au XVe siècle commence la décadence de Cologne, le commerce de la Flandre, du Brabant et de la Hollande la mine; les proscriptions religieuses lui tirent le meilleur de son sang; enfin, en 1794, Cologne devint ville de la république. Jusqu'à ce jour, c'est-à-dire depuis plus de seize siècles, elle avait conservé le patriciat romain, la toge des consuls, et les licteurs avec leurs faisceaux. En 1814, elle fut occupée par les Russes, et l'année d'ensuite cédée aux Prussiens, qui, à tout hasard, la fortifièrent en ajoutant sept tours aux quatre-vingt-trois qu'elle avait déjà. Or, ces fortifications ont un but étrange que l'on retrouve systématiquement appliqué sur toute la ligne du Rhin : c'est de menacer les villes bien plutôt que de les défendre.

En effet, les provinces rhénanes, séparées violemment de la France, et données à Sa Majesté Frédéric-Guillaume comme accroissement de territoire, ne sont que faufilées à la Prusse, et au premier appel se déchireront d'elles-mêmes. Leur nouveau maître, déjà séparé de ses nouveaux sujets par l'abîme religieux qu'on ne fait qu'agrandir avec la persécution, et qu'on ne comble que par la tolérance, au lieu de laisser aux habitans du Rhin le Code Napoléon, qui pendant vingt ans les avait régis; au lieu de choisir dans leur sein même les fonctionnaires publics qui doivent les administrer; au lieu enfin de leur accorder le libre exercice de la religion qu'ils ont reçue de leurs pères, et qu'ils veulent

transmettre à leurs enfans, leur enlève peu à peu les lois françaises pour y substituer le bon plaisir prussien, choisit les employés du gouvernement hors du territoire qu'ils sont chargés de gouverner, et veut que tout fils d'un père protestant suive la religion de son père, ce qui serait juste peut-être dans tout autre pays ; mais ce qui, là, où tout avenir ne s'ouvre que par l'alliance avec les étrangers, et où tous les étrangers sont luthériens, devient une suprême injustice.

Ce fut contre cette dernière décision, dont il sentait toute la portée, que se prononça Clément-Auguste, archevêque de Cologne, qui a eu le talent de se faire martyr dans une époque où l'on n'y croyait plus. En vertu du pouvoir spirituel qu'il avait reçu du pape, il déclara, se plaçant en opposition avec le pouvoir temporel du roi, qu'il n'autoriserait les prêtres à bénir les mariages mixtes qu'après que les pères, au contraire de ce qui était ordonné par l'arrêté royal, auraient pris l'engagement formel de faire élever leurs enfans dans la religion catholique, déclarant qu'à son défaut il y avait les pasteurs luthériens, et que pour ceux qui croyaient le mariage devant Dieu inutile, restait le mariage devant la loi. Quelques jours après cette déclaration, le gouverneur civil de la province et le colonel de la gendarmerie résidant à Coblentz, se rendirent à Cologne, et après s'être adjoint le maire de la ville, se présentèrent à l'archevêché. Introduits en présence de Clément-Auguste, ils lui intimèrent l'ordre d'obéir aux instructions du gouvernement. L'archevêque répondit que pour les affaires temporelles il était effectivement soumis au roi, mais que pour les questions spirituelles, il ne relevait que de Rome. On lui enjoignit alors de se démettre

de son archevêché; mais il répondit que, nommé par le pape, c'était au pape seul à l'interdire. Sur cette réponse, il fut arrêté et conduit à la forteresse de Minden, où il est libre, il est vrai, mais libre dans une ville protestante, et où il a pour domestiques deux soldats habillés en bourgeois.

Il est impossible de se figurer l'effet que produisit cette arrestation; un frisson de fièvre parcourut toute cette ligne de villes assoupies sous la domination étrangère, et qui se réveillèrent tout à coup, se rappelant le temps où elles étaient libres. Sous le prétexte de surveiller les Belges et les Hollandais, en litige à cette époque sur la question du Limbourg et du Luxembourg, les troupes prussiennes furent poussées aux bords du Rhin; la forteresse d'Ehrenbreisten, qui domine Coblentz, point central de l'agitation, se remplit de poudre et se hérissa de canons, dont toutes les gueules, à mesure qu'ils se mettaient invisiblement en batterie, se tournaient comme d'elles-mêmes vers la rive gauche du Rhin. Le prince Guillaume, envoyé dans le pays avec la mission apparente de passer des revues, s'arrêta à Cologne, où il fut sifflé, et vint à Coblentz prendre part à la fête que la province donnait au général Borstel. Voici à quelle occasion cette fête était donnée, et ce qui se passa :

Le vieux général Borstel, qui commandait à Coblentz depuis 1827, achevait sa cinquantième année de service; la province, à cette occasion, lui donna une fête à laquelle assistèrent les envoyés de toutes les villes du Rhin et de tous les corps administratifs. A la suite de la revue qui fut passée par le général sur la grande place, et à la fin de laquelle le prince Guillaume lui amena les régimens comme s'il lui en

remettait une seconde fois le commandement entre les mains, il y eut un grand dîner. Au dessert, le prince Guillaume demanda, pour tâcher de ramener à lui l'attention et les applaudissemens absorbés par le général, si personne ne se souvenait de quelque vieille chanson du Rhin; un convive se leva alors, et chanta les couplets suivans, que je traduis ici dans leur littérale simplicité, mais non point dans leur native rudesse :

Chantons le fleuve dont les ondes
Chez nous d'un peuple libre apporte le salut;
Chantons le Rhin aux eaux profondes,
Qui, roulant vers la mer son fidèle tribut,
Arrose la rive adorée
Où mûrit la grappe dorée.
Rhin,
Vin,
A ces deux mots l'oppresseur tremble,
Et ces deux mots riment ensemble.

Chantons ce doux jus qu'on renomme,
Qui rétablit chez nous la sainte égalité,
Qui de l'esclave fait un homme,
Et devant les puissans lui donne la fierté.
L'amour qui dort au fond du verre,
En palais change la chaumière.
Vin,
Rhin,
A ces deux mots l'oppresseur tremble,
Et ces deux mots riment ensemble.

Par cette fausse renommée,
Dont pour cacher son joug un peuple fait grand bruit,
Celui qui boit ta liqueur enflammée,
Noble vigne du Rhin, ne fut jamais séduit.
Tout cœur où le mot d'honneur vibre
N'est heureux qu'autant qu'il est libre.
Rhin,
Vin,
A ces deux mots l'oppresseur tremble,
Et ces deux mots riment ensemble (1).

Ces trois couplets furent accueillis avec des applaudissemens frénétiques qui, cette fois encore, ne s'adressaient point au prince Guillaume, si bien qu'il se retira fort mécontent, et que de nouvelles troupes furent mises en mouvement, toujours sous le prétexte de surveiller les frontières belges; mais il résulte de tout cela que les villes qui bordent la rive gauche du Rhin, depuis le pont de Kell jusqu'à Nimègue, ne sont qu'une longue traînée de poudre à laquelle la moindre étincelle peut mettre le feu. Une fois allumé, il est difficile que l'incendie, surtout s'il conserve son côté religieux, ne se communique pas, sinon au gouvernement, du moins au peuple belge, que toutes ses sympathies porteront à soutenir ses coréligionnaires.

La cour de Berlin ne laisse jamais échapper l'occasion de témoigner sa haine envieuse et contre-révolutionnaire pour la France. La France, de son côté, a Waterloo sur le cœur;

(1) Je dois avouer qu'ils riment mieux en allemand qu'en français, mais je n'étais pas le maître de choisir d'autres rimes.

de sorte qu'avec un peu de bonne volonté chez nos ministres, les choses peuvent s'arranger à la satisfaction de tout le monde.

Quant à nous qui avons foi dans l'avenir, nous proposerons au roi Louis-Philippe, au lieu de cette ridicule pancarte dont on a fait les armes de la révolution de Juillet, d'écarteler le vieil écusson de France :

Au premier, du coq Gaulois, avec lequel nous avons pris Rome et Delphes.

Au second, de l'aigle de Napoléon, avec lequel nous avons pris le Caire, Berlin, Vienne, Madrid et Moscou.

Au troisième, des abeilles de Charlemagne, avec lesquelles nous avons pris la Saxe, l'Espagne et la Lombardie.

Au quatrième, des fleurs de lis de Saint-Louis, avec lesquelles nous avons pris Jérusalem, Mansourah, Tunis, Milan, Florence, Naples et Alger.

Puis on y ajouterait cette devise, que l'on tâcherait de tenir mieux que le roi Guillaume de Hollande n'a fait de la sienne :

Deus dedit, Deus dabit.

Et nous aurions tout bonnement le plus beau blason de la terre.

LE DOME.

Notre première visite fut pour le dôme.

Ce fut l'archevêque Engelberg, surnommé le saint, qui conçut, vers 1225, l'idée de faire bâtir une cathédrale; mais ce ne fut que son successeur, Conrad de Hochsteden, qui, ayant résolu vers 1247 de passer de l'idée à l'exécution, fit venir le premier architecte de la ville, et lui ordonna de bâtir un monument qui surpassât en architecture religieuse tout ce qu'on avait fait de plus beau jusqu'alors. Il mettait à sa disposition, pour arriver à ce but, le trésor du chapitre, l'un des plus riches du monde, et les carrières du Drakenfels, la plus haute des sept montagnes.

C'était là une de ces propositions qui rendent fou un artiste; aussi celui auquel s'était adressé le digne prélat sortit de l'archevêché doutant encore qu'il fût chargé d'une si glorieuse entreprise : néanmoins force lui fut de le croire, car le même jour Conrad lui envoya un sac plein d'or pour les premiers frais.

L'architecte auquel s'était adressé le généreux prélat était modeste comme un homme de génie; aussi résolut-il de visiter les plus belles églises de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, avant de commencer la sienne. Il alla donc trouver l'archevêque et lui demanda la permission de commencer sa tournée. L'archevêque le lui accorda, à la condi-

dition que dans une année il serait de retour. L'artiste sollicita, mais en vain, quelques mois de plus ; ce fut tout le délai qu'il put obtenir, tant l'archevêque était désireux de voir mettre son projet à exécution.

Au bout d'une année l'architecte revint, plus indécis que jamais. Il était bien fixé sur la pensée mythique de son ouvrage, c'est-à-dire qu'il voulait que le monument eût deux tours pour rappeler que le chrétien doit lever ses deux bras au ciel ; qu'il eût douze chapelles en mémoire des douze apôtres ; qu'il fût bâti sur la forme d'une croix, afin que les fidèles n'oubliassent pas un instant le signe de leur rédemption ; que le chœur fût un peu plus incliné à droite qu'à gauche, parce que Jésus-Christ inclina la tête sur l'épaule droite en mourant ; enfin que le tabernacle fût éclairé par trois fenêtres, parce que Dieu est triple et que toute lumière vient de Dieu. Mais ce n'était là, si on peut le dire, que l'âme du monument ; restait encore son corps, sa forme, c'est-à-dire la traduction visible de cette pensée religieuse, si puissante au moyen âge qu'elle fit éclore comme une sève toute une végétation de granit : c'était donc cette forme que l'architecte cherchait le matin, le soir, à toute heure de la journée et partout où il se trouvait.

Or, un après-midi que l'architecte, toujours rêvant à son plan, avait, sans s'en apercevoir, dépassé les murailles de la ville et était arrivé à un endroit de la promenade appelé la Porte-des-Francs, il s'assit sur un banc, et du bout de sa baguette commença de tracer sur le sable des façades et des profils de cathédrale, les effaçant tous avant qu'ils ne fussent achevés, car tous lui paraissaient incomplets et mes-

quins à côté du riche monument que les anges bâtissaient dans son imagination; enfin, à force de tentatives différentes, il venait d'arriver à un ensemble plein de grandeur et de majesté, qu'il regardait déjà avec une certaine satisfaction, lorsqu'il entendit derrière lui une voix aigre qui disait :

— Bravo ! l'ami, voilà bien le dôme de Strasbourg.

L'architecte se retourna, et vit debout derrière lui, et la tête presque appuyée sur son épaule, un petit vieillard à la barbe taillée en pointe comme celle d'un juif, aux yeux creux et étincelans, et au sourire sardonique, vêtu d'un pourpoint noir qui lui collait tellement sur tous les membres, qu'on eût pu le prendre pour la peau d'un nègre, encore plus maigre que lui, et dont il se serait fait un vêtement. Tel qu'il se présentait à notre architecte, le petit vieillard n'était point de nature à lui inspirer une vive sympathie : cependant, comme son observation était juste, et comme l'artiste venait de reconnaître qu'en croyant inventer il s'était souvenu, au lieu de défendre son œuvre, il répondit en soupirant : « Cela est vrai. » Puis il effaça son œuvre presque achevée et en recommença une autre. Mais à peine la baguette avait-elle gravé sur la planche mobile les premières lignes d'un autre édifice, que la même voix aigrelette, accompagnée du même sourire sardonique, s'écria :

— A merveille, et c'est bien là la cathédrale de Reims.

— Oui, oui, murmura l'artiste, et j'aurais mieux fait de rester ici et de ne rien voir, car il n'y a de véritable créateur que Dieu.

— Et Satan, murmura le petit vieillard d'une voix qui fit tressaillir l'architecte.

Mais comme une seule et éternelle pensée l'absorbait, il effaça de nouveau les malheureuses lignes, sans s'inquiéter du timbre métallique de cette voix, et se remit de nouveau à la besogne. Il y était depuis un quart d'heure, doucement bercé par les encouragemens de son voisin, qui murmurait à son oreille : Bien, très bien, parfaitement! lorsqu'il en fut tiré par l'approbateur, qui lui dit tout à coup :

— Vous avez beaucoup voyagé, à ce qu'il paraît?

— Pourquoi cela?

— Parce qu'après avoir traversé l'Alsace et visité la France, vous êtes revenu par l'Angleterre.

— Qui vous dit cela?

— Le dessin de cette église, qui est celle de Cantorbéry.

L'artiste poussa un profond gémissement. La critique du petit vieillard était terrible, mais vraie. Il effaça donc le monument avec son pied, puis, cédant à un mouvement d'impatience, il se retourna vers le petit vieillard, et lui présentant sa baguette :

— Pardieu ! mon maître, lui dit-il, vous qui êtes un si bon critique, est-ce que vous ne pourriez pas joindre un peu l'exemple au précepte, en me montrant à votre tour ce que vous savez faire?

— Volontiers, dit le petit vieillard en prenant la baguette avec son rire éternel.

L'architecte voulut lui donner sa place, mais lui, faisant signe de la tête que non, il s'appuya d'un bras sur l'épaule de l'artiste, et de l'autre, sans appui et à main levée, commença de tracer sur le sable de nouvelles lignes, à la fois si

hardies, si élégantes et si correctes, que l'artiste s'écria aussitôt :

— Ah ! je vois bien que nous sommes frères.

— Dis, répondit en ricanant le petit vieillard, que tu es écolier et que je suis maître.

— Je suis tout prêt à l'avouer, répondit l'artiste avec la bonne foi du génie, mais il faudrait que je visse pour cela quelque chose de plus que des lignes isolées. Le détail n'est rien, l'ensemble est tout.

— Tu as du bon, et l'on peut faire de toi quelque chose, dit le petit vieillard ; mais il ne me plaît pas, à moi, d'en faire davantage.

— Pourquoi cela ? dit l'architecte.

— Parce que tu me prendrais mon plan.

— Vous avez donc aussi une cathédrale à bâtir, vous ?

— J'espère en avoir une.

— Laquelle ?

— Celle de Cologne.

— Comment, la mienne ?

— La tienne ?

— Sans doute, la mienne.

— Oui, si tu donnes un plan ?

— J'en donnerai un.

— Et moi aussi : monseigneur Conrad choisira entre les deux.

L'architecte pâlit.

— Ah ! ah ! s'écria l'inconnu en ricanant ; cela t'inquiète, confrère : tu as peur d'être obligé de rendre le sac d'or que t'a envoyé l'archevêque, et qu'à l'exception de cent écus tu

as dépensé à faire inutilement ton tour de France et d'Angleterre?

L'architecte regarda autour de lui; il vit que le jour tombait et qu'il était seul avec le vieillard.

— Ecoute, lui dit-il, je ne sais comment tu as appris qu'il me reste encore cent écus sur les arrhes que m'a données monseigneur Conrad; mais achève le dessin que tu avais commencé, ces cent écus sont à toi?

Le vieillard éclata de rire, et, tirant de son pourpoint une petite bourse de cuir, il l'ouvrit et fit voir à l'artiste qu'elle était pleine de diamans dont le plus petit valait au moins mille écus d'or.

L'architecte soupira profondément, car il vit qu'il n'y avait pas moyen de corrompre cet homme; aussi demeura-t-il immobile et consterné, car il reconnaissait malgré lui à l'architecte étranger une supériorité étrange et incontestable dans son art. Pendant ce temps, le petit vieillard avait ajouté négligemment au plan commencé quelques lignes nouvelles si merveilleusement hardies, que l'architecte vit bien qu'il était perdu s'il avait à lutter avec un pareil homme. Alors, éperdu, hors de lui, il résolut de prendre par la violence ce qu'il n'avait pu obtenir par la corruption, et, comme l'autre s'arrêtait de nouveau et le regardait avec son rire goguenard, il le saisit par le bras, et, lui appuyant son poignard sur la poitrine :

— Vieillard! lui dit-il, achève ce plan, où tu mourras!

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit saisi à bras le corps, qu'il se vit renversé en arrière, qu'un genou

pesa sur sa poitrine, et que son propre poignard arraché de sa main brilla sur sa gorge.

— Ah ! ah ! dit alors le vieillard en ricanant, corrupteur et meurtrier ! bien, bien ; il y a encore récolte d'âmes à faire en ce monde, à ce qu'il me paraît.

— Tuez-moi ! dit l'artiste, mais ne me raillez pas.

— Et si je ne veux pas te tuer, moi ?

— Alors, donnez-moi votre plan ?

— Je suis prêt, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Relève-toi d'abord, dit le vieillard en lâchant son ennemi qu'il avait tenu jusque là terrassé, et en lui rendant son poignard, nous sommes mal ainsi pour causer, asseyons-nous.

Et l'étrange petit homme s'assit au bout du banc, une jambe sur l'autre, et les deux mains croisées sur son genou, regardant le pauvre architecte qui, tout honteux, se relevait, et secouant la poussière attachée à ses habits, restait à la même place.

— Voyons, approche, lui dit le vieillard ; tu vois bien que je suis sans rancune.

— Mais qui donc êtes-vous ? s'écria l'architecte.

— Qui je suis ? Eh bien ! je vais te le dire.

L'artiste se rapprocha d'un pas, sa curiosité l'emportant sur sa terreur.

— Tu as entendu parler, lui dit le vieillard, de la tour de Babel, des jardins de Sémiramis, et du Colysée ?

— Oui, lui répondit l'artiste en s'asseyant près de lui.

— Eh bien ! c'est moi qui les ai bâtis.

— Alors, vous êtes Satan ? s'écria en bondissant sur ses pieds le pauvre artiste.

— Pour vous servir, dit Satan avec son ricanement éternel.

— *Vadè retrò !* dit l'architecte en faisant le signe de la croix.

Le rire commencé s'acheva dans un grincement de dents; un éclair brilla, la terre s'ouvrit comme une trappe, et le démon disparut.

LE PÈRE CLÉMENT.

L'architecte rentra chez lui et trouva sa pauvre vieille mère qui l'attendait pour souper. Mais il ne voulut pas se mettre à table, et, prenant un crayon et du papier, il commença, sans répondre à ses instances, à essayer de fixer quelques-unes de ces lignes fugitives qu'il avait vues éclore sous la baguette de Satan.

La bonne femme alla se coucher tout en pleurs; depuis son retour de ses voyages, elle ne reconnaissait plus son fils tant il était inquiet et tourmenté, et tant cette inquiétude et ce tourment le changeaient à son égard.

L'architecte passa la nuit tout entière à tirer des lignes et à les effacer. Il y avait, dans ce plan mystérieux dont il avait entrevu un angle, un caractère de hardiesse fantastique à laquelle il ne pouvait atteindre. Au jour, accablé de lassitude, il se jeta sur son lit; mais le sommeil, au lieu d'être pour lui un repos, lui fut un nouveau supplice. Il se réveilla à moitié fou, et courut à l'église de Saint-Géréon, auquel il avait une dévotion toute particulière.

Arrivé en face d'elle, il s'arrêta devant le portail. C'était une petite et lourde basilique romane du XI^e^ siècle, construite par l'archevêque Annon, sur l'emplacement de l'ancien temple de sainte Hélène, et qui ressemblait bien plus à un tombeau qu'à une église. Alors il ne put s'empêcher de songer à la différence qu'il y avait entre ces tours élancées, ces flèches aigues et ces colonnettes hardies qu'il avait vues la veille éclore sous la baguette magique de Satan et la massive bâtisse bysantine qu'il avait devant les yeux. Aussi oublia-t-il complétement qu'il était venu pour prier, et s'en alla-t-il droit devant lui, sans savoir où il allait, préoccupé de sa seule et éternelle pensée.

Il erra ainsi tout le jour; puis le soir, sans qu'il pût se souvenir des chemins qu'il avait pris, ni se rendre compte comment il se trouvait là, il se retrouva en dehors de la porte des Francs, sur la promenade et près du banc où la veille il s'était assis. La nuit était tombée; la promenade était solitaire, et un seul homme, ainsi que lui, était resté hors des murs. C'était le petit vieillard. Au premier coup d'œil l'artiste le reconnut et s'approcha de lui.

Il était debout devant le rempart, et, avec une verge

d'acier, dessinait sur la muraille. Chacun de ses traits était une ligne de feu, qui s'effaçait petit à petit, de sorte qu'à mesure que le plan magnifique s'avançait, la partie la plus anciennement faite commençait par pâlir et finissait par s'éteindre. Si bien qu'il était impossible à l'œil de suivre les nouvelles lignes, et à la mémoire de se rappeler les anciennes; l'architecte haletant vit ainsi passer devant lui, dans ses moindres détails, une cathédrale phosphorique qui, au bout d'un instant, se perdit dans l'obscurité, mais dont il lui eût été impossible de reproduire l'ensemble.

Il poussa un profond soupir.

— Ah! ah! c'est toi, dit Satan en se retournant, Je t'attendais.

— Me voilà, répondit l'architecte.

— Je savais que nous n'étions pas brouillés, moi. Tiens, j'ai retouché le plan. Que dis-tu de ce portail?

Et promenant de nouveau sa baguette sur la muraille, il y fit éclore la triple porte d'une basilique de feu.

— Magnifique! dit l'architecte, n'essayant pas même de dissimuler son enthousiasme.

— Et de cette tour? continua Satan en répétant le même jeu.

— Splendide!

— Et de cette nef?

— Merveilleuse!

— Eh bien! tout cela est à toi, si tu veux.

— Et qu'exiges-tu en échange?

— Ta signature.

— Et tu me donneras ton plan?

— En toute propriété.

— Je ferai tout ce que tu voudras.

— A demain, minuit?

— A demain, minuit.

Satan disparut sans qu'on pût savoir de quel côté il était parti, et l'architecte rentra dans la ville.

Sa vieille mère l'attendait comme la veille; elle non plus n'avait point mangé. L'architecte se mit à table, et d'abord cette démonstration rassura quelque peu la pauvre femme; mais bientôt elle s'aperçut que son fils obéissait purement et simplement à un besoin physique, mais que son esprit était si loin de son corps, que l'un n'était pour rien dans ce que l'autre faisait.

De plus en plus préoccupé, l'architecte se leva de table et se retira dans sa chambre; sa mère n'osa l'y suivre, mais elle s'assit sur le seuil, afin d'être à sa portée s'il avait besoin de quelque chose.

Pendant quelque temps, elle l'entendit soupirer et prier; mais comme il n'y avait encore rien là d'inquiétant, elle se garda bien d'entrer. Puis il se coucha. Longtemps encore elle l'entendit se tourner et se retourner dans son lit; puis il se fit un instant de repos, auquel succédèrent des plaintes et des gémissemens. Enfin, il lui parut qu'on se disputait dans la chambre; un bruit se fit entendre, pareil à celui d'une lutte; cette lutte amena des cris étouffés. Il lui sembla que son fils appelait au secours. Alors elle entra, croyant le trouver aux prises avec quelque assassin. Il était seul et rêvait, criant de toute sa force :

— Non, non, Satan! tu n'auras pas mon âme.

A ce nom redouté, la pauvre mère fit le signe de la croix sur le front même du dormeur, ce qui parut quelque peu le calmer; puis elle se mit en prières, au pied du lit, devant une belle madone aux vives couleurs, qu'avait donnée à son fils un pèlerin qui arrivait de Constantinople. A mesure que la prière avançait, le sommeil de l'architecte redevenait plus tranquille; enfin, quand elle fut finie, sa respiration était pure et douce comme celle d'un enfant.

Le lendemain il se leva assez calme, et s'étant mis à la fenêtre pour respirer l'air du matin, il vit sortir sa mère vêtue de deuil, elle l'aperçut et vint à lui.

— Où allez-vous ainsi, ma mère? demanda-t-il, et pourquoi êtes-vous tout en noir?

— Parce que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de ton père, et que je vais à Saint-Géréon demander au curé une messe pour les âmes du purgatoire.

— Hélas! hélas! murmura l'architecte, il n'y aura ni messe ni prières qui pourra tirer mon âme de l'abîme où elle sera.

— Ne veux-tu pas venir avec moi? demanda la bonne femme.

— Non, ma mère; seulement, si vous rencontrez le vieux père Clément, envoyez-le moi : c'est un saint homme, et je serais bien aise de le consulter sur un cas de conscience qui me tourmente.

— Dieu te conserve dans ces saintes intentions, mon fils; car, ou je me trompe bien, l'ennemi des hommes tourne autour de toi.

— Allez, ma mère, dit l'architecte.

La bonne femme s'éloigna, et l'artiste resta pensif à sa fenêtre. Au bout d'un instant, il vit le vieux père Clément qui tournait le coin de la rue, et qui s'avançait vers la maison. Il referma la fenêtre et l'attendit.

Le vieux moine entra : c'était comme l'avait dit l'architecte, non-seulement un saint homme, mais encore un savant homme qui avait tiré des griffes de Satan nombre d'âmes prêtes à se perdre. Mais comme il vivait dans un éternel état d'innocence et de pureté, quelque envie qu'eût le diable de lui rendre le mal qu'il lui faisait, la chose avait toujours été impossible; et si violentes qu'eussent été les différentes luttes qu'il avait eues à soutenir avec lui, il en était toujours sorti vainqueur : de sorte que Satan s'était si souvent brûlé les griffes à l'endroit du saint homme, que depuis longtemps il ne s'y frottait plus, et lui laissait tranquillement gagner le paradis.

Aussi était-il si expert en ces sortes de matières qu'à peine eut-il jeté les yeux sur l'architecte, qu'en voyant ses traits fatigués et défaits, il jugea de l'âme par le visage, et s'écria :

— O mon fils! vous avez de mauvaises pensées.

— Oui, oui, murmura l'architecte, oui, de bien mauvaises pensées, mon père; aussi vous ai-je fait appeler pour m'aider à les combattre.

— Contez-moi cela, mon fils, dit le moine en s'asseyant.

— Mon père, vous savez que je suis chargé par monseigneur l'archevêque Conrad de bâtir la cathédrale.

— Oui, je le sais, et il ne pouvait s'adresser à un plus digne architecte,

— Voilà qui vous trompe, mon père, répondit l'artiste en baissant la voix comme s'il était honteux de l'aveu humiliant que la vérité le forçait à faire; j'ai composé plans sur plans, et peut-être y en avait-il parmi tous quelques-uns qui eussent été dignes de quelques villes secondaires comme Worms, Dusseldorf ou Coblentz; mais celui qui a composé un plan digne de notre ville de Cologne, continua l'architecte avec un soupir, c'est un autre que moi, mon père.

— Ah! ah! fit le moine; et n'y a-t-il donc pas moyen de le lui acheter pour de l'or?

— Je lui ai offert tout ce que j'en avais, et il m'a répondu en me montrant une bourse pleine de diamans.

— N'y a-t-il donc pas moyen de le lui prendre de force? dit le moine qui, dans son désir de voir Cologne devenir la reine du Rhin, se laissait malgré lui entraîner un peu au delà des bornes de la charité chrétienne.

— J'ai voulu le lui prendre de force, mon père; mais il m'a terrassé comme un enfant, et m'a mis mon propre poignard sur la poitrine.

— Alors il ne le veut céder à aucune condition?

— Si fait; mais à une seule, mon père.

— Laquelle?

— C'est que je lui engagerai mon âme.

— Mais cet autre architecte, c'est donc Satan?

— C'est Satan.

— Et tu dis, répondit le moine sans paraître autrement effrayé du nom terrible que venait de prononcer l'artiste, que cette cathédrale ferait de Cologne la merveille de l'Allemagne.

— Elle en ferait la reine du monde, mon père.

— Jésus! s'écria le saint homme en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

Puis se retournant du côté de l'architecte :

— Est-ce que tu tiens beaucoup à ton âme? lui demanda-t-il.

L'architecte regarda le moine sans étonnement, car il comprenait, lui qui était prêt à vendre son éternité, combien l'éternité d'un autre devait être peu de chose aux yeux d'un homme qui voyait, au prix de cette éternité, sa ville devenir la plus belle de la terre.

— Mon père, lui dit-il, sans doute j'y tiens comme à un don qui vient de Dieu et que j'aurais voulu rendre à Dieu, mais cependant je suis prêt à la sacrifier, si ce sacrifice peut faire de moi le premier architecte du monde.

— J'aimerais mieux, dit le moine, te voir faire ce sacrifice à Dieu qu'à toi-même. Mais, quel que soit le motif qui te pousse, comme c'est la religion qui doit en profiter, je viendrai à ton aide. Cependant, prends garde à l'orgueil, car c'est l'orgueil qui te perdra.

— Eh quoi! s'écria l'architecte, je pourrais avoir le plan sans être damné?

— Peut-être.

— Comment cela, mon père? dites vite.

— Tu as essayé de la corruption et de la force ; il te reste la ruse.

— La ruse, mon père. Oubliez-vous que l'Ecriture appelle Satan le Rusé?

— Oh! oh! si fin qu'il soit, dit le moine, ce n'est pas là

première fois qu'avec l'aide de Dieu, un pauvre moine l'emportera sur lui. Saint Antoine, qui a eu toute sa vie affaire à lui, n'a-t-il pas fini par en triompher? Saint Barnabé ne lui a-t-il pas pris le nez avec des pincettes rouges? Enfin, les magistrats d'Aix-la-Chapelle ne lui ont-ils pas donné l'âme d'un loup au lieu de celle d'un homme?

— C'est vrai, dit l'architecte.

— Eh bien! dit le moine, viens te confesser et communier dans l'église de Saint-Géréon, et, quand tu seras en état de grâce, je te dirai ce que tu as à faire.

L'architecte suivit le père Clément, se confessa et communia. Puis, après qu'il eut reçu le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le moine, l'emmenant dans sa cellule, lui remit une relique dont la sainteté et la puissance lui avaient été démontrées par une quantité d'expériences qu'il avait faites avec elle.

— Tenez, mon fils, lui dit-il, prenez cette relique, et ce soir, quand Satan vous montrera le plan diabolique, prenez-le d'une main comme pour l'examiner à votre aise, tandis que lui le tiendra de l'autre; alors touchez-lui la main avec cette relique, et, quelque envie qu'il ait de le retenir, je vous réponds qu'il le lâchera. Alors, ne vous effrayez de rien, il hurlera, il menacera, il tournera autour de vous, faites-lui toujours face avec la relique, et ne craignez rien. Dieu est plus fort que Satan, et Satan se lassera le premier.

— Mais, mon père, dit l'architecte, quand je n'aurai plus la relique, n'y a-t-il point de danger que Satan revienne, et me torde le cou?

— Non, tant que vous serez en état de grâce ; mais gare au péché mortel.

— Alors, s'écria l'architecte, je suis sauvé, mon père, car je ne suis ni gourmand, ni envieux, ni avare, ni paresseux, ni colère, ni luxurieux.

— Vous avez oublié l'orgueil, mon fils ; prenez garde à l'orgueil : c'est celui-là qui a perdu le plus beau des anges, et il peut vous perdre à votre tour.

— Je veillerai sur moi, dit l'architecte ; d'ailleurs, j'aurai recours à vous, mon père.

— Que le Seigneur te conduise, mon enfant ! murmura le vieillard en lui donnant sa bénédiction.

— *Amen !* dit l'architecte, et il se retira chez lui, où il passa le reste de la journée en prières.

A l'heure convenue, il se rendit à l'endroit indiqué par le diable ; mais la promenade était solitaire ; il n'y avait nulle part ni vieillard, ni homme, ni enfant. L'artiste se promena un instant seul, craignant que le diable ne manquât à sa parole. Sur ces entrefaites, minuit sonna. Au dernier coup du battant de la cloche :

— Me voilà, dit une voix pleine et forte qui parlait derrière l'architecte.

Celui-ci se retourna en tressaillant, car il ne reconnaissait point là la voix qui lui était familière. En effet, non-seulement Satan avait changé de voix, mais encore de forme. Ce n'était plus le petit vieillard aux yeux ardens, à la barbe pointue et au pourpoint noir ; c'était un beau jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, aux formes merveilleuses, à la figure hautaine, au front large et pâle, tout sillonné encore

de la foudre du ciel. Il tenait d'une main le plan et de l'autre le pacte. L'artiste recula d'un pas, ébloui qu'il était de cette infernale beauté.

— Ah! cette fois, je te reconnais, lui dit-il, et tu n'as pas besoin de me dire ton nom : tu es le démon de l'orgueil.

— Eh bien ! lui dit Satan, tu vois que je ne t'ai pas trompé ; es-tu prêt ?

— Oui, dit l'architecte ; mais, avant de signer, montre-moi le plan ; je te paie assez cher pour savoir ce que j'achète.

— C'est juste, dit Satan, regarde.

Et, déroulant le plan, il le lui présenta sans le lâcher.

L'architecte fit alors ce que le moine lui avait dit de faire. Sous prétexte de le voir de plus près, il prit le parchemin par le bas de la feuille, tandis que Satan le tenait par en haut ; et, pendant qu'au clair de la lune il le dévorait du regard, il glissa son autre bras en dessous, et toucha avec la relique sainte la main dont le diable tenait le plan.

Celui-ci, brûlé jusqu'aux os, fit un bond en arrière en jetant un grand cri, laissant le précieux papier aux mains de l'architecte.

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, s'écria l'artiste en faisant le signe de la croix avec la relique, retire-toi, Satan.

Celui-ci poussa un rugissement terrible.

— C'est un prêtre qui t'a conseillé ; c'est une ruse d'église, c'est encore quelque nouveau tour de ce misérable moine.

— Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, continua l'architecte en redoublant ses signes de croix.

— Attends, attends, dit le démon, tout n'est pas fini.

Au même instant l'architecte vit devant lui un lion énorme qui se battait les flancs avec sa queue, et qui, la gueule béante et les dents découvertes, s'apprêtait à le dévorer.

Mais il ne se laissa point intimider par le lion; l'animal furieux eut beau secouer sa crinière, tourner autour de lui et bondir, il lui présenta sans cesse la sainte relique; de sorte que, constamment repoussé, le lion finit par reculer. L'architecte profita de ce moment pour faire le signe de la croix. Le monstre poussa un rugissement et disparut.

Au même moment l'architecte entendit un grand bruit d'ailes au-dessus de sa tête. Un aigle immense fondait sur lui des profondeurs du ciel, et la lune était voilée par sa puissante envergure; mais il se douta bien que c'était Satan qui venait l'attaquer sous une nouvelle forme, et, serrant toujours son plan d'une main sur sa poitrine, de l'autre il présenta au roi de l'air la relique bénie.

Alors il en fut de l'aigle comme du lion. Après avoir volé tout autour de lui, avoir essayé de l'assommer à coups d'ailes, de l'étreindre dans ses serres, de le déchirer avec son bec, Satan comprit qu'il n'y avait rien encore à faire sous cette nouvelle forme. L'oiseau gigantesque poussa un cri et disparut.

L'architecte croyait être quitte enfin de son ennemi, lorsqu'il vit une masse qui se mouvait dans l'ombre : c'était un serpent colossal qui déroulait ses mille anneaux et s'approchait en sifflant; trois fois il s'enroula sur lui-même autour de l'architecte, l'enfermant dans un triple cercle d'écailles, tandis que, dressant sa tête vacillante, il cherchait de ses yeux ardens la place où plonger la flamme bisaiguë

qui lui sortait de la gueule; mais ses combats précédens avaient déjà familiarisé l'artiste avec ces luttes fantastiques, et le talisman sacré, après l'avoir préservé du lion et de l'aigle, le préserva du serpent, qui poussa un long sifflement et disparut à son tour.

Alors Satan se retrouva devant l'architecte sous sa première forme.

— C'est bien, lui dit-il, je suis vaincu, et tu triomphes, grâce à ton Dieu, à tes prêtres et à tes religieux. Mais cette église que tu m'as volée ne s'achèvera pas, et ton nom, que tu veux rendre immortel, sera oublié et inconnu. Adieu, prends garde que je te surprenne en péché mortel.

A ces mots, Satan bondit de l'endroit où il était jusque dans le Rhin, où il s'enfonça et disparut avec un frémissement pareil à celui qu'eût produit un fer rougi.

L'architecte, tout joyeux, rentra dans la ville et regagna sa maison, où il trouva sa mère et le père Clément en prières. Il leur raconta tout ce qui s'était passé. La pauvre femme pleurait et faisait le signe de la croix; le bon moine se frottait les mains et applaudissait à sa ruse. L'artiste lui dit quels avaient été les adieux de Satan.

— Eh bien! dit le moine, le diable est encore plus loyal que je ne croyais, puisqu'il t'a prévenu; maintenant, c'est à toi de te tenir sur tes gardes, et d'écarter de toi tout péché mortel. Une dernière fois, défie-toi de l'orgueil.

L'architecte promit qu'il veillerait sur lui, et le moine sortit pour regagner son couvent, le laissant l'homme le plus heureux de la terre. La mère se retira à son tour, ne com-

prenant qu'à demi tout ce qui s'était passé, mais heureuse parce que son fils était heureux.

Resté seul, l'artiste, sans quitter le plan qu'il avait failli payer au prix de son âme, s'agenouilla et fit une longue prière pour remercier Dieu de l'aide qu'il lui avait donné ; puis il se coucha après avoir roulé le plan sous son oreiller, s'endormit, et vit sa cathédrale en rêve.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

Le lendemain, dès le matin, il alla chez l'archevêque, qui commençait à s'impatienter de tant de lenteur, et lui montra le plan. Monseigneur Conrad avoua qu'il n'avait rien perdu pour attendre, et, ouvrant les trésors du chapitre, il autorisa l'artiste à y fouiller à pleines mains.

Le même jour, l'architecte jeta les fondations de sa cathédrale; et, comme depuis longtemps un monde d'ouvriers creusait les flancs du Drackenfels, la matière ne lui manqua point; aussi la vit-on bientôt sortir de terre comme une immense végétation de pierre pressée de s'épanouir au soleil.

Trois mois s'étaient déjà passés, et chaque semaine le mo-

nument montait d'une assise, lorsqu'un vendredi que l'architecte, emporté par son travail, était resté jusqu'au soir sans manger et revenait chez lui affamé, il rencontra le bourgmestre, bon vivant, connu pour les merveilleux repas qu'il donnait. Il venait justement de chez l'architecte afin de l'inviter à souper avec le bourgmestre de Mayence et celui d'Aix-la-Chapelle, qui passaient tous deux, de leur côté, pour de joyeux convives; et, ne l'ayant pas trouvé, il se dirigeait vers le lieu où on était sûr de le trouver toujours. L'architecte voulut refuser, disant que sa mère n'était point prévenue; mais le bourgmestre ne voulut entendre à rien, disant que c'était chose faite, puisqu'il lui avait parlé à elle-même, si bien que, si fort qu'il s'en défendît, il fallut que l'architecte suivit le bourgmestre, qui l'introduisit dans une salle à manger au milieu de laquelle s'élevait une table splendidement chargée des mets les plus délicats, tant en volaille qu'en venaison.

L'architecte, comme nous l'avons dit, mourait de faim; aussi commença-t-il, en voyant une si riche collation, à se féliciter d'avoir suivi le bourgmestre; mais, en se mettant à table, il se rappela qu'on était justement au vendredi, saint jour d'abstinence, où il était moins permis que dans tout autre de se livrer au péché de la gourmandise. Aussi, lorsqu'il eut fait sa prière, ne voulut-il rien prendre autre chose qu'un morceau de pain et un verre d'eau, refusant les viandes les plus délicates et les vins les plus exquis; car, ainsi qu'il l'avait dit, il n'était pas gourmand.

Quant aux trois bourgmestres, ils mangèrent de toutes ces viandes sans crainte de Dieu ni du diable, raillant pen-

dant tout le repas le pauvre architecte de la maigre chair qu'il faisait.

Le lendemain, l'architecte se remit à son œuvre, et comme ni l'argent ni les hommes ne manquaient, on vit chaque jour la cathédrale s'élever davantage. De temps en temps l'artiste pensait bien aux menaces du diable ; mais, à chaque fois qu'il y pensait, il puisait dans la crainte même une nouvelle force pour résister à la tentation, et comme la cathédrale marchait son train, il espérait que les prédictions infernales ne s'accompliraient pas.

Vers ce temps-là, le pape Innocent IV, qui était Génois, voulut faire bâtir à un de ses neveux un palais à Rome, et comme la ville de Cologne était réputée pour l'habileté de ses constructeurs, il fit demander à monseigneur Conrad un architecte. Monseigneur Conrad désigna à Sa Sainteté un fort habile homme, qu'il avait eu un instant l'intention de charger du soin de bâtir sa cathédrale, croyant faire grand'peine à l'architecte du dôme, avec lequel il avait eu, quelques jours auparavant, une légère discussion ; mais celui-ci, tout entier à son travail, se félicita de ce que ce choix n'était pas tombé sur lui, et au moment du départ il embrassa son rival et lui souhaita un bon voyage, car, ainsi qu'il l'avait dit, il n'était point envieux.

La cathédrale continua de gagner à cette sérénité d'esprit. L'artiste ne vivait que pour le monument; tout son temps se passait au milieu des pierres, sculptant lui-même les parties qui avaient besoin de délicatesse et de fini. De son côté, l'archevêque, tout froid qu'il était avec son architecte, le payait royalement, de sorte que l'artiste, tout en rêvant une

grande gloire pour son nom, amassait une jolie fortune pour son existence : il en résulta qu'au bout de dix-huit mois il avait déjà près de 6,000 florins à lui, ce qui, pour cette époque, était une fort jolie somme.

Mais un soir, en rentrant, sa mère lui remit une lettre cachetée de noir : elle était de sa sœur, et lui annonçait qu'elle venait de perdre son mari, qui, en mourant, la laissait sans fortune avec trois petits enfans. La pauvre femme terminait sa lettre en le priant de lui envoyer quelques secours pour l'aider à élever sa famille.

L'artiste lui envoya ses 6,000 florins ; car, ainsi qu'il l'avait dit, il n'était point avare.

La cathédrale marchait toujours ; l'architecte semblait en avoir fait sa demeure réelle : dès le point du jour il y était, et souvent la nuit était venue qu'il ne l'avait pas encore quittée. Cependant il avait sous ses ordres plusieurs ouvriers assez habiles pour qu'il pût se reposer sur eux de certains travaux importans ; aussi, après en avoir fait un dessin très détaillé, avait-il confié à l'un d'eux une porte latérale, pleine de merveilleuses arabesques, et où pendait, comme à une treille, une vigne toute chargée de raisins. L'ouvrier qui devait mener à bout ce travail s'était enfermé dans une espèce d'atelier de planches, afin de n'être pas dérangé. L'architecte respectait sa solitude, et, confiant dans son habileté, attendait que le voile tombât. Ce grand jour vint. L'ouvrier enleva son échafaudage ; mais alors l'espoir de l'architecte fut trompé ; quelques parties de la porte étaient loin d'être dignes du reste de l'édifice ; de sorte qu'il résolut de refaire cette porte lui-même, quoiqu'il y eût au moins pour six mois

de travail; et cette résolution ne lui coûta point à prendre; car, ainsi qu'il l'avait dit, il n'était point paresseux.

Depuis que le monument était commencé, et il y avait déjà près de quatre ans, jamais l'artiste n'avait manqué un seul jour de surveiller lui-même ses ouvriers, et de juger par ses propres yeux si chaque détail de son plan était scrupuleusement suivi; de sorte qu'il lui semblait qu'il lui eût été impossible de vivre autre part qu'au milieu de ses colonnades et de ses ogives. Or, il arriva qu'une nuit, des voleurs qui ignoraient que, grâce à la paye des ouvriers qui avait eu lieu la veille, il ne restait plus un sou dans sa maison, s'étant introduits chez lui et n'ayant point trouvé l'argent qu'ils cherchaient, se dédommagèrent sur sa garde-robe de ce que son coffre était vide, et lui emportèrent jusqu'à l'habit qu'il venait de quitter et qui était sur une chaise au pied de son lit; de sorte que le lendemain il s'aperçut qu'il ne pouvait se lever faute de vêtemens. Il fit aussitôt venir son tailleur, qui lui promit un habillement complet pour le soir même, et qui ne le lui apporta qu'au bout de trois jours; de sorte que le malheureux architecte fut obligé de rester soixante-douze heures dans son lit. Aussi, lorsque, après l'avoir fait attendre ainsi, le tailleur lui apporta l'habillement tant désiré, lui fit-il force reproches; mais cependant d'un ton modéré, et ainsi qu'il convient à un homme calme et modéré; car, ainsi qu'il l'avait dit, il n'était point colère.

Cependant le bruit qu'une nouvelle merveille allait enrichir le monde commençait à se répandre; car il était déjà facile de voir, d'après ce qui existait, ce que serait l'édifice

une fois achevé; de sorte que l'on venait déjà comme en pèlerinage, de France, d'Allemagne et de Flandre. Souvent, tous ces pèlerins, après avoir visité l'édifice, étaient curieux de voir l'architecte; de sorte que, lorsqu'il revenait de la cathédrale chez lui, il n'était pas rare qu'il rencontrât des groupes d'étrangers qui l'attendaient, afin de voir quel homme était celui-là qui avait eu assez de hardiesse et de génie pour espérer mener à bonne fin une pareille entreprise. Or, parmi ces pèlerins, il y avait bien aussi quelques pèlerines; et il arriva que l'une d'entre elles se prit d'une si grande passion pour notre architecte, qu'elle loua une maison dans la rue qui conduisait de chez lui à la cathédrale, si bien que, lorsqu'il passait, soit qu'il allât, soit qu'il revînt, il la voyait toujours à sa fenêtre, le sourire à la bouche et le suivant des yeux tant qu'elle le pouvait voir. Cela durait depuis trois semaines, lorsqu'un soir qu'il revenait elle laissa tomber, de sa fenêtre à ses pieds, le bouquet qu'elle tenait à la main. L'artiste le ramassa, et, sans penser à mal, entra dans la maison pour le remettre à quelque serviteur; mais, par hasard, tous les valets étaient sortis, de sorte qu'il fut obligé de monter lui-même à l'appartement de la belle inconnue, qui le reçut dans une chambre tout embaumée des plus doux parfums, et éclairée de ce demi-jour si dangereux pour un cœur qui n'est pas sûr de lui. Une fois arrivé là, il était impossible à l'architecte de se retirer aussitôt. Il accepta donc l'invitation que lui fit la belle pèlerine de s'asseoir un instant auprès d'elle. Mais à peine y était-il qu'elle lui avoua que c'était la cathédrale qu'elle était venue voir, mais que c'était l'architecte qui la retenait ainsi depuis

un mois à Cologne; et, tout en lui disant de douces choses pareilles à celles-ci, elle lui jeta un de ses beaux bras autour du cou, et, appuyant sa bouche sur la sienne, elle lui donna un de ces longs et brûlans baisers qui se glissent des lèvres au cœur. Mais l'architecte se leva aussitôt, modeste et rougissant, et lui fit un long et éloquent sermon sur la nécessité de contenir les tentations de la chair, et, ce sermon achevé, il se retira, malgré ses instances et ses larmes; car, ainsi qu'il l'avait dit, il n'était point luxurieux.

Six mois à peu près s'étaient passés depuis cet événement; l'affluence des curieux augmentait tous les jours, car le portail était entièrement achevé ainsi que l'abside; et quoique l'une des tours n'eût encore atteint que la hauteur de vingt et un pieds, l'autre en avait déjà plus de cent quarante, et faisait bien voir ce qu'elle serait lorsqu'elle aurait atteint sa dimension entière qui devait être de cinq cents pieds: mais, plus sa cathédrale s'avançait, plus l'idée qu'elle ne serait jamais terminée, et que son nom demeurerait oublié et inconnu, tourmentait l'artiste; aussi résolut-il d'aller au devant de cette dernière crainte, en faisant des lettres même de son nom la balustrade qui devait entourer la plateforme de la tour : de cette façon, ce nom frapperait tous les yeux tant que durerait le monument; ce nom vivrait avec lui. Cette résolution prise, l'artiste fut plus tranquille et résolut de la mettre à exécution dès le lendemain.

Au moment où il venait de s'arrêter à ce projet, l'archevêque l'envoya chercher pour lui montrer, disait-il, différentes reliques qu'il venait de recevoir; l'architecte descendit de sa tour, et se rendit à l'archevêché, où il trouva mon-

seigneur Conrad tout joyeux, car il venait de recevoir de Milan les têtes des trois mages, Gaspard, Melchior et Balthazar, avec des couronnes précieuses d'or, ornées de diamans et de perles. L'architecte s'agenouilla dévotement devant ces saintes reliques, fit sa prière, et, s'étant relevé, félicita fort l'évêque d'avoir reçu un si riche et si miraculeux présent.

— Eh bien ! dit l'évêque, je viens de recevoir quelque chose de plus précieux encore que tout cela de l'empereur de Constantinople.

— Vraiment ! demanda l'architecte; serait-ce un morceau de la vraie croix retrouvé par l'impératrice Hélène ?

— Mieux que cela.

— Serait-ce la couronne d'épines mise en gage par l'empereur Baudoin ?

— Au-dessus encore.

— Qu'est-ce donc ?

— Le plan du plus bel édifice qui ait jamais été construit.

— Ah ! ah ! fit l'architecte en souriant avec dédain.

— Un plan qui laisse aussi loin derrière lui les autres plans, que le soleil laisse derrière lui les étoiles, puisque tous les autres plans sont l'ouvrage des hommes, et que celui-là est l'ouvrage de Dieu lui-même qui l'a envoyé par un de ses anges au roi Salomon.

— Vous avez le plan du temple de Jérusalem ? s'écria l'architecte.

— Oui.

— Je serais curieux de le voir.

— Levez ce rideau, dit l'archevêque en indiquant du doigt une tapisserie qui recouvrait un cadre.

L'architecte obéit avec empressement, et se trouva en face du plan céleste, que d'un seul regard il embrassa dans tous ses détails.

— Eh bien! dit l'évêque, que dites-vous de ce plan?

— Peuh! fit l'architecte en allongeant les lèvres, j'aime mieux le mien.

En ce moment un éclat de rire infernal retentit aux oreilles de l'architecte : il reconnut le rire de Satan; après avoir échappé aux six autres péchés, il venait de tomber dans le péché d'orgueil.

L'architecte ne fit qu'un bond de l'archevêché à l'église de Saint-Géréon, où il espérait trouver le père Clément; mais le père Clément était mort pendant la nuit d'une apoplexie foudroyante. Au moment où on lui annonça cette nouvelle, il entendit une seconde fois bruire à ses oreilles l'éclat de rire satanique qui l'avait déjà épouvanté, et un frisson qui lui courut par tous les membres pénétra jusqu'à son cœur et le glaça.

Cependant il rappela toute sa résolution, et, comme il n'éprouvait aucune douleur physique, il reprit peu à peu courage et résolut de retourner à sa cathédrale, espérant que cet enthousiasme qu'il retrouvait toutes les fois qu'il se revoyait en face de son œuvre, chasserait le reste de crainte qui frissonnait au fond de son cœur.

L'artiste essaya de se perdre dans les profondeurs de sa cathédrale, mais il sentit bientôt que l'air commençait à y manquer et qu'il y étouffait comme dans un tombeau; en

conséquence, il prit l'escalier qui conduisait à la plate-forme. Arrivé là, il continua de monter par les échafaudages; au haut des échafaudages était une échelle qui conduisait au sommet de la tour. Ce sommet de la tour était le point le plus avancé de l'ouvrage, et c'était de là que l'architecte dominait ordinairement tout l'ensemble de ses travaux.

Rien ne paraissait changé, chacun était à sa besogne et y resta assidûment jusqu'à l'heure de la retraite; enfin, cette heure sonna comme le jour commençait à tomber. L'architecte entendit les ouvriers se retirer en chantant, contens qu'ils étaient de leur journée. Alors il resta seul comme il en avait l'habitude, car jamais, ainsi que nous l'avons dit, il ne revenait que le dernier.

Le soleil se couchait majestueusement comme un roi, n'éclairant déjà plus que les toits les plus élevés. Bientôt le fleuve et la ville furent entièrement plongés dans l'ombre; mais quelque temps encore le sommet de la tour, qui n'avait cependant encore atteint que le tiers de sa hauteur, demeura éclairé, et l'artiste, noyé dans la lumière, songea orgueilleusement que, lorsque la tour aurait atteint toute sa hauteur, elle semblerait un phare allumé dans la nuit. Enfin le soleil abandonna lentement la montagne de pierre, et l'architecte songea qu'il était temps de descendre.

Mais lorsqu'il chercha l'échelle, ce fut vainement, l'échelle n'y était plus.

Cet événement n'avait rien d'extraordinaire, car un des ouvriers, croyant que l'architecte était parti, pouvait avoir enlevé l'échelle; cependant, dans les circonstances où l'ar-

chitecte se trouvait, il en conçut quelque inquiétude ; d'abord, selon sa coutume, il avait déjeuné fort légèrement, et ayant été rappelé chez l'archevêque vers les deux heures, il avait complétement oublié de dîner. Il en résultait que la faim commençait à le gagner ; d'ailleurs on était au mois d'octobre et les nuits devenaient froides : il tenta donc tous les moyens de descendre ; mais, si adroit qu'il fût, il y avait impossibilité complète. Alors il essaya d'appeler, mais comme, avant de recourir à ce moyen, il avait usé plus d'une heure en tentatives inutiles, les rues étaient déjà désertes, et sa voix, sans qu'il s'en rendît compte lui-même, avait pris un tel caractère d'angoisse, que le peu de passans attardés qui l'entendirent, au lieu de s'arrêter pour lui répondre, pressèrent leur marche, épouvantés qu'ils étaient de ces cris nocturnes et inconnus.

Force fut à l'architecte de se résigner ; mais il fallait pour cela une certaine résolution. Le sommet de la tour présentait une surface nue et n'offrait aucun abri. Pour comble de malheur, vers les onze heures, un orage terrible s'amassa au ciel. Il n'y avait pas moyen de dormir, aussi l'artiste se tenait-il assis, car il passait de temps en temps de telles rafales de vent, que s'il eût été debout, comme il n'y avait point de parapet, il eût sans doute été emporté ; cependant l'orage croissait toujours.

A onze heures et demie, il s'arrêta sur Cologne, et l'on entendit gronder les premiers coups de tonnerre. De temps en temps un éclair, qui semblait ouvrir jusqu'aux dernières profondeurs du ciel, entr'ouvrait cette mer de nuages, et éclairait pour un instant la ville et le fleuve d'une lueur fan-

tastique. Il semblait alors à l'architecte que la ville avait la forme d'un lion, le nuage celle d'un aigle, et le fleuve celle d'un serpent.

A minuit moins un quart, tout cet océan de vapeur poussé par le vent contre la cathédrale, s'arrêta à son sommet, comme font parfois les nuages à la cîme des montagnes. Alors l'architecte se trouva être au centre de la tempête. Le tonnerre grondait à son oreille, l'éclair serpentait autour de lui.

A minuit sonnant, il se fit un bruit étrange et inconnu; une insupportable odeur de soufre se répandit; et, comme le battant de l'horloge des Saints-Apôtres frappait le dernier coup, cet éclat de rire qui lui était si bien connu retentit derrière l'architecte. Il se retourna et se trouva en face de Satan.

Cette fois, c'était lui qui, à son tour, était en puissance de son ennemi.

L'architecte comprit qu'il était perdu, car il n'y avait pas à fuir. Cependant, comme Satan étendait la main vers lui, il fit un pas en arrière, ce qui lui donna le temps de prononcer un acte de contrition. Alors Satan vit que son âme allait lui échapper pour la seconde fois, il fit un bond vers lui, et, le touchant du doigt, le précipita du sommet de la tour.

Mais, si rapide qu'eût été ce mouvement, la prière avait eu le temps de monter jusqu'au trône de Dieu, et lorsque Satan s'élança après sa victime pour l'entraîner avec lui en enfer, il la trouva entre les bras de deux anges qui l'emportaient au ciel.

Satan demeura un instant stupéfait; puis, s'élançant après

les messagers célestes, il passa près d'eux, rapide comme un tourbillon, en jetant encore une fois à la pauvre âme ce mot qui avait tant tourmenté son corps : Inconnu ! inconnu !

En effet, la prédiction de Satan s'est accomplie ; la cathédrale interrompue resta dans l'état où elle était lorsqu'arriva cette nuit fatale, car, lorsqu'on voulut la continuer, on ne put retrouver le plan sur lequel elle avait été commencée, et, quelques recherches que depuis cette époque aient faites les savans, on n'a jamais découvert le nom de l'architecte.

La pauvre âme sait au ciel qu'elle est oubliée sur la terre, et c'est la punition de son orgueil.

Tout inachevée qu'elle est, la cathédrale n'en est pas moins une merveille ; aussi les habitans de Cologne ne perdent-ils pas l'espoir qu'elle sera terminée un jour, et la grue qui servait à monter les pierres est restée le cou tendu sur la plate-forme. De ces deux tours qui devaient monter chacune à la hauteur de cinq cents pieds, l'une s'est arrêtée à vingt et un pieds au-dessus du sol, et l'autre, celle dont la tradition dit que l'architecte fut précipité, comme nous le verrons plus tard, a atteint le tiers de son élévation. Le chœur seul est terminé, et une croix dorée le surmonte : cette croix est un don que Marie de Médicis a fait à Cologne, en reconnaissance de l'hospitalité qu'elle y avait reçue.

C'est dans la chapelle, derrière le maître-autel, qu'est le fameux monument des trois mages ; il renferme, à ce qu'on assure sérieusement ici, les ossemens des trois princes qui vinrent apporter des présens à l'enfant Jésus : Frédéric Ier, de la maison de Hohenstaufen, après avoir pris et dévasté

Milan, enleva les ossemens des trois rois qui se trouvaient là, je ne sais comment, et en fit don à Renaud, archevêque de Cologne; celui-ci, enchanté d'avoir de si précieuses reliques, voulut faire bâtir une église digne d'elles; comme c'était vers l'année 1170 que la chose se passait, et qu'il n'était encore nullement question du dôme, il fit venir un architecte et tracer un plan. Le plan tracé, il réunit des ouvriers et les fit mettre à l'ouvrage.

Malheureusement le digne archevêque avait plus de zèle que les ouvriers n'avaient d'activité; mais comme c'était un ancien chevalier, qui avait longtemps manié la lance ayant de tenir la crosse, il était naturellement porté à recourir de temps en temps aux moyens temporels, ce qu'il exécutait en prenant un bâton et en frappant de toutes ses forces sur les plus paresseux; puis, revenant aux moyens de persuasion, il leur faisait de beaux discours, et leur expliquait de quelle nécessité absolue était le travail pour le salut de l'homme. Les choses allèrent ainsi pendant quelque temps, mais comme tous les jours le zèle du bon archevêque redoublait, les ouvriers résolurent de s'en débarrasser à quelque prix que ce fût. Un jour ils montèrent tous sur les échafauds déjà dressés dans l'église, et firent auprès d'eux provision de pierres; lorsque l'archevêque parut, ils se cachèrent si bien que le bon prélat crut qu'il n'y avait personne à son église. Il s'avança jusque dans le chœur pour prendre à la place accoutumée le bâton de l'encouragement; mais lorsqu'il fut au milieu de l'église, une grêle de pierres tomba sur lui de tout côté. L'archevêque, qui ne s'intimidait pas facilement, voulut quelque temps tenir tête à l'orage, mais voyant que ses

antagonistes s'étaient prudemment mis hors de sa portée en retirant les échelles, il battit en retraite vers la porte. Malheureusement une grosse pierre l'atteignit à la tête et le renversa évanoui : les ouvriers descendirent et l'achevèrent à coups de marteau. Mais soit que Dieu les voulut punir à l'instant même, soit qu'une pareille action les eût naturellement mis hors de sens, à peine l'archevêque fut-il mort qu'ils se répandirent comme des furieux dans la ville, vociférant et frappant. Il leur arriva alors ce qui était arrivé à l'archevêque, les bourgeois se lassèrent, et s'étant réunis contre eux, leur donnèrent la chasse et les tuèrent tous comme des bêtes féroces.

Justice était faite, mais les trois rois mages restaient sans asile : on les mit dans une église provisoire, et pour leur faire prendre patience on leur fit une châsse magnifique, toute garnie de lames d'or, et incrustée de pierreries ; on mit en outre sur les trois têtes, que l'on rangea sur une seule ligne à l'extrémité de la châsse, trois couronnes magnifiques d'or, de diamans et de perles, qui pesaient chacune six livres, puis au-dessous des têtes on écrivit en rubis le nom de leurs propriétaires, Gaspard, Melchior et Balthazar.

Aussitôt que l'intérieur du dôme fut habitable, on y transporta les trois rois mages, et l'électeur Maximilien Henri, de la maison de Bavière, leur fit ériger un beau monument dans le style ionien. Ils y restèrent jusqu'en l'année 1794, où le Chapitre de Cologne, par la grande peur qu'il avait des Français, émigra à Amsberg, en Westphalie, et, ne voulant point se séparer des trois rois mages, les emporta avec lui. En 1804, le chapitre revint et rapporta les reliques ; mais il

en était des pauvres rois morts comme de beaucoup de leurs confrères vivans à cette époque : ils avaient perdu leur couronne et les plus riches joyaux de leur trésor. Pendant dix années, le Chapitre avait vécu en grignottant la châsse des pauvres saints; de sorte qu'il ne reste aujourd'hui que ce qu'il a laissé. On leur a bien remis une espèce de couronne en perles; mais les trois rois, qui se connaissent en bijoux, ne s'y sont point trompés, et ont l'air tout honteux de porter des pierres fausses. Il n'en reste pas moins quelques beaux antiques, parmi lesquels un Auguste, que l'on donne pour un Alexandre, et qui est le véritable portrait de Napoléon.

Près des rois mages sont rangés les autres débris de la richesse du Chapitre; c'est l'épée électorale, une crosse épiscopale magnifique, et un calice d'un merveilleux travail. Le principal ornement du chœur, où reposent les entrailles de Marie de Médicis, est quatre chandeliers de dix pieds de hauteur à peu près, pour la matière desquels on estime que l'or entre dans la proportion d'un huitième : les chanoines, au moment de la fonte, étant venus avec des sacs pleins de ducats, et les ayant jetés dans le moule.

Nous donnâmes un dernier coup d'œil aux magnifiques vitraux qui décorent les quatre fenêtres que l'on trouve à gauche entrant, et qui sont de la fin du XIV^e^ et du commencement du XV^e^ siècle, et nous nous mîmes en quête des autres curiosités de la ville.

Après le dôme de la cathédrale, les deux églises les plus visitées par les étrangers sont celles de Saint-Pierre et de Sainte-Ursule. C'est dans la première que Rubens fut bap-

tisé, et qu'il resta trois ans enfant de chœur; aussi voulut-il laisser de lui à cette église un grand et éternel souvenir, et il fit pour elle un de ses chefs-d'œuvre : l'apôtre saint Pierre crucifié la tête en bas. De pareils chefs-d'œuvre ne se décrivent pas; on se contente de dire : c'est un des plus beaux tableaux de Rubens. Pour en rehausser encore la valeur, le Chapitre de Saint-Pierre a employé un moyen qui donne une haute idée de la modestie des artistes indigènes. Il a fait faire par l'un d'eux une copie du tableau de Rubens, et l'a collé dos à dos avec l'original; de sorte que le cicerone qui vous fait les honneurs de son église commence par montrer aux voyageurs la copie, sans leur faire part du fait. Puis, lorsqu'ils se sont extasiés sur elle : — Ah! maintenant, dit le malicieux sacristain, vous allez voir l'original. Il retourne alors son tableau, et il vous montre une merveille, qui fait qu'à l'instant même ce que vous venez de voir passe à l'état de croûte. C'est fort ingénieux; mais je doute que la plaisanterie soit goûtée par le pauvre peintre, et qu'on lui ait dit d'avance à quelle surprise sa copie était destinée.

Saint-Pierre vu, nous nous rendîmes aussitôt à la ci-devant abbaye des Dames de Sainte-Ursule. Sans aucun doute nos lecteurs ont entendu parler des onze mille martyres anglaises, mais peut-être ne connaissent-ils pas leur histoire dans tous ses principaux détails. Les voici; car il est impossible de ne pas conter quelque chronique bien étrange quand on parle de l'Allemagne.

C'était vers l'an 220 de Jésus-Christ : Dionest et Daria régnaient dans la Grande-Bretagne, et n'avaient point d'héritiers; aussi priaient-ils ardemment le ciel de leur en-

voyer un. Le ciel, l'on ne sait pourquoi, ne fit les choses qu'à moitié; il leur envoya une fille : il est vrai que cette fille devait être une sainte.

L'enfant si longtemps et si ardemment attendu reçut le nom d'Ursule. Dès sa jeunesse, trompant l'espérance de ses parens, qui, à défaut d'un fils, comptaient au moins sur un un petit-fils, Ursule promit au Seigneur de se vouer à son service exclusif. Cette promesse imprudente fit grand'peine à Dionest et à Daria, mais ils étaient trop religieux tous deux pour forcer la sainte inclination de leur fille; si bien que des députés étant venus de la part d'Agrippinus, prince germain, afin de demander Ursule en mariage pour son fils, le prince Coman, Dionest refusa d'abord cette union. Mais un ange descendit la nuit suivante au chevet d'Ursule, la releva de son serment de la part de Dieu, et lui ordonna d'épouser le prince Coman.

Dionest et Daria n'étaient point gens à laisser partir leur fille sans lui donner une suite digne d'elle. Ils choisirent parmi les meilleures familles de la Grande-Bretagne onze mille vierges, pour servir de cortége à Ursule, et l'accompagner d'abord à Rome, où, selon le désir de son père, elles devaient être baptisées une seconde fois et revenir avec elle dans le pays des Germains. Ursule partit avec ses onze mille demoiselles d'honneur, et, en arrivant sur le port, elle trouva le plus grand vaisseau du roi son père qui l'attendait avec ses matelots et son capitaine. Elle renvoya tout l'équipage, s'assit au gouvernail, ordonna la manœuvre, et le vaisseau obéissant, s'éloigna de la terre, emportant vers les côtes bataves sa blanche volée de colombes.

Les ambassadeurs venaient derrière sur un autre bâtiment, et comme ils suivaient le sillage du premier, ils étaient fort récréés par les cantiques que chantaient toutes les belles jeunes filles qui les précédaient.

A cette époque, le Rhin ne se perdait point dans le sable; il se jetait tout bonnement dans la mer, ainsi que doit le faire tout fleuve qui a la conscience de sa mission, de sorte que les onze mille vierges, toujours guidées par Ursule, s'engagèrent dans le fleuve et le remontèrent jusqu'à Cologne. Aquilinus, préfet romain qui gouvernait alors la ville pour Septime-Sévère, empereur régnant, les reçut avec de grands honneurs; mais comme l'intention d'Ursule était de pousser jusqu'à Rome pour y recevoir un second baptême, elle ne fit que toucher terre à Cologne et se rembarqua aussitôt avec toute sa suite pour Bâle. Là, elle quitta son vaisseau qui, si bien manœuvré qu'il fût, aurait eu peine à remonter la chute du Rhin, et accompagnée de Pantulus, autre préfet romain, qu'une si bonne société tentait, elle traversa la Suisse et les Alpes à pied. Pantulus, qui était parti seulement pour faire quelques lieues avec elle, l'accompagna jusqu'à Rome : Ce fut une heureuse idée, qui lui valut plus tard les honneurs de la canonisation.

Arrivées à Rome, les onze mille vierges firent leurs dévotions, furent baptisées par le pape Cyriaque, qui, touché de la foi qu'il trouvait dans toutes ces saintes filles, résolut de faire ce qu'avait fait Pantulus; en conséquence, il donna sa démission de pape, et quand elles quittèrent Rome, il les accompagna à son tour avec une grande partie de son clergé.

De retour à Bâle, les onze mille vierges s'embarquèrent

de nouveau sur le Rhin et descendirent jusqu'à Mayence; Ursule y trouva Coman, son fiancé. C'était un prince payen, jusque-là même fort attaché à sa fausse religion; mais lorsqu'il vit sa belle fiancée, lorsqu'il entendit sa douce voix, il pensa que le Dieu qu'adorait un pareil ange devait être le vrai Dieu, et il se convertit à la foi catholique. Le pape Cyriaque ne laissa pas refroidir son zèle, et le baptisa à l'instant même. Les deux fiancés descendirent ensuite vers Cologne, où devait se célébrer le mariage.

Mais à peine étaient-ils arrivés, qu'une invasion de Goths fondit sur la ville. Les portes furent fermées, et les habitans, encouragés par Coman, firent la plus belle défense. Pendant ce temps, les onze mille vierges étaient en prières; mais, malgré les prières d'Ursule et le courage de Coman, le ciel avait décidé que les Goths seraient vainqueurs. Donc, la ville fut prise et les onze mille vierges placées dans l'alternative d'épouser onze mille Goths ou d'être onze mille martyres. Leur choix ne fut pas douteux, elles choisirent le martyre, et le supplice commença.

Toutes furent massacrées en un jour, avec des raffinemens de cruauté dont les Goths étaient seuls capables; une seule, nommée Cordula, parvint d'abord à se sauver, en se glissant dans un bateau et en restant cachée sous un banc; mais la nuit venue, ayant vu le ciel s'ouvrir et recevoir ses dix mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf compagnes, elle eut une si grande honte de sa faiblesse, qu'à l'instant même elle alla se livrer aux bourreaux, et ayant été immédiatement mise à mort, arriva encore assez à temps pour entrer avec les autres avant que la porte des cieux se fût refermée.

Les os des saintes filles furent recueillis avec soin et portés dans une église. Les plus précieux manquaient, car quelques recherches qu'on eût faites on n'avait pu retrouver le corps de sainte Ursule. Mais un jour que saint Cumbert disait la messe, une colombe vint voler autour de sa tête ; or, le saint pensa bien que la messagère du Seigneur ne venait point ainsi à lui sans une mission particulière ; il la suivit dans la campagne. Arrivée au pied d'un peuplier, la colombe se mit à gratter la terre avec ses petites pattes roses. On creusa en cet endroit et on y trouva le corps de sainte Ursule.

Outre le tableau qui représente l'arrivée des onze mille vierges à Cologne, l'église en possède un dont le sujet est le martyre particulier de Coman et de sa fiancée Ursule. Saint Pantulus n'a point été oublié non plus, et il a son autel presque en face de la Chambre d'or.

LE RHIN.

Il est difficile, à nous autres Français, de comprendre quelle vénération profonde les Allemands ont pour le Rhin. C'est pour eux une espèce de divinité protectrice qui, outre ses carpes et ses saumons, renferme dans ses eaux une quantité de naïades, d'ondines, de génies bons ou mauvais,

que l'imagination poétique des habitans, voit le jour, à travers le voile de ses eaux bleues, et la nuit, tantôt assises, tantôt errantes sur ses rives. Pour eux le Rhin est l'emblême universel; le Rhin c'est la force; le Rhin c'est l'indépendance; le Rhin c'est la liberté. Le Rhin a des passions comme un homme ou plutôt comme un Dieu. Le Rhin aime et hait, caresse et brise, protége et maudit. Pour l'un, ses eaux sont un doux lit d'algue et de roses, où le vieux père des fleuves, tout couronné de roseaux, et tenant son urne renversée, comme un dieu païen, l'attend pour lui faire fête. Pour l'autre, c'est un abîme sans fond, peuplé de monstres hideux à voir, et pareil au gouffre qui engloutit le pêcheur de Schiller. Pour celui-ci, ses eaux sont un miroir poli, sur lequel il peut marcher comme le Christ, pourvu qu'il ait plus de foi que saint Pierre; pour celui-là, son cours est tumultueux et irrité comme celui de la mer Rouge engloutissant Pharaon. Mais, de quelque façon qu'il soit envisagé, c'est un objet de crainte ou d'espérance; symbole de haine ou d'amour, principe de vie et de mort. Pour tous c'est une source de poésie.

C'est surtout entre Cologne et Mayence que ses plus nombreuses traditions sont rassemblées : c'est que dans l'espace compris entre ces deux villes, le Rhin renferme, en effet, ses contrastes les plus opposés, ses points de vue les plus gracieux et les plus terribles; c'est que là, tantôt vainqueur de ses collines qui semblent se tenir respectueusement loin de lui, il s'étend insouciant et paresseux comme un lac ; c'est que tantôt vaincu, resserré, et comme enchaîné par ses montagnes, grâce aux cuirasses de granit contre lesquelles se

brisent inutilement ses flots, il se tord, se roule, se replie comme un serpent qui lutte, et dans son impuissance bien reconnue, pressé de fuir, menace en fuyant. Alors on comprend que, selon qu'ils habitent tel ou tel endroit de ses rivages, les pêcheurs, dont il caresse ou dont il brise les barques, le regardent comme un dieu tutélaire ou comme un mauvais génie, et le remercient comme un père ou l'implorent comme un ennemi.

Il est vrai que depuis l'invention du bateau à vapeur, le Rhin a beaucoup perdu de son prestige. Ces espèces de monstres apprivoisés, qui comme les dragons antiques s'avancent en jetant du feu et de la fumée, pour lesquels il n'y a plus ni tourbillons, ni abîmes, ni tempêtes ; qui remontent le cours du fleuve plus rapidement qu'un vaisseau ordinaire ne le descend, ont peu à peu chassé devant leur souffle ardent, et sous le battement de leurs nageoires de fer, carpes, saumons, naïades, ondines et génies; de sorte que si l'on veut aujourd'hui manger une friture ou entendre une ballade, il faut aller pêcher l'une sur le Mein ou le Necker, et aller chercher l'autre parmi une génération qui n'ait jamais entendu parler de Fulton. C'est un peu plus fatigant, il est vrai; mais ce qui est devenu plus rare n'en est que plus précieux. Quant à moi, je sais que tant que j'ai remonté le cours du Rhin, il ne m'a été possible de trouver que des œufs frais et des côtelettes. Il est vrai que j'ai été un peu plus heureux pour les ballades et les traditions.

Au reste, excepté sous le rapport du poisson, qui, comme je l'ai dit, sur tout le cours du Rhin est devenu à cette heure un mythe, un hiéroglyphe, une chimère, toutes les mesures

sont parfaitement prises par les administrations concurrentes, pour la plus grande satisfaction de la curiosité des voyageurs. Une fois la place payée de Cologne à Mayence, et même de Rotterdam à Strasbourg ou de Strasbourg à Rotterdam, vous pouvez mettre six jours ou six mois à accomplir votre voyage, descendre ou remonter à chaque débarcadère; vous partez : bon voyage; vous revenez : vous êtes le bien reçu. Votre billet est un bon à vue auquel tout bâtiment appartenant à l'administration fait honneur, et qui, à quelque heure qu'on le présente, est payé à vue.

A peine fus-je sur le Rhin que je compris la sagesse de cette mesure. En effet, quoiqu'en remontant le bâtiment marche moins vite, les deux rives du fleuve n'en sont pas moins une espèce de panorama sur lequel la vue a à peine le temps de s'arrêter, et capricieux et plein de replis, le Rhin vous cache aussitôt, derrière quelqu'un de ses angles, la ville, le village ou le château que vous suivez des yeux, et tandis que votre vue se fixe sur cette ville, ce village ou ce château, le bâtiment marche toujours, et d'autres villes, d'autres villages, d'autres châteaux passent; de sorte que, le plus souvent, vous êtes perdu au milieu de toutes ces montagnes, de toutes ces vallées, de toutes ces ruines, cherchant, votre *Guide* à la main, à vous raccrocher à quelque nom, et regrettant tout ce que vous avez laissé passer ainsi, que vous auriez voulu voir en détail, et qui fuit déjà derrière vous dans un ensemble confus et indistinct. Ainsi, en remontant les dix lieues qui séparent Cologne de Bonn, encore inhabile à cet exercice, à peine eus-je le temps d'enregistrer sur mon album, *Brühl* avec son vieux château romain dont les ruines ont

disparu sous des maisons de campagne appartenant aux plus riches propriétaires de Cologne, et sous le palais d'Augustembourg, commencé en 1725 par l'électeur Clément-Auguste, et achevé par l'électeur Maximilien-Frédéric; *Rodinkirchen* avec son vieux château, sentinelle avancée de toutes ces ruines qui vont successivement apparaître comme des fantômes du temps passé; *Langel*, qui touchait autrefois au Rhin, et qui en est éloigné maintenant de près d'un quart de lieue, depuis que l'île de Langelerwerth s'est jointe au rivage; *Berghem* et *Mondorf* avec leur population de pêcheurs et de faiseurs de corbeilles; la *Sieg*, rivière torrentueuse qui change à chaque instant de lit, et où se sont, à ce que l'on assure, réfugiés les saumons chassés du Rhin, et où ces vieux exilés ont si bien profité de l'hospitalité accordée, que quelques-uns y atteignent le poids de cinquante à soixante livres; *Bonel*, que traversait la chaussée romaine qui allait de Cologne à Trèves; *Roisdorfs*, avec sa source d'eau minérale qu'on préfère à celle de Godesberg, parce que le gaz carbonique qu'elle contient étant moins volatile, elle devient plus transportable; enfin *Bonn*, la ville universitaire, entourée de jardins qui descendent jusqu'aux rives du fleuve, et dominée par le haut clocher de sa cathédrale accompagné de ses quatre clochetons.

Selon l'itinéraire que nous nous étions faits d'avance, nous descendîmes à Bonn avec l'intention de nous y arrêter, d'y coucher et de continuer le lendemain notre route par terre jusqu'au Drackenfelds.

Ce fut à Bonn que nous vîmes le premier échantillon de l'étudiant allemand avec sa pipe colossale, sa redin-

gotte serrée, son col rabattu et sa casquette imperceptible, qui, quelque vent qu'il fasse, grâce à l'habileté avec laquelle le *studiosus* manœuvre son cou, demeure fixée comme par un clou sur l'extrême sommet de la tête. Ce n'était pas sans une certaine curiosité que j'attendais cette apparition ; autrefois les universités avaient été une puissance en Allemagne.

Voici comment cette puissance s'était formée :

Tout le monde a entendu parler des différentes sectes d'illuminés et de francs-maçons qui fleurirent en France vers la fin du XVIII^e^ siècle. Ces sectes, qui relevaient plus ou moins du philosophisme allemand, avaient des affiliations au delà du Rhin, et l'une de leurs principales idées était, sous le nom de franc-maçonnerie, de faire revivre, au profit des peuples, l'ancienne sainte Wehme, établie au profit de l'empire. Ce prétendu secret, qu'on ne révélait qu'aux initiés, était donc : liberté universelle, affranchissement général.

1789 arriva ; la révolution, qui annonçait au monde entier la prise de la Bastille, fut reçue avec enthousiasme par les sociétés secrètes, et peut-être concoururent-elles dans l'ombre, plus efficacement qu'on ne le croit, aux premiers succès de nos armées.

Bientôt arriva Bonaparte : non-seulement, disait-on, il avait eu connaissance de ces sociétés, mais même il en avait fait partie ; si bien que lorsqu'il troqua son habit de général pour le manteau d'empereur, toutes ces différentes sectes qui, quelles que fussent leur religion et leur nationalité, rêvaient la liberté universelle, le regardèrent comme un

traître, et en France et à l'étranger se soulevèrent contre lui. Alors, comme elles venaient pour le moment en aide aux princes ses ennemis, non-seulement elles furent tolérées, mais encore encouragées par eux; et le prince Louis de Prusse accepta le titre de grand maître d'une de ces associations. La tentative d'assassinat de Staps fut un des coups de tonnerre de cet orage.

Mais le surlendemain de cette tentative d'assassinat vint la paix de Vienne. L'empire, ce vieux géant germanique, fut abaissé au niveau des puissances de second ordre; la police française s'étendit de la mer de Bretagne au Pont-Euxin, et ces sociétés, qui depuis quinze ans s'organisaient publiquement, surveillées par l'aigle qui planait à cette époque sur toute l'Europe, furent forcées de se recruter dans l'ombre.

Les désastres de l'armée française en Russie ranimèrent le courage de ces sociétés, car il était évident que la coalition s'étendait jusqu'au ciel, et que Dieu lui-même commençait à se déclarer contre la France. Les émissaires de ces associations qui, pendant huit ans, s'étaient tenus cachés, reparurent donc, timides d'abord et parlant bas, mais parlant de liberté; aussi furent-ils accueillis avec enthousiasme, par les étudians surtout. Plusieurs universités presque entières s'enrôlèrent, choisissant leurs chefs parmi leurs condisciples et leurs professeurs. Le poëte Kœrner, tué le 18 octobre à Leipsick, fut le Tyrtée de cette campagne.

Le 18 juin 1815, Waterloo vint faire un sombre pendant à Leipsick, et amena pour la seconde fois l'armée prussienne, presque entièrement composée de volontaires, dans la capi-

tale de la France. Le triomphe étranger était accompli; mais alors commença la lutte intérieure.

En effet, lorsque les traités de 1815 et la nouvelle constitution germanique furent connus, une réaction terrible s'opéra en Allemagne. Tous ces jeunes gens qui, excités par leurs princes, s'étaient levés au nom de liberté, s'aperçurent qu'ils avaient versé leur sang au profit de la Sainte-Alliance, et que tout ce qu'ils avaient gagné à renverser le géant, c'était d'être gouvernés par des nains; ils ne se tinrent point cependant pour battus, et confians comme on l'est à cette première époque de la vie, ils voulurent réclamer les promesses faites; mais aux premières paroles qu'ils firent entendre, la politique combinée de messieurs de Talleyrand et de Metternich pesa sur eux, et les força d'abriter leur mécontentement et leurs espérances dans les universités, espèces d'oasis républicaines, qui, jouissant d'une constitution particulière, échappaient par le fait de leur organisation aux mouchards de la Sainte-Alliance. Mais toutes comprimées qu'elles étaient, ces sociétés ne continuaient pas moins d'exister, correspondant entre elles par le moyen d'étudians voyageurs qui, sous le prétexte d'herboriser, parcouraient l'Allemagne chargés de missions verbales que, pareils aux anciens prophètes, ils semblaient répandre du haut des montagnes. Sand fut le produit de cette seconde ligue, comme Staps l'avait été de la première. Seulement, comme Mutius Scevola, il se trompa et tua un esclave pour un roi.

Par l'assassinat, bien exécuté mais mal compris, de Kotzebue, les universités s'étaient livrées elles-mêmes; aussi de ce moment commence entre elles et les gouvernemens la lutte

dans laquelle elles succombèrent. Toute puissance occulte est perdue à l'heure même qu'elle est découverte; car elle n'était occulte que parce qu'elle était faible.

Mais l'étudiant allemand, en perdant sa puissance politique, a conservé son caractère insouciant et aventureux, de sorte qu'il n'en est pas moins digne d'être étudié. Sans un sou dans sa poche, mais confiant comme l'oiseau du ciel à qui Dieu a promis de donner la nourriture, il part pour faire son pèlerinage en Allemagne, sa pipe à la main, son sac à tabac au côté et son Kœrner en poche. La route, il la fera à pied, si longue qu'elle soit: le soleil et l'ombre sont à tout le monde. Quant au reste, le philistin y pourvoira. Aussi, qu'il passe une voiture, qu'elle contienne des naturels ou des étrangers, l'étudiant ôte sa pipe de sa bouche, décolle de son chef son embryon de casquette, s'approche du voyageur, et gaiement l'invite à l'aider à faire son chemin. Il est rare qu'un Allemand refuse son offrande à l'étudiant qui passe. Sur un autre point, sur une autre route de la Germanie, son fils passe aussi, et peut-être en ce moment même fait-il un appel à la bourse du père dont il aide l'enfant. De son côté, l'aubergiste est plein de bonne humeur et de désintéressement pour le *studiosus* qui voyage, quel que soit son grade dans la hiérarchie universitaire, et qu'il soit pinson, renard ou vieille maison; c'est son hirondelle qui revient à chaque printemps; il lui doit le gîte sous son toit. Et quant à la nourriture, on s'entendra toujours entre compatriote; d'ailleurs, ce sont les Français ou les Anglais qui payeront cela. Aussi, sans qu'on s'informe s'il possède de l'argent ou non, l'étudiant a-t-il toujours, en arrivant, son verre de vin du

Rhin ou sa bouteille de bière, si mieux il l'aime ; et encore, en général, lui demande-t-on de quel pays il la préfère ; un dîner pris sur tous les dîners, et si la maison est par trop pleine, un lit de paille fraîche qui vaut quelquefois mieux que le meilleur lit de laine ou de copeaux de toute l'hôtellerie. Avec le jour l'étudiant se lève joyeux, boit un second verre de vin du Rhin, allume sa pipe éternelle, et se remet en route. Puis quand il a vu les champs de batailles d'Iéna, d'Ulm et de Leipsick, il rentre à son université avec le grade de maison moussue, boit encore quelques milliers de chopes de bière, fume encore quelques milliers de pipes, échange encore quelques vingtaines de coups de schlœger, et il rentre dans sa famille, où il boit toujours, fume toujours, mais ne se bat plus.

Nous arrivâmes à l'hôtel de l'Etoile, situé sur la place du marché, et tenu par Simrock, le frère du poëte, juste au moment où on allait se mettre à table pour le dîner de une heure, qu'on appelle le petit dîner. Car en Allemagne, quoiqu'on mange à peu près depuis le matin jusqu'au soir, on a cru cependant devoir désigner par des noms les stations que l'on fait après de courtes haltes. Ainsi le matin à sept heures, en ouvrant les yeux, on prend le café, à onze heures on fait un second déjeuner, à une heure on fait le petit dîner, à trois heures on dîne, à cinq heures on goûte, enfin à neuf heures du soir, en sortant du théâtre, on soupe, et l'on se couche par-dessus. Là-dedans ne sont point compris le thé, les gâteaux et les sandwichs que l'on prend dans les intervalles.

Quoiqu'en état ordinaire je jouisse en général d'un assez

bon appétit, et qu'en voyage, mes facultés sous ce rapport s'augmentent de vingt-cinq ou trente pour cent, depuis mon arrivée à Aix-la-Chapelle, j'étais fort malheureux sous ce rapport. Et d'abord, comme tout Français né dans la vieille France, la substance nutritive que j'absorbe ordinairement à chacun de mes repas se compose d'une moitié de pain, à peu près d'un quart de viande, et enfin d'un quart d'entremets et de dessert. Mais depuis Aix-la-Chapelle, au lieu de pain on m'avait servi de la brioche. La brioche est une chose excellente en soi; mais comme, à mon avis, pour conserver toute sa valeur, elle doit être servie en son lieu, la première fois que l'aubergiste avait commis ce qui me paraissait un anachronisme, j'avais proprement mis ma brioche à part pour la manger avec le café à la crême, et je lui avais demandé du vrai pain. Alors le garçon avait souri avec une intelligence d'excellent augure, m'avait répondu en excellent français : — Je sais ce que monsieur demande, — et m'avait apporté du gâteau anisé. J'avais mordu dans mon gâteau; comme gâteau je n'avais rien à dire contre lui, mais comme pain, attendu qu'il laissait beaucoup à désirer, je l'avais déposé sur une seconde assiette afin de le retrouver plus tard comme pudding, j'avais rappelé le garçon qui était revenu avec la figure d'excellente humeur qu'ont toujours les garçons allemands, et alors ne me fiant plus à mon idiôme maternel, j'avais hasardé dans le meilleur saxon le mot *brod*.

— Ah! je comprends, avait alors répondu le garçon tout joyeux d'avoir enfin interprété exactement ma pensée, monsieur me demande du poumpernick. Et, sans attendre ma réponse, il s'était élancé hors de l'appartement.

Je n'avais fait aucun effort pour l'arrêter, d'abord parce que les deux échantillons de boulangerie que j'avais sous les yeux ne me paraissaient nullement destinés à remplacer le pain, ensuite parce que je n'étais point fâché de voir en face l'animal qu'on désignait sous ce nom formidable de poumpernick. Au bout de cinq minutes le garçon rentra avec un de ces jolis pains ronds que dans nos fermes on appelle une miche.

— Ah! dis-je tout content.

— Ah! dit le garçon plus content encore que moi.

— Et c'est là ce qu'on appelle ici du poumpernick? dis-je en lui prenant la miche des mains.

— Du vrai poumpernick? il n'y a qu'un seul confiseur qui le fasse bon ici.

— Comment! ce sont les confiseurs qui font le pain ici?

— Mais ce n'est pas du pain ce que je vous donne.

— Qu'est-ce que c'est donc?

— C'est du poumpernick.

— Le nom ne fait rien à la chose.

— Monsieur a bien raison, le nom ne fait rien à la chose; d'ailleurs le poumpernick, c'est très bon.

— Nous allons bien voir.

A ces mots, j'essayai de fendre en deux l'espèce de miche que je tenais à la main; mais j'éprouvai une résistance à laquelle je ne m'attendais pas.

— Ah! me dit le garçon, le poumpernick, ça ne se coupe pas; ça se casse, ou il faut des couteaux faits exprès et qui coupent comme des rasoirs.

— Comment! des couteaux qui coupent comme des rasoirs pour couper du pain?

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à monsieur que le poumpernick n'était pas du pain.

— Mais qu'est-ce que c'est donc, alors? demandai-je impatienté et en enfonçant involontairement mon pouce à travers la croûte.

— Monsieur, ce sont des poires tapées; c'est du raisin de Corinthe; ce sont des figues; toutes sortes de bonnes choses, enfin.

Je cassai mon poumpernick, et j'en vis sortir effectivement un assortiment de fruits secs. La croûte était creuse comme celle d'un chausson, et elle ne contenait de mie que juste ce qu'il en fallait pour lier, par une espèce d'éponge, tous ces différens fruits entre eux.

Je fus obligé d'en revenir à mon gâteau; si bien que, depuis Aix-la-Chapelle, j'étais comme les sujets de je ne sais quelle reine, et, à défaut de pain, je mangeais de la brioche.

En échange, si depuis Aix-la-Chapelle il n'y avait plus de pain, il n'y avait plus de gendarmes, et le passeport était devenu une chose de luxe. En arrivant à l'hôtel, le garçon nous présentait un registre; nous y consignions nos noms, et tout était dit.

A partir de Cologne, la corruption culinaire ne s'était pas arrêtée au pain; elle avait gagné la viande. Tant qu'on me servait ma brioche et mon bœuf séparés, je faisais comme les gens qui boivent leur eau dans un verre et leur vin dans l'autre; de sorte qu'en ne mêlant pas les choses cela allait

encore. Une nouvelle épreuve m'attendait à Bonn. Le petit dîner se composait d'un potage aux boulettes, d'un morceau de bœuf aux pruneaux, d'un lièvre aux confitures, et d'un jambon de sanglier aux cerises ; il était impossible, comme on le voit, de se donner plus de peine pour gâter, les unes par les autres, des choses séparément fort estimables.

Je ne fis que goûter à ces différens objets. Quand vint le tour du lièvre, le garçon n'y put pas tenir.

— Est-ce que monsieur, demanda-t-il, n'aimerait pas le lièvre aux confitures?

— Je trouve cela exécrable.

— C'est étonnant, pour un grand poëte comme monsieur.

— Eh bien! voilà ce qui vous trompe, mon cher ami, je fais des vers pour ma consommation particulière, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour m'appeler un grand poëte, et pour m'abîmer l'estomac avec vos fricassées : d'ailleurs, quand je serais un grand poëte, après tout, qu'est-ce que la poésie a à faire avec le lièvre aux confitures?

— Notre grand Schiller adorait le lièvre aux confitures.

— Eh bien ! je ne suis pas du goût de Schiller, servez-moi du *Guillaume Tell* ou du *Wallenstein*, mais emportez votre lièvre.

Le garçon emporta le lièvre; pendant ce temps je goûtai au sanglier aux cerises. Mais le garçon était à peine rentré que je lui tendis de nouveau mon assiette pleine ; son étonnement redoubla.

— Comment, me dit-il, monsieur n'aime pas non plus le porc aux cerises.

— Non.

— Mais c'est que monsieur Goëthe aimait fort le porc aux cerises.

— Je ne le savais pas, mais j'ai le malheur de n'avoir pas les mêmes goûts que l'auteur de *Faust*. Faites-moi faire une omelette.

J'attendis patiemment; au bout de quelques minutes, le garçon revint avec l'omelette demandée : même pour un connaisseur elle était remarquablement appétissante, mais quelque faim que j'eusse, je rejetai la première bouchée sur mon assiette.

— Mais, que diable avez-vous donc mis dans votre omelette? Une omelette, mon cher, cela se fait avec du beurre, des œufs, du sel et du poivre.

— Eh bien! monsieur, elle est faite avec du beurre, des œufs, du sel et du poivre.

— Et puis quoi encore?

— Un peu de farine.

— Et puis quoi encore?

— Un peu de fromage.

— Allez toujours.

— Du safran.

— Bon.

— De la muscade, des clous de girofle et un peu de thym!

— Bon, bon, bon; portez l'omelette avec le reste, et tâchez de me procurer un cicerone au naturel.

Le garçon sortit à la porte; il rencontra le maître de l'hôtellerie et lui dit quelques mots. Monsieur Simrock s'avança vers moi.

— Monsieur n'est pas content du dîner? me dit-il avec une aisance et des manières parfaites.

— Mais, répondis-je assez embarrassé des bonnes façons de mon hôte, je n'aime pas les choses que l'on m'a servies : voilà tout.

— Si monsieur avait eu la bonté de dire auparavant qu'il désirait dîner à la française, il n'aurait pas eu ce désagrément.

— Comment! lui dis-je, il me serait possible d'avoir du bouillon sans boulettes, du bœuf sans pruneaux, du lièvre sans confitures et du sanglier sans cerises?

— Monsieur n'aurait qu'à dire.

— Et... du pain?

— Mais oui, du pain; j'en fais cuire particulièrement pour ceux qui en mangent.

— Ah! mon cher monsieur Simrock, vous me sauvez la vie et quand pourrais-je avoir cela?

— Au second dîner.

— Et quand a-t-il lieu, le second dîner?

— Dans deux heures. En attendant, et pour lui faire passer le goût de nos infamies allemandes, monsieur prendra un verre de vin du Rhin que j'aurai l'honneur de lui offrir : c'est du Johannisberg.

En ce moment, le garçon rentra portant sur un plateau deux verres et une bouteille au cou allongé. Monsieur Simrock ôta un des deux verres du plateau, remplit l'autre et me l'offrit.

— Et vous? lui demandai-je.

— Ce serait, me dit monsieur Simrock en s'inclinant, un grand honneur pour moi.

— Mais savez-vous, monsieur Simrock, lui dis-je en trinquant avec lui, que vous avez des façons de grand seigneur qui doivent souvent embarrasser vos hôtes.

— Aussi, monsieur, suis-je rarement autre part que dans ma chambre, entre mes livres de compte et mes livres de poésie. J'ai une belle bibliothèque, un hôtel bien achalandé; je suis heureux, surtout lorsque...

— Ah! pas de complimens, monsieur Simrock, je vous en prie; seulement permettez que le garçon aille me chercher mon cicerone.

— C'est inutile, on met les chevaux à la voiture.

— Comment! les chevaux à la voiture?

— Oui, et si monsieur le permet, j'aurai l'honneur de le conduire moi-même. Nous n'avons pas grand'chose à voir; mais de ce peu que nous avons, je serai heureux et fier de lui en faire les honneurs.

Il n'y avait pas moyen de résister à des offres faites de cette façon. On vint annoncer que les chevaux étaient attelés, et nous montâmes en voiture.

Monsieur Simrock avait raison : Bonn renferme peu de choses remarquables. Aussi, quand on a visité sa cathédrale, bâtie dans le style bysantin, sur l'emplacement d'une église fondée par l'impératrice Hélène, vers le commencement du IVe siècle; son casino, où étaient alors exposés les dessins du monument de Beethoven; le jardin de la cour, avec sa magnifique terrasse donnant sur le Rhin, on a à peu près tout vu. Cela s'accordait à merveille avec mon ap-

pétit; et, comme nous revînmes à trois heures juste, je n'eus qu'à me mettre à table.

Le dîner était parfait; c'était la première fois que je mangeais sérieusement depuis Liége.

Après le dîner, monsieur Simrock me proposa de faire avec lui deux nouvelles courses; l'une, de l'autre côté de la rivière, était à l'ancien couvent de Schwartz Rheindorf; l'autre, du même côté que la ville, était au Kreuzberg. Comme on le pense bien, j'acceptai sans hésitation.

Nous primes un petit bateau, et nous traversâmes le Rhin.

Schwartz Rheindorf est une ancienne église collégiale fort remarquable, avec deux voûtes au-dessous l'une de l'autre. La voûte supérieure forme l'église elle-même; la voûte inférieure est consacrée au caveau de sépulture de l'électeur Arnold II, fondateur de l'église et du couvent de religieuses qui y attenait, et qui, plus tard est devenu un chapitre de chanoinesses. Parmi ces tombeaux est celui de sainte Adélaïde de Quelder.

Cette Adélaïde de Quelder était, je crois, la sœur de l'empereur Othon III. On me pardonnerait, j'espère, si je me trompais d'un numéro; car j'écris d'après des traditions orales, et non point d'après des archives imprimées. Donc, en pieuse supérieure qu'elle était, elle exerçait ses religieuses au chant, et toutes chantaient à qui mieux mieux, excepté une seule, la plus jolie de toutes, dont la voix faussait de telle façon, qu'elle désaccordait toute la communauté. Ce défaut d'organisation mettait au désespoir la bonne supérieure, qui, dans un moment où la pauvre nonne lui déchirait le tympan par un fausset infernal, se trouva si fort aga-

cée qu'elle ne put se retenir ; elle lui donna un soufflet tellement vigoureux que la religieuse tomba en convulsions; mais aussi, revenue de ces convulsions, elle fut toute étonnée de chanter comme un rossignol.

On ne douta point, dès lors, que la grâce efficace n'eût été communiquée à la nonne par le contact de la pieuse main qui l'avait touchée; et, lorsque la mère Adélaïde mourut, ce soufflet eut grande part à sa canonisation.

Nous repassâmes le Rhin sur la rive gauche, où la voiture nous attendait; en trois quarts d'heure elle nous conduisit au Kreuzberg. Ce que ce couvent offre de plus remarquable, c'est un caveau qui conserve admirablement les cadavres. Comme j'avais vu la Morgue du Saint-Bernard et les souterrains des Capucins, à Palerme, cette troisième représentation me parut moins curieuse que les deux autres; et, après nous être arrêtés un instant sur la terrasse pour admirer la vue qui s'étend de là d'un côté jusqu'aux sept monts, et de l'autre presque jusqu'à Cologne, nous reprîmes le chemin de la ville.

J'avais laissé passer l'heure du goûter, mais monsieur Simrock me fit observer que je pouvais encore souper et après souper prendre le thé, ce qui était une compensation au repas que j'avais laissé en arrière. Malheureusement j'avais si bien dîné, que ces offres, si attrayantes qu'elles fussent, ne pouvaient me tenter. D'ailleurs, depuis que j'avais apprécié l'obligeance de monsieur Simrock, je me proposais de lui faire une autre demande.

C'était celle d'un lit où un Français pût dormir.

Ceci demande explication.

En général, nous autres Français, soit dit pour l'instruction des peuples étrangers, nous dormons dans un lit : d'ordinaire, ce lit se compose d'une couchette de trois pieds à trois pieds et demi de large, et de cinq pieds huit pouces à six pieds de long. Sur cette couchette, on met un sommier, un lit de plume, un ou deux matelas, une paire de draps blancs, une couverture, un traversin, un oreiller; puis on borde le lit, celui pour lequel il est destiné se glisse entre les deux draps, et pour peu qu'il n'ait pas pris une trop grande quantité de café noir ou de thé vert, et qu'il ait une bonne santé et une conscience pure, il s'endort : quant à la longueur du sommeil, cela dépend de l'organisation.

Or, dans un lit comme celui-là, tout homme, qu'il soit Allemand, Espagnol, Belge, Russe, Italien, Hindou ou Chinois, peut dormir; à moins qu'il n'y mette de la mauvaise volonté.

Mais en Allemagne, il n'en est point ainsi des lits.

Voici de quoi se compose un lit allemand.

D'abord d'une couchette de deux pieds à deux pieds et demi de large, et de cinq pieds à cinq pieds et demi de long. Procuste a voyagé en Allemagne et y a laissé ses modèles.

Sur cette couchette on étend une espèce de sac rempli de copeaux destiné à remplacer le sommier.

Sur le sac de copeaux on étend un énorme lit de plumes.

Sur le lit de plumes on pose proprement un drap plus court et moins large que le lit de plumes : l'aubergiste appelle ce fragment de linge un drap, mais le voyageur ne le reconnaît pas même pour une serviette.

Puis enfin sur ce drap ou cette serviette, comme on voudra appeler le linge en question, on étend une courte-pointe piquée et doublée d'un second lit de plume moins épais que le premier.

Deux ou trois oreillers empilés au chevet complètent cet étrange échafaudage.

Si c'est un Français qui couche dans le lit, comme le Français est un peuple vif et effervescent, c'est la réputation que nous avons en Allemagne, ledit Français s'y fourre sans précaution, de sorte qu'au bout de cinq minutes les oreillers sont tombés d'un côté, la courte-pointe pend de l'autre, le drap est roulé et est devenu invisible; si bien que le susdit Français se trouve enfoncé dans son lit de plume, ayant un côté de son individu en sueur et l'autre glacé.

Il a le choix.

Si c'est un Allemand, comme l'Allemand est un peuple calme et vertueux, ledit Allemand commence par garder son caleçon et ses bas, puis il soulève avec précaution la courte-pointe piquée, se couche sur le dos, appuie les reins aux trois oreillers et les pieds à l'extrémité de la couchette, de manière à former un ℵ ; il pose sur ses rotules sa courte-pointe, ferme les yeux, s'endort et se réveille le lendemain matin sans avoir changé de position.

Mais on comprend que pour arriver à ce résultat il faut être calme et vertueux comme un Allemand.

Or, je ne sais pas laquelle de ces deux qualités me manquait, mais, ce que je sais bien, c'est que je ne dormais plus, que je maigrissais à vue d'œil, et que je toussais à me déchirer la poitrine.

Voilà pourquoi je demandai un lit à la française.

Monsieur Simrock en avait six.

Je lui aurais sauté au cou.

On me conduisit à ma chambre. Mon hôte ne m'avait point trompé, c'était un véritable lit, avec un véritable sommier, de véritables matelas, de véritables draps, une véritable couverture et un vrai traversin.

J'allais donc me coucher avec un sentiment de satisfaction que l'on peut comprendre, lorsqu'on frappa à ma porte.

— Qui est là ? demandai-je.

— Pardon, monsieur, c'est moi, répondit le garçon.

— Eh bien! que me voulez vous?

— Je viens de la part d'un Anglais, qui n'a pas pu voir monsieur, lui demander s'il ne voudra pas lui faire l'honneur de boire un verre de vin du Rhin ou de Champagne avec lui.

— Et qu'est-ce que c'est que cet Anglais ?

— Un étudiant.

— Alors, c'est autre chose, dites que je descends.

Malgré l'envie que j'avais de dormir, je n'étais pas fâché que cette occasion se présentât de faire connaissance avec un étudiant. Je suivis donc presqu'immédiatement le domestique; seulement je mis la clef de ma chambre dans ma poche, de peur que, si je la laissais à ma porte, quelqu'un se trompât de lit.

En entrant dans la salle à manger, je regardai de tous côtés, et ne vis que deux buveurs, dont le plus jeune me paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Le plus vieux des deux buveurs se leva.

— Pardon, monsieur, me dit-il en très bon français, quoiqu'avec un accent d'outre-mer un peu prononcé, la personne que vous cherchez, c'est moi. Puis, se retournant vers son compagnon : — Mylord, monsieur Alexandre Dumas. — Monsieur Alexandre Dumas, mylord S...

Je m'inclinai.

— Pardon, monsieur, lui dis-je à mon tour, mais on m'avait parlé de vous comme d'un étudiant...

— Eh bien! monsieur, on vous avait dit vrai. Asseyez-vous donc. — Je pris place. — On étudie à tout âge. — Il me versa un verre de Johannisberg. — Moi, par exemple, j'ai étudié, depuis l'âge de six ans jusqu'à l'âge de vingt, aux universités d'Oxford et de Cambridge; j'ai étudié depuis vingt jusqu'à trente, les chiens, les chevaux, les hommes d'Etat, les femmes et le jeu; à trente ans, j'ai commencé mes voyages; en passant à Heidelberg, j'ai entendu un professeur qui m'a paru très fort en théologie, alors j'ai résolu d'étudier la théologie. J'étais déjà assez savant en théologie, lorsqu'un jour, en descendant le Rhin, je m'arrêtai à Bonn, et j'entendis le professeur Keisel, le premier philosophe de toutes les universités d'Allemagne; il me sembla différer en quelques points de croyance avec mon théologien, je résolus de les mettre d'accord en résumant leurs deux systèmes en un. Depuis ce temps, je monte et je descends le Rhin, depuis Manheim jusqu'à Bonn, mangeant tranquillement mes deux mille livres sterling de rente qui ne me suffiraient pas à Londres, et qui ici me font riche. J'avais résolu de parcourir le monde; mais j'ai été plus heureux que Mahomet : ce n'est pas moi qui suis allé à la montagne, c'est la montagne

qui est venue à moi. Le Rhin est à l'Europe entière ce que le passage du Perron est à Paris : tout ce qu'il y a d'étrangers le traverse. Je suis ici comme un chasseur à l'affût : j'attends le gibier. Depuis que les journaux ont annoncé votre arrivée à Bruxelles, je me suis dit que vous passeriez ici ; vous y êtes passé. Vous voyez donc que je suis un véritable étudiant; le matin j'étudie la théologie ou la philosophie, le jour j'étudie les hommes, le soir j'étudie les vins, et s'il plaît à Dieu, j'étudierai ainsi le reste de ma vie. — Que dites-vous de ce Johannisberg? C'est du véritable 1831 : monsieur de Metternich n'en aurait pas de meilleur à offrir à l'empereur d'Autriche, si l'empereur d'Autriche venait lui demander à dîner dans son château.

— Il est excellent.

— Sans compter que j'ai des élèves. Tenez, voilà mylord S..., par exemple (nous nous saluâmes de nouveau mylord S... et moi), il descendait le Rhin, et ne comptait que passer à Bonn. On lui avait écrit que sa femme était fort malade. — Je vous demande pardon si mylord S... ne se mêle point de la conversation : il ne parle pas français. — Il passait donc; je le fis prier de m'honorer d'un toast, il y consentit; nous nous prîmes de discussion sur la supériorité du vin de Champagne sur le vin du Rhin, et *vice versâ*. — Goûtez cet Aï; c'est du rose mousseux de 1828, du meilleur cru de Moët. — Eh bien! nous discutons encore. Sa femme était morte dans l'intervalle, ça a fait grand'peine à mylord; mais nous avons commandé un tombeau pour la défunte, à Mayence. Nous allons le voir de temps en temps, cela le console. Mylord dit que lorsque le tombeau sera fini, il l'accompagnera

en Angleterre; moi je dis qu'il l'enverra tout bonnement à Rotterdam, où on l'embarquera pour Londres, et que mylord restera ici à discuter avec moi sur les différentes sortes de vins. N'est-ce pas, mylord ?

Mylord fit un signe de tête, tendit son troisième verre, et son compatriote le remplit jusqu'au bord d'un vin rouge pétillant comme du Saint-Péray et pur comme du rubis.

— C'est de l'Ingelheim, me dit l'Anglais, presque un compatriote à vous. Goûtez-y.

— Je ne connais pas ce nom-là parmi nos crus de France, lui répondis-je.

— C'est vrai; car Ingelheim est l'ancienne résidence de Charlemagne. Or, le vieil empereur, qui estimait ce qu'il y avait de bon en France, avait apprécié un fort joli vin d'Orléans; il en fit venir des plants, qu'il planta lui-même. Ce sont les descendans de ces plants enfouis par Charlemagne lui-même que vous dégustez aujourd'hui. C'est le vin favori de mylord : c'est avec celui-là que je l'ai arrêté net.

— Il ne fallait pas que son amour pour sa femme fût bien grand.

— Au contraire, il l'adorait. Vous allez le voir, je vais le faire pleurer :

— Mylord, dit l'étudiant s'adressant à son compagnon.

— *What do you want* (1) ? répondit celui-ci.

— *Shall we not go presently and see how they are going on whith the tomb of that dear lady* (2) ?

(1) Que voulez-vous ?

(2) Est-ce que nous n'irons pas bientôt voir où en est la tombe de cette chère mylady ?

— Heu! fit l'Anglais; et deux grosses larmes coulèrent de ses yeux. Il les essuya d'une main et de l'autre tendit son verre en disant :

— *Another glass of this capital Ingelheim* (1).

— Je me suis trompé d'une bouteille, dit l'étudiant en versant un nouveau verre d'Ingelheim au pauvre veuf. Une bouteille de plus, et il aurait pleuré à sanglots, cela ne rate jamais.

— Mais savez-vous, dis-je à mon amphytrion, que mylord ne parle pas mieux les autres langues qu'il ne parle le français?

— Mylord est un penseur, et, comme le jeune Hamlet, il s'entretient avec ses propres idées, n'est-ce pas, mylord?— *To be, or not to be.*

— *Another glass of this capital Ingelheim*, répéta mylord.

— Est-ce que, même lorsque vous êtes tête à tête, votre élève n'a pas une conversation plus variée que cela? demandai-je. En ce cas, du train dont il y va, il ne pourra pas vous tenir tête longtemps.

— Détrompez-vous. Il ira comme cela jusqu'entre trois et quatre heures du matin.

Je regardai la pendule, elle allait sonner minuit.

— Je regrette de ne pas savoir assez l'anglais pour faire à mylord mon compliment dans sa propre langue

— Mylord, dit l'étudiant : *This gentleman pays you his best compliments* (2).

(1) Encore un verre de ce bon Ingelheim.

(2) Mylord, monsieur vous fait ses complimens.

Mylord se leva à demi et me répondit par une phrase anglaise.

— Que dit mylord? demandai-je à son compagnon.

— Il dit que si jamais vous allez en Angleterre, il est tout à votre service.

— Ah! je lui suis bien obligé.

— Et moi, monsieur, je dis que si vous redescendez ou remontez jamais le Rhin, j'espère que vous me ferez le même honneur que vous m'avez fait aujourd'hui. Vous me trouverez toujours entre Manheim et Bonn.

— Je vous prie de croire que je n'y manquerai pas.

Nous nous saluâmes une dernière fois. Je remontai à ma chambre, et les deux Anglais continuèrent de boire.

Le lendemain matin, le garçon me réveilla à cinq heures, et je lui dis d'aller me chercher la carte pendant que je m'habillais; il sortit, et rentra un instant après avec l'addition demandée.

Je cherchai en vain sur la carte le verre de Johannisberg que j'avais bu en arrivant, et le prix de la voiture. Quant au reste, j'étais traité comme tout le monde : c'était d'un goût excellent. Je demandai alors au garçon si, ainsi que je le lui avais dit, il m'avait procuré un moyen de transport quelconque? Il me répondit que monsieur Simrock m'attendait en bas avec sa voiture; il désirait me conduire jusqu'à Rungsdhof, c'est à dire jusqu'en face des sept monts.

Je descendis, et je lui demandai des nouvelles de ses deux Anglais.

— Ils sont toujours là, me dit-il.

— Comment, toujours là ! ils boivent encore?

— Oh ! non, maintenant ils dorment.

— Comment dorment-ils ?

— Ils dorment comme ils se trouvent. Oh ! ils n'ont pas besoin de lits à la française, ceux-là !

— Pardieu ! je serais curieux de les voir.

— C'est facile. Entrez.

Je poussai la porte doucement, mylord S... avait glissé au bas de sa chaise et était étendu à terre, tenant son romer (1) à la main; l'*étudiant* était couché le visage sur la table, étranglant avec sa main droite le goulot d'une bouteille de vin de Champagne.

Je comptai les morts, tant de Johannisberg et de Champagne que d'Ingelheim : il y avait quatorze bouteilles vides.

Je respectai leur sommeil ; mais ne voulant pas laisser à deux Anglais l'idée qu'un Français était en reste de politesse avec eux, je pris deux cartes, et j'en mis une dans le verre de mylord, et l'autre dans le goulot de la bouteille de son compagnon.

Ma visite était faite.

Je montai aussitôt en voiture, et nous partîmes.

(1) On appelle les verres à vin du Rhin des romains, parce qu'ils ont conservé la forme de la coupe dans laquelle on faisait boire les empereurs le jour de leur couronnement.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

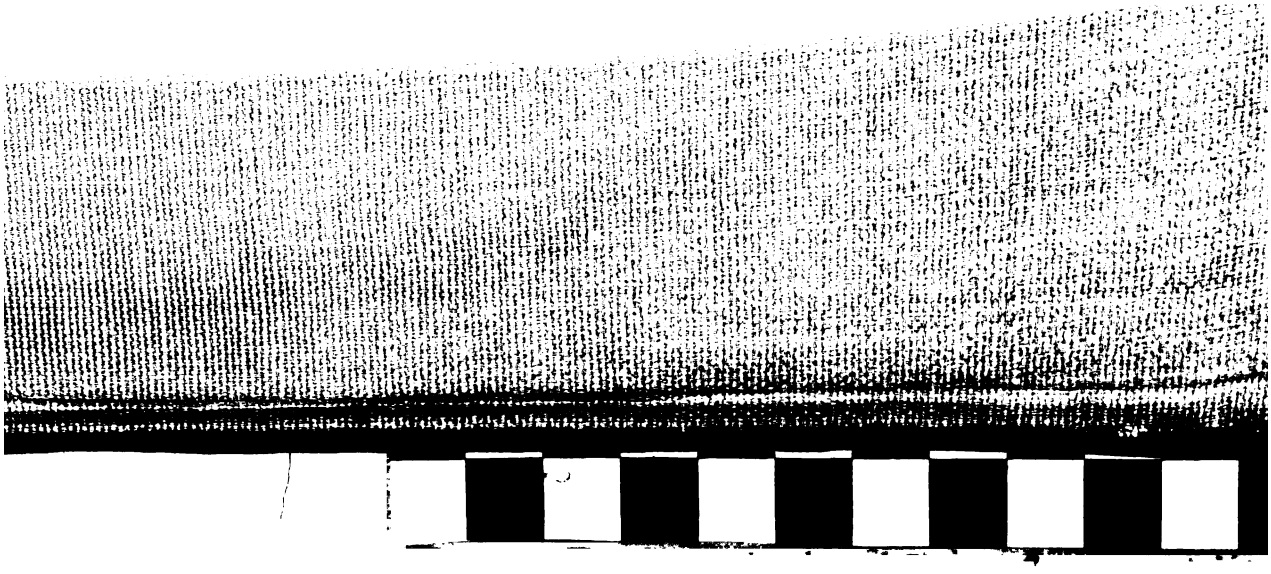
Bruxelles. 1
Waterloo. 35
Anvers. 49
Gand. 68
Bruges. 94
Le Jubilé de 850 ans. 120
Hôtel d'Albion. 129
Liége vue en déjeunant. 137
Le Banquet de Warfusée. 159
Aix-la-Chapelle. 181
Les petites et les grandes Reliques. 190
Les deux Bossus. — Le Frankenberg. — La rue des Lutins. 199
Cologne. 210
Le Dôme. 218
Le père Clément. 225
Les sept Péchés capitaux. 238
Le Rhin. 238

Paris.—Typ. Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building